LA TABLE RONDE

MARS 1952

SOMMAIRE

PAUL CLAUDEL :
Lettres à Gabriel Frizeau 9

PAUL LÉAUTAUD :
Journal littéraire (II) 31

BLAISE CENDRARS :
Sous le signe de François Villon 47

JULES SUPERVIELLE :
Métamorphoses 70

CILETTE OFAIRE :
Ce qu'Ilioucha n'avait pas dit 75

THIERRY MAULNIER :
Lettre aux heureux de ce monde 93

FRANÇOIS MAURIAC :
Galigaï *(fin)* 102

A PROPOS DE JEAN ROSTAND
par JACQUES CHARDONNE 129

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

CLAUDE MAURIAC : *Libertés de l'Esprit*, de CHARLES MORGAN 134

JEAN FOLLAIN : Découverte de Mallarmé 140

LES ROMANS :

WALTER ORLANDO : Un classique à l'état naissant ... 142

GEORGES PIROUÉ : Coups d'épée dans le ciel 145

FÉLICIEN MARCEAU : Bonjour Caroline 147

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

LES LETTRES ALLEMANDES :

MARCEL SCHNEIDER : Un roman manichéen......... 149

LES LETTRES ANGLAISES :

BERNARD PINGAUD : L'amour du malheur.......... 152

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

HENRI CLOUARD : Figures et fonds de toile......... 154

ÉRUDITION :

ALBERT-MARIE SCHMIDT : Alphonse Daudet et le tumulte intérieur......................... 158

LE THÉATRE :

GUY DUMUR : Les nouveaux et les anciens............ 160

JACQUES TOURNIER : Jean Anouilh et les toréadors.. 164

CLAUDE ELSEN : Jeanne seule...................... 168

FRANÇOIS GIMART : Deux mères.................... 171

LE CINÉMA :

MICHEL BRASPART : La règle et l'exception......... 173

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Quelques livres.............. 175

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : Sixtine 52.................. 178

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Portraits de Paris.......... 180

LETTRES DE PAUL CLAUDEL
A GABRIEL FRIZEAU

Quel lecteur de la *Correspondance* Jacques Rivière - Paul Claudel n'a été intrigué par de nombreuses allusions au « grand et bon F... »? Celui qu'estimèrent et aimèrent Francis Jammes, Paul Claudel, Odilon Redon, Jacques Rivière, André Lhote, Alexis Léger, est resté jusqu'à ce jour un inconnu. Le premier, Paul Claudel prononça devant moi son nom, me demandant de faire connaître celui dont il m'écrivait ensuite : « C'est une personnalité généreuse, magnifique, une de ces âmes dont les fenêtres sont grand ouvertes. Quelqu'un trop préoccupé des autres pour réclamer la place qu'il mériterait lui-même. Un cœur d'or et une lumineuse intelligence. »

En décembre 1903, Claudel reçoit une lettre qui le bouleverse. Il est encore mal guéri de la crise racontée depuis par *Partage de Midi* et à laquelle les lettres publiées ici font de nombreuses allusions ; et voici qu'un cri vers lui, venant le trouver dans sa « prison », le réveille au sentiment de son « devoir » et de sa vocation spirituelle. Ainsi donc, à travers un art difficile, où la plupart des critiques n'ont aperçu qu'une recherche, peut-être simplement bizarre, certainement curieuse, mais enfin toute formelle, un bourgeois de Bordeaux a discerné du premier coup son drame intime, si bien caché : celui d'un homme foudroyé par l'exigente illumination divine et qui contre elle se débat. Sous l'attaque brutale d'une œuvre impitoyable, Gabriel Frizeau a ployé. Il se dit tenté par Dieu. Il appelle au secours, et le naufragé doit se faire sauveteur.

Frizeau fut le premier converti de Claudel. Le poète n'a-t-il pas un jour confié à André Gide : « C'est Frizeau le premier qui, ramené à Dieu par mes drames et sachant y voir la religion dominer tout, me fit penser : je n'ai donc pas écrit en vain (1). » Cependant qu'il écrivait à Frizeau lui-même : « Vous êtes le premier qui m'ait procuré cette joie si douce à un cœur de solitaire, le sentiment d'être aimé et compris dans ce que l'on a de plus profond (2). »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

(1) André GIDE, *Journal*, 5 décembre 1905.
(2) Lettre du 8 août 1905.

Dans cette correspondance qui s'est poursuivie durant trente-cinq ans, jusqu'à la mort de Frizeau, Claudel s'est en effet livré avec un abandon fraternel qu'il ne pouvait se permettre ni avec Gide, ni avec Suarès, et dont il éprouvait le besoin. Et Frizeau n'était pas rebuté, comme Francis Jammes, par des exposés philosophiques. Le poète faisait assister son ami à la germination de ses œuvres. L'autre, oreille toujours ouverte et avide, provoquait ces confidences qu'il communiquait sans tarder au petit groupe claudélien serré autour de lui. C'est ainsi qu'avant de recevoir la première réponse du consul de Tientsin à son premier appel, Jacques Rivière put lire les lettres que nous publions aujourd'hui et dont il écrivait à Alain-Fournier : « ... A part quelques explosions splendides, toutes ces lettres sont d'une simplicité, presque d'une candeur extraordinaire (1). »

André Blanchet.

Eaux-Chaudes, 8 août [1905].

Paul Claudel a passé les vacances de 1905 dans les Pyrénées : à Eaux-Chaudes, Orthez (où il a communié à côté de Francis Jammes nouvellement converti) et Lourdes. Il a envoyé à Gabriel Frizeau un exemplaire dactylographié de son *Traité de la Co-naissance au Monde et de soi-même*, qui paraîtra en 1907 (ainsi que *Développement de l'Église* auquel il fait également allusion) dans l'*Art poétique*.

Votre lettre, cher ami, m'est arrivée comme le meilleur présent pour mon jour de naissance. Il y a eu, en effet, avant-hier trente-sept ans que je suis venu au monde un dimanche par un grand soleil au moment où sonnaient les cloches de la grand-messe. Cet anniversaire l'est aussi d'un départ, de choses affreusement douloureuses dont Jammes, je crois, vous a dit quelques mots. Tout cela que je pensais en train de mourir n'est au contraire que trop vivant. Je viens de beaucoup souffrir, et vous avez raison de m'aimer, car j'ai un grand besoin de votre affection, de votre affection et de vos prières. Un pressant besoin.

Cher ami, si j'ai pu être à votre âme de quelque utilité, vous m'avez rendu autant que je vous ai donné, puisque c'est votre lettre qui est venue me trouver dans la prison

(1) Jacques Rivière et Alain-Fournier, *Correspondance*. Gallimard, 1948 (édition en deux volumes), p. 57. — La *Correspondance* de Paul Claudel, de Francis Jammes et de Gabriel Frizeau paraîtra prochainement, avec des lettres de Jacques Rivière, aux éditions Gallimard.

dont j'étais captif, et m'a réveillé au sentiment de mon devoir. Vous êtes le premier qui m'ait procuré cette joie si douce à un cœur de solitaire, le sentiment d'être aimé et compris dans ce que l'on a de plus profond. L'œuvre que vous avez sous les yeux n'est sans doute pas destinée à être aimée et comprise avant de longues années. Comme vous l'avez remarqué, plusieurs parties n'en sont encore qu'indiquées et à peine dégrossies, ce que je dis, en effet, de l'esprit et de la matière, de leur nature et de leurs relations, etc. Mais j'avais à tenir rigoureusement les yeux fixés sur mon objet principal, sans me laisser entraîner à des spéculations qui d'ici longtemps sans doute dépasseront mes forces. J'ai dû laisser dans l'édifice ces « corbeaux » qui attendent les constructions futures. J'aurai sans doute à faire d'autres études sur l'idée d'espace (remarquez les lumières que l'Église nous donne sur cette question et spécialement la théorie de la transsubstantiation qui fait de l'étendue *un accident* simplement de la substance), sur le point de savoir s'il n'est pas homologue au temps, puisque l'idée de distance se résout à celle de succession, sur l'état des corps glorieux et en général de toutes les choses, tel qu'il est constitué par l'état que j'appellerai vertical, non par aucune qualité sensible, mais par le comput créatif de l'unité qu'ils répètent et multiplient en eux, sur la personne du Christ, sur sa réitération dans l'Eucharistie, etc. Tout cela me servira sans doute pour la série de grands drames théologiques que je réserve pour la fin de ma vie, d'ici une vingtaine d'années. C'est un sédiment qui a besoin de beaucoup de temps pour se déposer.

Dès maintenant je sens que l'œuvre que je voudrais publier sous le titre d'*Art poétique* (toujours *poiein*, faire), et qui comprendrait mes deux « Connaissances » et le « Développement » n'est pas finie. Il me resterait encore une étude à faire, soit sur les squelettes, soit sur les constructions de la mythologie. Mais je ne me sens pas encore le champ ouvert. Il faudra attendre sans doute cinq ou six ans.

Que ces Pyrénées sont belles et qu'il fait bon sur ces sommets où les hommes ont disparu ! On arrive dans des paradis où l'on ne rencontre plus que des bêtes paissantes. Toute cette montagne me semble un vaste appareil pour la

captation des sources. On y voit l'eau de ce monde commencer.

Jammes qui avait promis de passer ce mois avec moi m'a lâché pour je ne sais quelles raisons de famille. Cela m'a fait de la peine. J'espérais qu'il pourrait me réserver une plus grande partie de ce mois qui est le seul moment de notre vie, pour de longues années sans doute, que nous pouvions passer ensemble. Nous nous retrouverons probablement à Lourdes, au moment du pèlerinage. Vous aussi, cher ami, j'aurais grandement aimé à vous revoir. Mais vous n'êtes pas libre comme Jammes et je comprends très bien que vous ne puissiez vous déranger.

Merci de vos félicitations affectueuses pour le bout de ruban.

J'embrasse vos beaux enfants. Rappelez-moi au souvenir de votre excellente femme. Aimez-moi, mon cher ami, et priez pour moi.

P. CLAUDEL.

Villeneuve-sur-Fère (Aisne), 6 septembre 1905.

Cette importante lettre sur l'Écriture répond à une requête de Frizeau. On y trouve déjà très fermement esquissées des idées que Claudel consacrera toute la fin de sa vie à défendre et à illustrer, et qu'il développera surtout dans l'*Introduction au Livre de Ruth*. On reconnaît aussi un premier crayon de la *Légende de Prâkriti*.

C'est dans son village natal, Villeneuve-sur-Fère, que Claudel écrit *Partage de Midi*, conçu alors par lui comme « un drame purement humain ».

A la fin de sa lettre, Claudel fait allusion à son « ancien confesseur », l'abbé Villaume, dont il a parlé dans le récit de sa conversion.

Mon cher ami,

Je suis toujours heureux de recevoir vos lettres, et que vous me donniez ainsi occasion de causer avec vous. — Je ne m'occupe plus de philosophie et d'ouvrages didactiques pour le présent. Mon dernier ouvrage m'a soulagé d'un grand doute qui ne me laissait pas de repos depuis longtemps, sur l'état de notre connaissance après la mort. Il me semble que

je puis maintenant m'en faire une idée telle quelle, et cela m'adoucit l'angoisse du *dies tremenda*. J'attends de sentir en moi d'autres inquiétudes à guérir. Pour le moment je m'occupe d'un drame purement humain, que je m'efforce de rendre aussi poignant que possible. J'ai tiré de mon vers tous les effets de musique, d'expression personnelle et de prosodie qu'il comportait pour le présent. Je m'aperçois qu'il est aussi un merveilleux et nouveau instrument psychologique, permettant des analyses et des associations d'idées agréables, et je suis dans tout l'intérêt de cette découverte. Il m'a fallu énormément de temps pour me rompre et m'accorder à ce nouveau diapason, et pour discipliner les végétations incongrues de l'imagination, mais j'ai fini par prendre le *la*. C'est la manière de *l'Echange* que je vais reprendre et amplifier.

La Genèse et l'Apocalypse, le livre qui ouvre les Testaments et celui qui les clôt, sont ceux dont l'interprétation est le plus difficile, et vous n'attendez pas que je réduise l'enseignement de ces inépuisables ténèbres à quelques phrases de poésie. L'Église nous oblige à croire que les faits racontés dans la Genèse correspondent à des réalités positives et ne sont pas de simples figures. Mais ce que furent exactement ces réalités d'après les traits épars et mystérieux que nous donnent les Livres Saints, l'appréciation en est laissée à la liberté des interprètes. Saint Augustin nous donne pour l'interprétation des jours de la Création l'exemple d'une audace qui n'a jamais été dépassée. De même nous ne sommes nullement obligés de croire à l'universalité du déluge, malgré *l'univers terra*, à l'emmagasinement dans les flancs de l'Arche de toutes les espèces d'animaux, etc.

Ce qui a empêché les gens du XIX^e^ siècle de comprendre le récit mosaïque de la création, c'est l'idée inerte et morte, une idée d'ouvrier mécanicien, qu'ils se faisaient de la nature : d'une part des « forces » invariables et régulières, d'autre part des matériaux indifférents et inertes qui leur sont soumis. Ils ne comprenaient pas que chaque parcelle de la nature est animée de la force *infinie* qu'elle puise dans le contact de l'Être, et qu'elle ne reçoit forme et fermeture que du fait des efforts concurrents qu'elle épouse, dans un état continuel

de lutte, d'inspiration et d'à-peu-près. Que dit la Genèse? « Dieu créa le ciel et la terre. » Il ne commence pas par parler quand il n'y avait personne pour l'entendre. « *L'esprit* de Dieu était porté sur le sein de l'Abîme. » Vous voyez la matière déjà comme un prophète travaillé par l'inspiration, méditante, luttante, concevante, écoutante. C'est alors que Dieu approche sa bouche de son oreille, comme dans le Psaume de la Sainte Vierge : *Audi, filia, et inclina aurem tuam, et obliviscere...*

Considérez la matière travaillée par un affouillement par exemple, ou par le feu, et vous la voyez ébaucher toutes les formes séminales et animales. Comme un pauvre animal qui essaye de comprendre la voix humaine, comme tous les tons humains se retrouvent dans le discours des animaux, ainsi au sein des calcaires et des granits on trouve une idée, une ébauche naïve et touchante des formations supérieures. Chacune des paroles de Dieu est comme une Annonciation qui vient féconder le sein de l' « aride », de cette femme stérile dont parlent si souvent les Écritures ; une parole qui fait vie de la vie, et non point de la mort, jusqu'à ce qu'enfin la terre même, l'Adam de terre rouge, finisse par ouvrir les yeux et par proférer une parole, par regarder et par reconnaître son Créateur : que travaillée par l'Esprit, elle finisse par allumer l'homme sous le commandement de son Dieu. La création est fermée, elle n'est point finie, et les paroles de Dieu ne cessent pas de retentir. — *Dedit abyssus vocem suam, altitudo manus suas levavit* (HABAC.).

— OMNIA *in figuris*, dit saint Paul. L'erreur de l'ancienne école mythiste, celle de Strauss, est de croire que parce qu'un fait est riche d'enseignement et de sens, il est une fiction de l'esprit humain. Les événements résultent comme les êtres d'un certain nombre de traits donnés qui s'assemblent en une figure de composition. Ils sont appelés dans l'histoire, ils sont attirés dans le temps par leur vérité éternelle et typique. La tentation de l'homme, Caïn et Abel, la Tour de Babel, Noë construisant son arche, autant d'histoires illustrant les grandes attitudes primitives de l'humanité, et, puisque nous en voyons sans cesse autour de nous des recommencements mutilés et avortés, il était indispensable qu'elles prissent

place sous leur forme entière et parfaite sur un point solennel de la geste humaine. — Vous avez raison d'admirer le langage vraiment stupéfiant de la Genèse. Dieu seul peut s'exprimer ainsi. Cela est écrit pour tous les temps et pour tous les hommes. Chaque mot est inépuisable. Il faut lire à côté de cela les livres « sacrés » des autres peuples, le stupide bafouillage du Coran, des Puranas ou des (1) bouddhiques ! — Vous savez que vous êtes parfaitement libre de croire que le Pentateuque n'est pas l'œuvre de Moïse, mais la compilation d'un triple texte, le document iahviste, le document élohiste et le Code sacerdotal ! Quant à moi, je n'en crois rien. Les exégètes sont les victimes d'une sorte d'anthropomorphisme. On dit que les peuples chasseurs se représentaient la divinité comme un chasseur, les comme un (2), etc. ; les professeurs, eux, se représentent l'Esprit Saint comme un compilateur ! Je me le représente mieux animant un prophète comme Moïse, qu'un argus armé de ciseaux préhistoriques !

— N'est-il pas admirable de songer à ce beau travail du charpentier Noë, à cette arche bien calfatée, pareille aux industries de fécondation des fleurs aquatiques, à une capsule séminale ?

— Il fait nuit. J'ai devant moi le vitrail de chevet de l'église à travers lequel j'aperçois la lampe du sanctuaire. Tous mes morts sont là rangés le long du mur, et Notre-Seigneur est seul dans cette église déserte au milieu des anges adorants. Il est là dans un grand abandonnement ; personne dans tout ce village qui le connaisse et qui l'aime. Il attend là dans une patience inextinguible, comme une vieille mère près de son lumignon. Et en même temps cela est si effrayant et si solennel !

Cher ami, Jammes vous aime autant que moi. J'aurais voulu que vous l'entendissiez me parler de vous l'autre jour. Mais c'est une chèvre, et qui dit chèvre dit caprice, tout mené par le souffle et l'impulsion. Il fait en ce moment une œuvre toute chrétienne, et qui est de beaucoup supérieure à

(1) Un mot illisible.
(2) Deux mots illisibles.

tout ce qu'il a fait jusqu'à présent. Son printemps un peu aigre est devenu un magnifique été. *Ecce odor agri pleni.* J'aurais bien voulu qu'il renonçât aux dernières traces du goût décadent, comme les « cantiques bleus », etc. Mais vous savez qu'on ne peut rien dire à un poète. Je me rappelle un de ses vers : « De quoi nourrir son Dieu, si ce n'est pas de miel? »

Je ne sais pas au juste combien de temps j'ai encore à rester en France. En tout cas j'espère y être encore pour Pâques prochain. Il est presque entendu avec Jammes qu'il viendra passer la semaine sainte à Paris. Pourquoi ne viendriez-vous pas aussi avec votre famille? Nous irions tous ensuite ensemble passer quelques jours à Villeneuve.

Je vais vous envoyer le poème de Poe. Je vous enverrai aussi quelques poèmes que j'ai écrits dans cette fente de la montagne, en pays d'Eaux-Chaudes, qui a été le bien nommé pour moi. Vous ne connaissez pas le détail des événements qui ont rempli ces quatre années. Je regrette de ne pas vous les avoir racontées à Bordeaux, j'y aurais gagné votre compassion de frère, votre aide de chrétien, et vos prières que je réclame avec instance, avec avidité. La conduite de Dieu envers moi a été terrible et admirable. En rentrant chez moi il y a quelques jours j'ai retrouvé une lettre de mon ancien confesseur. Elle est toute pleine d'avertissements divins et solennels. Il termine en m'annonçant sa mort qui est prochaine et en disant : « Ne doutez pas que je vous aime toujours. Si Dieu m'accorde une petite place près de lui, j'en profiterai pour le prier pour vous et pour vous tirer à lui. » Il est mort le 9 octobre dernier et c'est à ce moment que j'ai été sauvé, de quelle manière vraiment affreuse! Priez pour moi, car j'ai un besoin immense et urgent de prières!

Nous avons vu de grands miracles à Lourdes. Il faudrait que Jammes vous racontât cela. Mais qu'est-ce que tous les miracles à côté de celui de la communion, ou d'une conversion? Je vous embrasse.

P. CLAUDEL.

Vendredi [29 septembre 1905].

Mon cher ami,

Me voici de retour à Villeneuve, après différents zigzags d'un voyage en Alsace et Lorraine entrepris moins pour mon plaisir que par une impuissance de rester sur place. J'ai vu de curieux Grunewald à Colmar, et j'en avais acheté une photographie pour vous l'envoyer, mais le praticien a négligé de me la faire parvenir jusqu'ici.

Je suis content que vous aimiez mon article sur ma sœur et suis sûr que vous aimeriez encore plus ce qu'elle fait. C'est une femme de génie, je le dis, parce que je le crois, en dehors du peu de goût que j'ai pour elle, bien supérieure à Rodin dont j'ai vu à Nancy une statue de Claude Lorrain lamentable. Je tâcherai de vous la faire connaître quand vous viendrez à Paris, mais elle est d'abord si redoutable ! Je n'ai malheureusement pas de photographies de ses œuvres sous la main, mais je crois que son éditeur Blot en a une de l'une des choses qu'elle a faites de mieux : son groupe des *Baigneuses*. Je lui dis de vous l'envoyer. Malheureusement la photographie ne peut vous donner les reliefs et la couleur magnifique de l'onyx vert de la vague.

Oui, cher ami, au cours de ces quatre années j'ai bu un bouillon vraiment épouvantable, d'où c'est un vrai miracle que j'aie pu sortir sans glisser corps ou âme ou tous deux. J'étais resté trop seul pendant ces dix années, et le mot de Pascal est toujours vrai : « Qui veut faire l'Ange fait la bête. » Je me guéris lentement, très lentement, d'une atroce blessure, et la pensée du mal que j'ai fait à d'autres et que je ne puis réparer, du mal que j'ai fait par ma très grande faute, est amère à supporter. Merci de l'assistance de vos prières ; les miennes, telles quelles, ne vous font pas défaut, pauvre ami ! Il est donc vrai : *Ecce quem amas infirmatur!* Les uns sont touchés dans leur corps, les autres dans leur volonté orgueilleuse ; mais mieux vaut cela encore que de boiter dans la foi, comme l'ont fait hélas ! d'immenses esprits, le janséniste Pascal et le gallican Bossuet. Que notre trésor du moins nous demeure tout entier !

Il faut lire les *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre, dont j'achève en ce moment le neuvième volume avec enthousiasme (chez Delagrave). C'est une lecture grisante par la quantité d'idées qu'elle fait naître, et c'est là pour mon compte que j'ai trouvé la suggestion de mes deux Thèses. Le vieil argument de l'horloge qui prouve l'horloger a sa valeur. Que dire d'un microscope ou d'une machine à coudre, ou plutôt d'une plume que nous voyons écrire des chefs-d'œuvre et qui n'est qu'un peu de métal rouillé? Le dessein formé éclate ici par l'énorme disproportion de l'ouvrier qui est un pauvre insecte, et de l'œuvre qui exige une telle connaissance qu'on ne la trouve qu'en Dieu seul.

Adieu, cher ami. Cela me fait du bien de vous écrire; je suis fort désemparé dans ce sombre village où c'est à peine si l'on peut dire qu'il y ait un prêtre et une église. On y travaille bien, mais dans cette solitude la dure bataille avec soi-même se fait sans trêve et sans refuge : tous les coups portent.

J'ai quelque hâte de me retrouver à Paris, où je serai le 20 octobre, dans une caverne moins farouche.

Quelle joie de vous revoir à Pâques, et les vôtres auprès de qui je vous prie de ne pas m'oublier.

P. Claudel.

Savez-vous que l'on va jouer *l'Échange* en allemand !!!

37, quai d'Anjou, 19 octobre [1905].

L'article sur *Camille Claudel, statuaire* a paru dans l'*Occident* d'août 1905.

Cher ami,

Voici le poème de Poe que je vous ai promis.

Je n'ai pu me procurer de photographies d'œuvres de ma sœur. C'est dommage, car elle a chez elle énormément de merveilles. Voici la seule gravure que j'aie, déjà ancienne. Vous seriez aimable de me la renvoyer. Elle fait en ce moment mon buste qui sera, je crois, une œuvre superbe.

Mon article sur elle a été un grand succès. Surtout les

quelques lignes sur Rodin ont eu l'approbation générale. L'exposition de ce farceur au Salon d'automne est un vrai scandale. D'ailleurs tout ce Salon est ignoble : vous n'avez pas idée de cette irruption de voyoucratie, de ce débraillé immonde, de ces vomissements d'ivrognes, de ces obscénités de malades. Je suis dégoûté de l'impressionnisme.

J'achève mon drame qui aura été écrit en entier en deux mois. C'est un record pour moi. Après la série de « l'Arbre », j'ai vaguement l'intention de faire une nouvelle série de drames qui s'appellerait « le Fruit », et qui serait consacrée aux rapports de l'homme et de la femme et à la génération de l'Enfant. Après cette longue crise de quatre ans, je me sens débordant de forces et d'idées, il me semble que j'ai dix-huit ans et que ma vie vient tout juste de commencer. Ce sont des choses que je n'oserais dire à d'autres qu'à vous ! — Après « le Fruit », j'écrirais « le Feu » qui serait, si Dieu le permet, mon bûcher funèbre. Mais ce sont là des imaginations tracées sur la buée qui sort de l'haleine.

Mes hommages à Mme Frizeau. Pardon de vous ennuyer de ma littérature. Comment allez-vous?

P. CLAUDEL.

Mercredi [15 novembre 1905].

Les « chantonnements » arrachés à Claudel par Albert Chapon, secrétaire de rédaction de l'*Occident* et parus dans le numéro d'octobre de cette revue, sont : *le Sombre mai*, *Ce qui n'est plus* et *le Sommeil dans le chagrin*.

L'*Art poétique* devait paraître en 1907 sans les deux gloses projetées ici par Claudel.

Mon cher ami,

Vous êtes trop indulgent pour les bagatelles que vous avez trouvées dans l'*Occident*. Ce sont des chantonnements qui n'auraient jamais dû être publiés, et j'ai été extrêmement mortifié de m'être laissé arracher ces vieux papiers par Chapon. Voilà l'inconvénient de Paris qui ne vous laisse pas le temps de réfléchir à ce que vous faites !

Vous ne doutez pas que mon église soit Notre-Dame, la vieille mère vénérable dans le sein de qui j'ai été conçu une

seconde fois. C'est mélangé à ses ténèbres que j'ai reçu l'étincelle séminale et la respiration essentielle. Elle a été pour moi l'asile, la chaire, la maison, le docteur et la nourrice. Avec quel respect et quel amour je franchis chaque matin la porte ménagée dans son flanc, et me retrouve dans la maison de Dieu ! C'était dimanche dernier la Dédicace des Églises, et j'écoutais, les yeux pleins de larmes, cette strophe si touchante de l'hymne parisienne :

Christus enim, norma justitiæ,
Matrem nostram desponsat hodie
Quam de lacu traxit miseriæ
Ecclesiam.

Que Dieu nous garde toujours l'amour de sa mère et de son Église.

J'étais sûr que les œuvres de ma sœur vous plairaient. La pauvre fille est malade, et je doute qu'elle puisse vivre longtemps. Si elle était chrétienne, il n'y aurait pas lieu de s'en affliger. Avec tout son génie, la vie a été pleine pour elle de tant de déboires et de dégoûts que le prolongement n'en est pas à désirer.

Ne viendrez-vous pas avant Pâques? Je crains fort d'être parti à cette date.

Je suis presque arrivé à la fin de mon drame *Partage de Midi*, et cette semaine j'espère que je pourrai hisser le drapeau. Il ne me restera plus que le travail agréable et facile du recopiement, sans les angoisses et les incertitudes qui accompagnent toujours la création. Ce livre ne sera pas publié : j'en ferai imprimer seulement un petit nombre d'exemplaires que je donnerai à mes amis. La question est de trouver un typographe convenable. J'espère que le tout sera fait avant mon départ. Il faudrait aussi que j'eusse le temps de rédiger deux gloses à mon *Traité de la Co-naissance*, la première sur l'idée d'Espace réduite à celle de Distance et par suite de Temps, la seconde *de Carne Domini*, ce qui me permettrait de publier mon *Art poétique*.

J'ai fait avec grand plaisir la connaissance de Fontaine, avec qui vous êtes, je crois, en relations? J'ai vu chez eux de beaux Gauguin, et des Carrière que je n'aime pas. Vous

savez que ce malheureux vient d'être opéré pour la seconde fois d'un cancer à la gorge, et qu'il est condamné?

Mes amitiés à Mme Frizeau et une caresse à vos beaux enfants. Je vous serre bien affectueusement la main. Écrivez-moi souvent. Vos lettres sont pour moi un réconfort, et vous voyez que je suis un correspondant régulier.

P. CLAUDEL.

Donnez-moi des nouvelles de votre santé. Êtes-vous toujours souffrant?

MINISTÈRE
DES
AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Direction politique

Vendredi [16 décembre 1905].

C'est le 30 novembre 1905 qu'André Gide a lu, chez Arthur Fontaine et en présence de Paul Claudel, *l'Église habillée de Feuilles.* Puis les deux écrivains se sont retrouvés le 5 décembre. « Je ne cherchais même pas à me défendre de lui, a noté Gide dans son *Journal;* et quand, après le repas, parlant de Dieu, du catholicisme, de sa foi, de son bonheur, et comme je lui disais le bien comprendre, il ajouta : « Mais Gide, alors pourquoi ne vous convertissez-vous pas?... » (ceci sans brutalité, sans sourire...) je lui laissai voir, lui montrai dans quel désarroi d'esprit me jetaient ses paroles. » (*Journal,* 5 décembre 1905.)

Mon cher ami,

Excusez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à vos lettres affectueuses. J'ai été saisi de douleurs d'entrailles, comme le roi Antiochus ! Résultat de trop de dîners en ville, et j'attends en buvant du lait qu'un nouvel épithélium me veloute l'intestinct ! (Je trouve cette orthographe beaucoup plus jolie.)

On a bien lu l'autre jour chez Fontaine le nouveau poème de Jammes. C'est Gide qui lisait : fort bien, et son étrange voix altérée ajoutait encore à l'émotion. Étaient présents outre les Fontaine, les Mithouard, Bonheur, Mme Gide et

moi ! Nous avons un nouveau Jammes, et l'ancien subsiste essentiellement, avec derrière lui un autre paysage qui donne toute leur valeur aux « figures », non plus le petit monde plat à deux dimensions des poètes incroyants du dernier siècle, mais l'univers réel et complet, visible et invisible comme dit le *Credo*. Par exemple :

Par la flamme qui cuit le souper noir du pauvre.

Voilà un vers de l'ancien Jammes : oui, mais c'est dit à propos de la Pentecôte.

Quant à moi, en écoutant ce magnifique poème et ce témoignage sensible du travail d'un nouvel Esprit, mes sentiments étaient ceux de l'ami dont parle l'Évangile ; je pensais à vous en même temps, et mon cœur était rempli d'actions de grâces.

J'ai déjeuné avec Gide l'autre jour : c'est lui-même qui m'a mis sur le sujet religieux ; je lui ai parlé avec toute la force dont j'étais capable. Il m'a écrit une lettre bouleversée. Je lui ai répondu dans les termes les plus urgents, — et depuis je suis sans nouvelles de lui. Combien de gens *accipiunt cum gaudio*, et puis la mauvaise herbe foisonne qui empêche le grain de pousser. Il faut avoir patience ; il germera peut-être *in tempore suo*. Toute conversion est une petite mort, et il est dur de se résigner à mourir.

J'ai d'autres catéchumènes que je m'efforce d'évangéliser de mon mieux : Charles-Louis Philippe, un nommé Sylvain Pitt, un jeune Roumain... Je suis stupéfait et surtout profondément effrayé et humilié de la confiance qu'ils me témoignent. Mais la grandeur de Dieu éclate mieux par l'insuffisance grotesque des instruments qu'il se choisit. Enfin je fais ce que je puis, c'est à Dieu de faire le reste. J'ai prié cette année avec une urgence épouvantable, avec des larmes, avec du sang, pour une âme qui m'est terriblement chère. Je n'ai obtenu quoi que ce soit. Mais en même temps j'ai vu se multiplier autour de moi les conversions, la vôtre, celle de Jammes, d'autres peut-être que je suis avec mon cœur toutes tremblantes et hésitantes.

C'est là un fait que les missionnaires constatent souvent. Ils prient pour une âme sans rien obtenir, et d'autres con-

versions qu'ils n'ont pas demandées se font autour d'eux. C'est la parole de l'Évangile : *Et semper de oratione vestra fiet vobis*. La parole est comme une semence dont on ne sait pas au juste ce qui naîtra, ni où.

L'adresse de mon propriétaire de Bourgogne est M. Henri Mongeant à Moret, près Vougeot, Côte-d'Or. Vous pouvez vous adresser à lui en toute confiance en vous recommandant de moi.

Mes hommages, je vous prie, à Mme Frizeau, et mes caresses à vos beaux enfants.

Je vous embrasse.

P. CLAUDEL.

MUNICIPALITÉ FRANÇAISE
DE TIENTSIN

Cabinet du Président

Tientsin, le 12 juillet 1907.

C'est par Gabriel Frizeau que Claudel connut *l'Évolution créatrice*, laquelle venait de paraître et devait nécessairement intéresser l'auteur de l'*Art poétique* (dont l'achevé d'imprimer est du 8 juin 1907). La lettre de Claudel nous livre ses premières réactions et l'indication des points de convergence et de divergence de sa doctrine avec celle de Bergson, telle du moins que celle-ci se présentait, encore indécise, avant *les Deux Sources*. On voit aussi qu'à la différence de Péguy et de la plupart des convertis du début du siècle, Claudel n'a été en aucune façon influencé par Bergson. A la question que nous lui avons nous-même posée, il a d'ailleurs répondu catégoriquement (lettre du 19 avril 1943) : « L'*Art poétique* a été écrit en 1903 et 1904 à Foutchéou, à une époque où le nom même de Bergson m'était inconnu. »

Mon cher ami,

Je vous suis très reconnaissant de m'avoir envoyé ce livre de Bergson qui m'a beaucoup intéressé. Il est très instructif au sujet des méthodes de la philosophie actuelle. Il n'y a plus raisonnement proprement dit, ces pages sont pleines des contradictions et des sophismes les plus évidents, il y a une série d'intuitions, d'impressions, de sensations, pareilles à celles d'un touriste intelligent. Néanmoins dans la voie de

l'imagination il ne va pas si loin que les savants dont il relate au passage les théories absurdes.

Sur un seul fait isolé comme les variations brusques d'une espèce de fleurs, comme les changements de couleurs de la peau de certains lézards, comme la fonction chlorophyllienne chez quelques insectes, ils bâtissent des théories qui embrassent tout l'univers. Ce sont là les véritables orgies de l'Induction, dont parle Bacon. Rien de plus faible aussi que les quelques arguments par lesquels il essaie d'étayer le transformisme, avant d'alléguer contre lui, dans sa théorie du mécanisme de l'œil, une série d'arguments entre beaucoup d'autres définitive.

Cependant ce livre contient bien des choses que je trouve profondes et fécondes : par exemple sa théorie de l'Espace (« ce qui s'étend est ce qui se détend »), sa théorie de la vie, utilisation d'un explosif. Mais il omet de dire que pour que la vie soit possible, il faut non seulement un explosif, mais un *vase clos*, ce qui réduit singulièrement les termes du problème, et rend toute sa force à l'argumentation de Wallace sur l'unicité probable de l'expérience vitale.

Il y a entre les théories de Bergson et les miennes des ressemblances frappantes qui m'avaient déjà été signalées. Par exemple la réalité objective et fondamentale de la *durée*, l'élan vital que j'appelle la pensée, l'identité des procédés de la vie et de la connaissance.

Là où nous différons profondément, c'est qu'il imagine un mouvement sans origine ni terme dont j'ignore quelle représentation il peut se faire puisqu'il est difficile de se représenter le mobile sans ce que nous appelons faute de mieux l'immobile. Au contraire le mouvement créateur est pour moi une vibration entre son origine et son terme. Cette vibration n'est pas indéfiniment créatrice : elle est étroitement limitée par sa fin, en vue de laquelle la liberté *poétique* qui est celle de l'amour lui est accordée, mais dont elle ne peut essentiellement s'écarter. C'est l'idée de *forme* ou de *fermeture* à laquelle j'attache de plus en plus d'importance. Ce qui me dégoûte profondément du transformisme, c'est le mépris qu'il fait des formes actuelles de la vie, considérées toutes comme des ébauches et des résidus auprès d'un futur non

réalisé, l'existant toujours sacrifié au non existant. L'artiste au contraire éprouve une inépuisable satisfaction au spectacle des choses qui sont, qu'il considère dans une certaine mesure comme des fins parfaitement réalisées, comme des œuvres de Dieu et des documents inépuisables de sa sagesse. Chacune de ses volontés est excellente, intransgressible, inépuisable.

Ipse posuit fines.
Omnia fecit valde bona.

Quoi qu'il en soit, c'est une vraie satisfaction qu'un livre aussi spiritualiste (malgré une tendance périlleuse vers le panthéisme averroïste) représente la tendance de la philosophie actuelle. Il faut espérer que nous sommes sortis de l'âge de fer de la science, et de la barbarie repoussante des premières thèses évolutionnistes et mécanistes. Puisse-t-il dégoûter les esprits des jeunes gens de ce *victu fœdo,* pareil à la chair crue et aux glands de l'homme primitif.

Je n'ai plus de nouvelles de Jacques Rivière. Je crains bien que le pauvre garçon, comme bien d'autres, ait eu peur d'une religion qui n'exige pas seulement de nobles sentiments, mais des sacrifices effectifs. Il y a beaucoup de gens qui aiment la vérité en parole et qui ferment les yeux dès qu'on la leur montre.

Je vous serre la main.

Présentez mes hommages respectueux à Mme Frizeau. Mon enfant embrasse les deux vôtres.

P. CLAUDEL.

Aux vues de Bérgson sur l'ordre qu'il trouve imparfait de la nature, je réponds que chaque être est moins appelé par les autres qu'il ne s'impose à eux. Chacun tend de sa nature à l'infini, et n'est restreint que par une contrainte apportée du dehors. De là cette lutte où toutes les forces de la nature *se mesurent* l'une à l'autre et se refusent l'une à l'autre l'infini.

1er mai [1908].

Dans cette lettre semble amorcée (quoique d'une façon encore fort indécise) la trilogie qui comprend *l'Otage, le Pain dur* et *le Père humilié.*

L'étude de Jacques Rivière sur Paul Claudel venait de paraître dans l'*Occident* d'octobre, novembre et décembre 1907.

Mon cher ami,

J'ai reconnu avec grand plaisir votre écriture sur l'enveloppe ; il me manquait depuis longtemps d'avoir une de ces bonnes causeries avec vous. — J'ai bien reçu vos deux photographies qui m'ont fait grand plaisir, mais aucune lettre ne les annonçait : s'est-elle égarée? — J'ai prié ma sœur de Paris de vous envoyer la photo de notre Chouchette.

Je vous ai déjà dit, je crois, mon opinion sur l'étude de Rivière. Cela m'a un peu gêné de voir mettre en un corps rigide de doctrines ce qui n'est en somme chez moi qu'un jeu d'ordre supérieur, au plus un ensemble de propositions. Il est gênant pour un catholique de s'entendre attribuer des doctrines et des théories. Le dogme et les commentaires autorisés suffisent. Mais l'ébat des facultés poétiques n'est pas interdit.

J'ai lu la *Vie du curé d'Ars* dans la collection des « saints » de Lecoffre. Mais je ne puis dire que j'en ai été bien satisfait. Les meilleures vies de saints sont les plus naïves et par suite les plus rapprochées des modèles. Toute cette collection en général raconte les vies de saints comme s'il s'agissait de pédagogues et d'économistes. J'aimerais mieux plus d'onction et moins de critique. — Mais je crois que la *Vie* dont je vous parle contient une bibliographie.

J'ai fini mes *Cinq Odes suivies d'un Processionnal,* et je les publierai sans doute l'année prochaine dans une aussi belle édition que possible. J'en avais même commencé une sixième, mais j'ai senti qu'il fallait s'arrêter. Je ne force jamais l'inspiration. Elles portent toutes sur le même thème : le ravissement du poète en pleine possession de ses moyens d'expression, mêlant aux souvenirs de sa vie passée dans l'extase

de la liberté enfin conquise la contemplation d'un *univers* maintenant *catholique.* Ce sera comme l'intervalle et la sonnerie qui annoncera la seconde partie de mes œuvres (si elle vient).

Je suis las maintenant des œuvres fragmentaires, et je voudrais m'enfermer pour de longues années dans un grand ensemble. Ne pouvant écrire un poème épique, je voudrais composer un cycle de drames ne produisant pas seulement des personnages, mais l'ensemble des moyens étranges, multiples et convergents par lesquels ces personnages eux-mêmes sont produits pour les fins prévues de Dieu. (Je crois vous avoir dit un mot de cette idée il y a trois ans.) Il est assez possible que je prenne pour cadre une histoire audacieusement arrangée du XIXe siècle, où je distingue trois phénomènes intéressants : 1° la Révolution française, que j'appellerai *la révolution contre le hasard;* 2° *la connaissance de la terre;* 3° *la séparation de la terre et de l'homme* qui n'y a plus d'attache (suivant les recommandations ascétiques !). Il faudrait exprimer tout cela d'une manière profonde et vivante, en évitant surtout un horrible caractère doctrinal par le mélange de trois ou quatre séries d'idées parallèles se résolvant en accords de plus en plus larges.

Je suis complètement d'accord avec vous sur tout ce que vous me dites de Gide, de Rivière et des autres. Tous ces gens se croient libres, et ils ne sont que pauvres, car qu'y a-t-il de plus captif que la privation de la vérité? Par peur de la discipline catholique, cependant si humaine et si douce, ils continuent à prendre pour le paradis de plates rêveries humanitaires, ou je ne sais quelle enceinte contractée d'un art vieillot et stérile. La nature de l'homme condamne toutes les utopies fondées sur la justice, car la seule justice qui puisse être faite à la nature humaine c'est l'attribution de l'infini. Et pas l'homme seulement, mais le pou lui-même par la reproduction de ses myriades, si on le laissait faire, il occuperait l'infini. Le socialisme est un paradis de bêtes châtrées, privées du ton le plus intense, réduites à leurs fonctions les plus ignobles. Comment ne comprend-on pas la céleste doctrine de la religion? Il me semble qu'il doit y avoir une joie immense à voir des êtres supérieurs à soi. De même qu'il y

a un immense bonheur paternel à rompre le pain aux êtres qui vous sont confiés. Et il est certain que la société actuelle n'est qu'une image affreuse de cette céleste république. Mais enfin on n'enfreindra pas la loi sacrée de l'inégalité, parce qu'elle est celle de la vie. Toute civilisation est fondée sur la lutte et sur la prédominance juste et nécessaire qui doit appartenir aux meilleurs. Mais il ne faut pas penser que ce grand drame confus puisse devenir aussi clair aux yeux des simples qu'une pièce d'Augier.

Quant à l'art, quel art peut-il y avoir s'il est privé de la *jeunesse?* je veux dire de la confiance naïve en un Dieu père de toute joie. Ce ne sont plus que des plaisanteries de vieillards et d'amateurs. Et d'autre part la foi qui discute et choisit ce qui lui plaît n'est pas une foi de bon enfant.

J'ai écrit de longues lettres à Gide, mais, je le crains, sur un ton trop fougueux et emporté. Gide est avant tout un effarouché ; il est comme un homme à qui on aurait fait, étant enfant, une grande peur dont tous ses nerfs sont encore vibrants. De là ces attitudes fuyantes.

Il m'a envoyé son *Enfant prodigue* qui m'a attristé comme vous, mais où il y a cependant quelque chose de nouveau, une curiosité qui se défie. Et comme cela est profondément protestant ! C'est le pur calvinisme. Quelle influence des idées sur les hommes, elles agissent sur le sein même des mères.

Je ne suis pas plus heureux avec mes autres *clients,* mais je ne m'en étonne pas. Qui suis-je pour obtenir des conversions? Notre-Seigneur parle de ce démon muet qu'on n'expulse qu'avec la prière et le jeûne. Les belles paroles ne remplacent pas les actions d'un vrai zèle. Comment allumerai-je chez les autres ce feu que j'entretiens moi-même avec tant de peine au milieu de ma vie plate et molle? Nous aimons trop notre petit confort et le salut arrive comme une dévastation. Dans une des leçons des jours saints, Notre-Seigneur parle de son œuvre comme d'une espèce de fureur : « Je les ai foulés sous mes pieds dans ma fureur, je les ai écrasés dans mon indignation ; j'ai été seul dans le pressoir et il n'y avait personne avec moi. » Le salut de chaque homme est un peu obtenu comme le salut de tous les hommes, par une passion.

Voilà une longue lettre qui m'a fait du bien. Quel bonheur de pouvoir causer avec un ami comme vous ! C'est la foi seule qui peut nous rendre de tels frères.

Mes hommages à Mme Frizeau. Ma femme lui envoie, ainsi qu'à vous, toutes ses amitiés. Une caresse de Chouchette à vos beaux enfants.

P. CLAUDEL.

18 juillet [1908].

Claudel recopie alors la cinquième des *Grandes Odes, la Maison fermée*. Et il s'attaque à la fois au « grand ensemble de drames » dont il a déjà parlé à Frizeau dans la lettre précédente (*l'Otage* est commencé en 1908), et aux « hymnes liturgiques » recueillis en 1915 dans *Corona Benignitatis Anni Dei*.

La lettre de Jacques Rivière du 27 juin a beaucoup déçu Claudel et il l'a laissée sans réponse. Il ne répondra, le 19 décembre, qu'à une nouvelle lettre de Rivière et en des termes qui rappellent ceux de cette lettre à Frizeau : « Je vois que vous êtes sorti de cette période de crise morale par laquelle passent les meilleurs de chaque génération qui arrive, à la manière dont on en sort d'habitude... »

Mon cher ami,

Voilà bien longtemps que je n'ai reçu une de vos bonnes lettres, et j'avoue qu'elles me manquent beaucoup.

Jammes non plus ne m'écrit pas. Je suppose qu'il est absorbé par ses devoirs nouveaux de chef de famille. Je crois qu'il attend actuellement son premier enfant ; pour moi vous savez que le second va nous arriver d'un jour à l'autre.

J'ai fini mes *Cinq Odes*, je suis actuellement en train de recopier la dernière. J'hésite actuellement sur ce que je vais faire : d'une part le grand ensemble de drames devant lequel ma paresse s'effraie un peu, d'autre part des hymnes liturgiques dans la forme de la séquence où la rime traitée très librement me servirait à fournir l'impression d'une progression solennelle.

Je reçois encore de temps en temps des lettres de Jacques Rivière. Sa crise d'idéalisme était à fleur de peau, comme chez la plupart des jeunes gens. Le voilà maintenant engagé dans la grand-route de tout le monde. Il m'avoue maintenant

d'un ton dégagé qu'il est un kantien, un dilettante, etc. Triste résidu de doctrines faciles qui suffisent à la paresse de la plupart des esprits. Je crois que le mieux pour lui est que je cesse de lui écrire.

On parle de m'envoyer à Damas l'an prochain. J'en serais assez heureux.

Rappelez-moi au bon souvenir de Mme Frizeau. Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel

JOURNAL LITTÉRAIRE

1951.

(*Fragments*)

Lundi 3 septembre. — Étonnant ce que j'ai reçu de lettres de femmes pour ces *Entretiens* à la Radio, bien que je n'y aie en rien caché mon âge. Je retrouve aujourd'hui, sur ma table, dans l'amas de lettres qui attendent une réponse, corvée sans nom pour moi, celle, reçue le 16 août dernier, d'une dame habitant le Midi, qui m'a déjà écrit et à qui j'ai répondu paraît-il, cette lettre retrouvée d'un ton, en des termes, qui en disent et donnent à comprendre bien plus : besoin irrésistible de me connaître, de me voir, de m'approcher, qui ne cesse de le désirer, d'y penser, qui regrette de n'avoir pas osé venir à Fontenay, lors d'un récent voyage à Paris, me dit quel séjour agréable serait pour moi de venir passer quelques jours dans sa villa, me décrivant le paysage. Je lui ai répondu tantôt, quelques lignes, avec circonspection (il faut se méfier de ce genre de femmes qui courent après les écrivains), refrénant une disposition toute contraire (je suis très porté sur l'érotisme, je l'ai toujours été) — je me suis même offert ce plaisir en écrivant aujourd'hui à Fanny, en voyage de vacances, en réponse à une carte postale illustrée reçue d'elle ce matin.

J'ai mis au panier beaucoup de ces lettres, ayant répondu à très peu. Je le regrette. Je les aurais jointes au petit nombre que j'ai gardées et réunies dans une enveloppe : DÉTRAQUÉES.

Jeudi 6 septembre. — Petit déjeuner Malakoff, nous n'étions que six invités. La voiture est venue me prendre comme à

l'habitude. Nous sommes passés prendre Paulhan rue des Arènes. Il s'est assis à côté de moi. Nous avons parlé de choses et d'autres. J'ai pu le regarder tout à fait à mon aise. Une nouvelle fois j'ai fait cette constatation : extraordinaire comme, avec les années, son visage a changé, on pourrait même dire sa tête, devenue plus grosse, ses traits également, son visage plus bouffi, son nez, sa bouche grossis, une tête puissante c'est le mot, plus rien du visage de sa jeunesse. Je ne me lassais pas de regarder cela, même pendant le déjeuner, et en retour en voiture, pour le déposer tout près de la rue Sébastien-Bottin.

J'ai demandé à Paulhan où en est le numéro spécial N. R. F. consacré à Gide. Il me dit qu'il pense donner le bon à tirer dans une dizaine de jours. Il me dit qu'il a constaté qu'il ressort de l'ensemble des collaborations que leurs auteurs n'ont jamais beaucoup goûté la littérature de Gide ni son personnage, qu'on est loin du numéro sur Proust, où s'exprimaient la plus grande admiration, la plus grande sympathie, les plus grands regrets de sa mort.

Paulhan me cite un mot que lui a dit Gide : Je suis chrétien, c'est entendu, mais je ne crois pas à l'existence de Dieu. Je crois beaucoup plus à celle du Diable. Je suis même sûr qu'il existe. Comme je l'ai dit à Paulhan, à voir les actions des hommes, dans tous les domaines, il paraît bien que c'est plutôt le Diable qui existe.

. . . .

J'oubliais : à un moment je demande à Paulhan et à Dominique Aury s'ils ont vu dans un numéro du *Crapouillot* la photographie de Gide, en habit, avec P.-A. Touchard, l'administrateur de la Comédie, à la première des *Caves du Vatican*. Seule, Dominique Aury l'a vue. Comme je dis : Comme il était déjà marqué. Ce regard fixe, ce visage creusé... Elle a eu aussi cette impression. Paulhan dit : Ce sont *les Caves du Vatican* qui l'ont tué. Un tel travail ! Répétitions tous les jours de 1 heure à 7 heures. Il n'en pouvait plus de fatigue.

. . . .

Samedi 8 septembre. — Hier vendredi, lettre charmante de Mme Louise de Vilmorin en réponse à ma lettre sur son

roman *Madame de.* Invitation chez elle à dîner à Verrières-le-Buisson (Fagus y habita), pour laquelle elle me fera prendre chez moi par sa voiture. Aujourd'hui, été à Paris, dans le dessein de m'acheter un gilet, le mien étant en ruine. Je n'aime que les gilets qui ferment haut, et non ceux ouverts jusqu'au nombril. Belle Jardinière, Samaritaine, Louvre, même les fripiers de la rue de Buci. Rien trouvé. Cela ne se fait plus, et même le gilet est disparu de l'habillement masculin. En passant sur les quais, dans une boîte de bouquiniste, dans une collection de petites brochures d'extraits d'écrivains, un Chateaubriand : *Mémoires d'Outre-Tombe.* Intéressante introduction par un écrivain dont le nom ne me revient pas en ce moment. Je lis un peu. Un portrait de son père par Chateaubriand qui me plaît beaucoup. Prix de la brochure : 20 francs. J'hésite. Je ne l'achète pas. Je le regrette maintenant. Revenant de mes courses inutiles, j'entre en passant chez la bouquiniste que je connais, tout au début du quai Malaquais. Les *Mémoires d'Outre-Tombe,* reliés, six volumes, édition Biré, 2 000 francs. Pas cher. Je cherche dans le premier tome ce portrait de son père. Je ne l'y trouve pas. Par contre, je trouve çà et là de ces exagérations de rhétorique et de ces poses romantiques qui éteignent tout mon premier plaisir. Je ne l'achète pas. A noter qu'autrefois je n'aurais pas osé m'en aller ainsi sans acheter. J'ai tout de même acquis un peu d'aplomb.

J'ai marché, pour toutes ces courses, de 2 heures à 6 heures. Que les femmes sont jolies, et en grand nombre. C'est peut-être un effet de l'âge, mais il me semble qu'elles ne m'intéressaient pas ainsi autrefois. Probablement parce que rien ne me manquait sous ce rapport. Et moi, quand je me voyais dans une glace de magasin ou de boutique, quel visage en ruine, sous mon chapeau anglais à petits dessins noirs et blancs, mes cheveux gris débordant. A me retenir de m'asseoir sur un banc, moi qui ne m'assieds jamais dans mes courses à Paris, pour me laisser aller à ma mélancolie, déjà bien décidé à ne pas répondre à l'invitation de Mme de Vilmorin. A me faire regarder, jusqu'à se retourner, par les passants. J'ai surpris cela à plusieurs reprises. On a tout loisir de me regarder, avec ma marche précautionneuse, marchant

à petits pas lents, à cause de l'état de ma vue. Pour ménager mon chapeau, d'un genre introuvable aujourd'hui (et bien que j'en aie en réserve deux tout neufs — bonne pratique de faire toujours mes achats en nombre : chapeaux, chaussures, lingerie, vêtements), je porte un petit bonnet dessous qui, naturellement, se voit. J'ai entendu cette remarque d'un moqueur : Il doit jouer dans un cirque le soir. Hélas ! mon époque de cirque est bien passée. Voilà que je me mets à faire des métaphores. Sacré Chateaubriand !

Je voulais passer au magasin d'Albertine (qui est, elle aussi, bien abîmée), qui doit venir demain, pour lui demander si c'est toujours son intention, ou si c'est pour lundi. La vue dans les glaces m'en a retenu. C'est une chose curieuse : est-ce l'air, la lumière de Paris, je n'ai pas ce visage ravagé à Fontenay, dehors ou chez moi.

A mon arrivée à Paris, descendant le boulevard Saint-Michel, passant devant le square Cluny, un chat noir et blanc, probablement un abandonné, quoique en bon état, dormant dans un coin, m'a gâté tout de suite toute ma journée.

Mardi 11 septembre. — Été à Paris pour courses. Passé d'abord au magasin d'Albertine, pour savoir pourquoi elle n'est pas venue dimanche dernier, comme elle avait dit, ma journée entière perdue à l'attendre. Des adieux à aller faire à une vieille amie partant en voyage.

Seigneur ! à quel point elle s'est abîmée. Je ne m'en étais pas aperçu à Fontenay. Peut-être se répare-t-elle quand elle y vient. Les chairs du visage tombantes, le visage raviné, presque une petite vieille, qu'accuse encore le noir (factice) de ses cheveux. Ce n'est pas que je ne lui trouve aucun agrément. J'ai toujours eu, même jeune homme, du goût, de la préférence pour les femmes sur leur fin. Et de plus, souvent le corps survit au visage. Et de plus, encore, un certain côté catin, dans l'ensemble, ne me déplaît pas. (J'ai été conquis par Constantin Guys dès le premier jour que je l'ai découvert (1904). Je me disais cependant, la quittant, sous le coup de mon impression : quelle différence avec Fanny, du même âge, qui a gardé une certaine jeunesse

d'aspect et est encore, par moment, si jolie.

Je suis retourné sur les quais, la partie entre le pont Saint-Michel et le Pont-Neuf, pour acheter cette petite brochure d'extraits des *Mémoires d'Outre-Tombe.* L'introduction est d'un nommé Camille Audigier, agrégé de philosophie. Encore un qui ignore le français. Il écrit : « Ce « mal du siècle »... c'est surtout le mal de l'homme dont la soi-disant activité... » — « A vingt-deux ans il part pour l'Amérique soi-disant pour découvrir... »

Quant à Chateaubriand, dès le portrait écrit de son père, il porte à rire, au moins pour moi. Il explique la suite d'enfants que son père eut : d'abord deux garçons et deux filles qui ne vécurent pas. Puis, un troisième garçon. Puis, quatre filles. Il écrit à ce sujet : « Il est probable que mes quatre sœurs durent leur existence au désir de mon père d'avoir son nom assuré par l'arrivée d'un second garçon : je résistai, j'avais aversion pour la vie. » Ainsi, même avant d'être formé dans le ventre de sa mère, il se refusait à l'existence. C'est un peu énorme d'exagérer à ce point. Ai-je tort? Ai-je raison (pour mon goût)? Aucune disposition pour lire les *Mémoires.* Mais, comme homme, il me plaît beaucoup. Le côté acteur, le comédien, toujours en représentation. Fuyant en Angleterre la Révolution, pauvre et besogneux, il trouve asile dans une famille anglaise. La demoiselle de la maison s'éprend de lui, et la mère, un jour, ne lui cache pas qu'elle et son mari seraient heureux de l'avoir pour gendre, s'effondrant quand il leur déclare qu'il est marié en France. Une dizaine d'années plus tard, devenu ambassadeur à Londres, il voit entrer dans son cabinet une dame, veuve, qui vient lui demander sa protection pour ses deux fils mêlés à je ne sais quelle affaire. C'est la miss d'autrefois. Le mot qu'il a, jouissant du contraste qu'il lui offre : Et que dites-vous de mon nouvel équipage? Et plus tard, ayant suivi les Princes en Belgique au retour de l'Usurpateur, se promenant dans la campagne, obligé de s'abriter de l'orage sous un chêne avec sa lecture des *Commentaires de César*, le bruit du canon tonnant au loin lui parvenant. Waterloo! Et lui, là, sous ce chêne, solitaire dépris de la vie, un peu théâtral comme toujours. Et dans ses dernières années, répondant à un correspondant : Pardonnez

à mon écriture, monsieur. C'est un mort qui tient la plume. Et dans sa petite chambre de la rue du Bac, écrivant, les restes d'un repas à côté de son encrier, son mouchoir étalé à sécher sur ses genoux (il devait priser), les dossiers des *Mémoires* en désordre sur le plancher dans un coin de la pièce. Le récit par Hortense Allart de sa liaison avec lui (elle avait vingt-huit ans et lui soixante), leurs rendez-vous et dîners dans une auberge du quartier Jardin des Plantes, alors encore la campagne, est une petite merveille. J'en ai détaché les pages et m'en suis fait une petite brochure pour mes relectures. « ... ces joies imprudentes où il s'abandonnait... il m'appelait séductrice... et dans cet endroit solitaire il faisait ce qu'il voulait. » Et le mot de Mme de Custine, quelqu'un lui demandant : Alors c'est là qu'il était à vos genoux? répondant : Dites plutôt que c'est moi qui étais aux siens. Et pour finir, ce fameux rocher du Grand Bé, où je suis allé un jour voir sa tombe, à l'entourage en ruine. « Cette mer que j'ai tant aimée. » Moi à qui elle ne dit rien. Oui, oui, comme homme, il me plaît beaucoup.

Acheté également une vie (romancée) de Gobineau, d'occasion, 100 francs.

Et une fois de plus, je le constate. J'achète des livres, me promettant une ou deux bonnes heures de lecture. Je lis une page, deux pages, puis je laisse. J'aime mieux ce qui se passe dans ma tête, et qui m'intéresse autrement.

Et pour cette vie (romancée) de Gobineau, j'aurais pu économiser mes 100 francs, en me souvenant que j'ai le volume des « Plus Belles Pages » du Mercure dans lequel sa vie est racontée dans la préface.

Je ne suis pas prêt d'acheter ainsi des livres. Cela me réussit trop mal. Et de plus, mieux vaut m'occuper de mon travail.

Je suis revenu des quais par la rue des Grands-Augustins, la rue Christine, la rue Dauphine. Je pensais au temps du « Fléau ».

Onze heures du soir, je viens de lire en entier la petite brochure d'extraits des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Eh bien, pour moi c'est assommant, plein de bavardage, de détails absolument oiseux. J'en ai perdu toute ma curiosité. Cent fois supérieurs, *le Brulard*, et *Souvenirs d'égotisme*, écrits sans

rhétorique, sans souci de l'effet, au courant de la plume, et dans lesquels pas un détail, un trait est sans intérêt.

. . . .

Mardi 18 septembre. — Je suis dans un état moral lamentable, rempli d'un pressentiment mortuaire.

. . . .

Mercredi 26 septembre. — A la montre d'une librairie de la rue Monsieur-le-Prince, faisant l'angle avec la rue Antoine-Dubois, une très belle photographie de Gide, grand format, merveilleuse d'expression, la pose, les yeux, la bouche, quelque chose du saint Jean-Baptiste de Vinci.

Gide avait deux ans de plus que moi. A mon âge actuel, quatre-vingts, il était loin d'être aussi abîmé de visage que je le suis. A notre déjeuner ensemble chez Mme Gould, aucun changement. Ce n'est vraiment qu'à l'approche de sa mort qu'il a pris ce visage changé du tout au tout, très pâle, la chair fripée, le regard fixe, tel qu'on le voit sur une photographie en compagnie de l'administrateur de la Comédie-Française, à l'occasion de la première des *Caves du Vatican.*

Dimanche 30 septembre. — Elle est venue tantôt à son habitude. Je lui ai fait part de la communication que j'ai eue du secrétaire général de la Comédie-Française, Bauer, pour la soirée du *Bourgeois gentilhomme,* le jeudi 11 novembre. Enchantée d'y aller.

Elle m'a raconté l'audition de Rouveyre à la Radio Gillois. Il leur a raconté qu'il a fait des études classiques, ce qui est bien étonnant, il est ignorant comme une carpe, qu'il a été aux Beaux-Arts avec Henri Matisse, que celui-ci est pour lui non seulement l'ami le plus cordial, mais le plus grand peintre actuel... Quand je dis qu'il est ignorant comme une carpe, il rachète cela par beaucoup de finesse d'esprit, une grande faculté d'observation, (aux déjeuners Malakoff, il parle peu mais sûrement il emmagasine, si peu que le milieu s'y prête), tirant de lui-même ce qu'il écrit et écrivant d'un style qui est au plus haut point lui-même. Il a écrit sur Gide, paraît-il, une petite plaquette, à deux ou trois cents exem-

plaires, dans laquelle il a mis tout son venin, dont il ne manque pas.

. . . .

Il a parlé de Gourmont, par qui il a été introduit au Mercure. Vanté grandement Gourmont comme écrivain, ajoutant aussitôt qu'il est un peu passé. A parlé de sa grande connaissance et grande amitié avec Apollinaire, qu'en réalité il a peu connu et fréquenté. Deux écrivains vivent encore qui ont vraiment connu, fréquenté Apollinaire, ont vraiment été liés avec lui, André Billy et André Salmon. Il a raconté qu'il a eu de très bonne heure le désir d'être dessinateur, ce à quoi son père voulait s'opposer. Comme on lui demandait : Vous connaissez Léautaud? cette réponse : Oui, Léautaud est un primaire. C'est moi qui ai fait le *Choix de pages*. Il n'a pas prononcé une fois le nom de Billy, ce qui amène à se demander ce qui a bien pu se produire de nouveau entre eux deux...

J'ai déjà noté que Rouveyre a racheté mon portrait par Matisse à la librairie du boulevard Saint-Germain à laquelle je l'ai vendu. Il a acheté également mon portrait presque grandeur nature par le peintre Heuzey. Elle me raconte, qu'il a donné le portrait par Matisse à une sorte de musée de Nîmes, et le portrait par Heuzey dans une autre ville de province dont je ne retrouve pas le nom en ce moment. A son avis à elle, il a agi ainsi pour que ces deux portraits n'aillent pas au musée d'Art moderne (Paris) destination finale qui leur était, paraît-il, assurée. Je ne connais rien à ces affaires et ne peux démêler si elle pense juste ou faux.

Il y a longtemps que j'ai dit à Rouveyre : Le Retors, (1) c'est vous, et que je ne crois plus à sa comédie d'amitié presque larmoyante, quand, nous trouvant ensemble aux déjeuners Malakoff, il gémit que je n'aille plus jamais le voir chez lui.

Je remets à un autre jour de donner des traits révélateurs de ce qu'il y a sous ses propos d'amitié ou d'admiration.

Feydeau, rencontrée par hasard, me dit que son amie, la doctoresse A. B. C. a décelé dans mon écriture des indications

(1) Un des ouvrages de ROUVEYRE : *le Reclus et le Retors.* (Gourmont et Gide.)

d'homosexualité. Je lui ai dit : Moi !... qui n'aime que... Vous auriez pu la renseigner.

Lundi 1er octobre. — Je le disais tantôt à Albertine : Les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Maximes et Pensées* de Chamfort, *Candide*, on peut se passer avec ces livres de tous les livres passés et à venir. Hélas ! nous ne connaissons que trop la vérité des premières, le rire et l'amertume des secondes, et nous pratiquons bien peu la sagesse du troisième.

Albertine a entendu l'entretien Rouveyre à la Radio Gillois. Elle a complété pour moi ce que m'en a dit Feydeau. Par exemple, me concernant : C'est un primaire. Il n'a pas d'idées... Évidemment, il écrit bien... Concernant ses amis, après qu'il eût parlé de Gourmont, Apollinaire et moi, on l'a un peu poussé, en insistant : Voyons, vous n'avez pas d'autres amis dont vous pourriez parler? Voyons !... Cherchez un peu... Sa réponse : Non, non, non... Ce qui rend encore plus singulier son silence sur Billy.

Lundi 15 octobre. — Dans le *Figaro littéraire*, long article, ou étude, ou tableau, comme on voudra, de Henri Martineau, sur Stendhal jouant l'amour et la passion auprès de la comtesse Daru. Il apparaît là diablement comme un jocrisse et un sot. Ce provincial, qui jouait au technicien (je préfère ce mot au mot psychologue — le quatrain de Henri Becque sur Bourget), des choses de l'amour, et qui faisait la cour à une femme selon des principes qu'il avait codifiés à son usage, on trouverait le pareil devant soi, on éclaterait de rire. Son malheur, par-dessus le marché de cette sottise, c'est qu'il est timide et qu'il n'arrive pas à se déclarer. Entre en jeu également sa théorie de la *cristallisation*, qui fait, à son dire, qu'on pare toujours de plus en plus, de toutes les qualités morales et spirituelles et physiques, la femme de laquelle on est épris, ce qui est encore le signe d'une immense niaiserie chez un homme, et dans laquelle je puis me vanter de n'avoir jamais donné. Stendhal, qui posait à l'analyste du cœur humain, était tout bonnement dans ce domaine un romantique. Cette *cristallisation*, chez lui, toute superficielle, puisque, dès son *fiasco* avec la comtesse Daru, il se tourne

vers une autre créature, même vers plusieurs, ce qui montre par surplus que sa prétendue passion n'était également qu'un jeu calculé pour lui. A mon avis, Stendhal n'a été un homme remarquable que dans ses écrits, l'admirable *Correspondance* surtout. Dans le privé, bien des côtés de commis voyageur et d'habitué du Café du Commerce. J'ai déjà rencontré quelques personnes partageant cette appréciation. C'est dans ses écrits, *Brulard*, *Souvenirs d'Égotisme*, qu'il s'est prêté de grandes amours, de grandes passions, que même peut-être il les a éprouvées, « ne sont-elles pas à moi (toutes ces femmes) à moi qui les aime mieux que tout le reste du monde? » Pure littérature, et encore bien mal exprimé : *tout le reste du monde*, qui les a aimées? ou que lui a aimé? Je finirai par ne plus pouvoir lire même le *Brulard* et les *Souvenirs d'Égotisme* (1).

Il y a loin de lui, pour la passion, pour les aventures amoureuses, à un Byron, un Casanova. Bigrement loin. Et comme connaisseur des femmes également. Je suis porté à penser que celles qu'il a connues devaient bien se moquer de lui, en aparté, Angela Pietragrua la première, *El Chinese*, comme elle l'appelait, dont il était l'amant par intermittences. Il faut lire dans le *H. B.* de Mérimée, ce qu'il rapporte de la confidence que lui fit Beyle à propos d'elle, la façon dont elle le trompait, la femme de chambre lui racontant qu'on avait autant d'amants que de jours de ses absences. Comme il n'en voulait rien croire, elle le fit cacher dans un cabinet, et là, mettant l'œil au trou d'une serrure, il vit, à deux ou trois pieds de lui, la plus monstrueuse pièce à conviction.

En réalité, Stendhal, un cas assez répandu. Des hommes écrivent des choses remarquables, qui sont, dans le privé, comme hommes, pleins d'inconséquence, sans contrôle sur eux-mêmes, ayant successivement des attitudes opposées sans s'en rendre compte, dominés par les circonstances, les événements, entièrement livrés au hasard, presque tout l'op-

(1) Je suis à relire, 8 février, comme m'arrivent les épreuves de ces textes, les *Souvenirs d'égotisme*. A part les embellissements (à distance) par Stendhal, de ses aventures amoureuses et son admiration pour la bravoure militaire, ils sont d'un vif intérêt de lecture, par la peinture qu'il fait des gens qu'il a connus et de leur caractère.

posé de la véritable intelligence. Nous en avons eu, dans les jours actuels, bien des exemples.

Et quand je parle de son admirable *Correspondance* (bornée pour moi aux deux volumes publiés par Colomb et Mérimée), lettres qui sont des merveilles d'abandon, de naturel, d'esprit primesautier et railleur, pour moi depuis longtemps une lecture unique, bien supérieure à celles de Voltaire, trop occupé de mondanités, de petites diplomaties et de beau style, tout comme Faguet, à mon avis, est autrement vivant que Sainte-Beuve, moins académique, préoccupé en rien de ménagements, de détours, des situations acquises (il s'est rattrapé, il est vrai, dans *Mes Poisons*), plein d'appréciations et de jugements jaillissants (son « Voltaire, un chaos d'idées claires »), il me faut me souvenir que Paul Arbelet a établi que la fameuse lettre à Balzac lui a nécessité six brouillons. Six brouillons ! Ce qui me défrise à un point !...

Je l'ai déjà noté. Stendhal, quand il parlait de ses amours, écrivait sous l'influence du désir, ou du regret, l'un et l'autre qui embellissent tout à distance. J'aime mieux la raison, qui ne se laisse pas aller à ces tromperies. Rien, dans la réalité, n'est jamais si parfait.

Taine l'a qualifié d'esprit supérieur. Il ne connaissait que le romancier, *la Chartreuse, le Rouge et le Noir*, peut-être la *Correspondance*. Rien de l'homme, les documents autobiographiques, le *Journal*, le *Brulard*, les *Souvenirs d'égotisme*, n'ayant été découverts que plus tard dans les papiers de la Bibliothèque de Grenoble par Casimir Stryienski et publiés par lui en volumes. Découvertes et publications d'un intérêt considérable pour la connaissance de Stendhal. Casimir Stryienski a sa place à côté de Romain Colomb et de Mérimée.

Je ne vois pas pourquoi je ne leur adjoindrais pas l'excellent et pittoresque Adolphe Paupe (Gourmont et moi nous avions pris d'abord ce nom pour un pseudonyme), chef de la comptabilité dans une Compagnie d'assurances rue de Londres, domicilié rue des Abbesses (je m'y rendis un jour pour m'assurer qu'il y existait bien un locataire de ce nom), qui connaissait l'œuvre de Stendhal d'un bout à l'autre, possédait toutes ses œuvres, dans toutes leurs éditions, et lui avait voué un culte. « Je dîne de Stendhal et je soupe de

Beyle » était sa maxime. Manquait-on d'un texte devenu introuvable, on pouvait s'adresser à lui. Il vous en faisait aussitôt une copie. On lui doit un ouvrage bibliographique : *Histoire des Œuvres de Stendhal* (Dujarrie, éditeur, 1904). Gourmont et moi nous lui ouvrîmes la *Chronique stendhalienne* que nous avions créée à la revue *l'Ermitage*. J'ai raconté ailleurs la visite que j'emmenai Gourmont lui faire rue des Abbesses. Nous partîmes après déjeuner, par l'omnibus Clichy-Odéon. Un pied sur le marchepied, Gourmont se tournant vers moi : Et vous savez, nous restons une heure, pas plus. A 8 heures du soir, nous y étions encore, Gourmont ne se lassant pas de tout ce que lui montrait Paupe, jusqu'à des assiettes du temps de Beyle, illustrées de scènes de *la Chartreuse* et du *Rouge et Noir*. Adolphe Paupe mourut au début de la guerre de 1914. Édouard Champion, mobilisé comme officier, en uniforme, tint à prononcer le discours d'usage. Quand il eut terminé, on s'aperçut qu'il avait parlé face à une autre tombe, tournant le dos à celle de Paupe. De quoi mettre en doute ses capacités topographiques comme guerrier.

A propos de ce que j'ai dit des Prix littéraires, et des romans écrits en vue de tel ou tel Prix, le *Figaro littéraire* a publié une interview de quelques membres de l'Académie Goncourt. Il paraît qu'ils n'ont jamais reçu autant de romans que cette année, en vue du prochain Prix, et jamais autant composés, sujet et développement, selon la formule des fondateurs de l'Académie. Voilà la plupart des jeunes écrivains d'aujourd'hui. Fabrication et galette.

Dimanche 21 octobre. — Je lis ce soir dans le *Figaro littéraire* — avec un grand intérêt, grand plaisir spirituel — je n'en reviens pas — le prologue d'un roman de Marcel Proust, non publié par lui : *Jean Santeuil*, en tête duquel il a écrit : Puis-je appeler cela un roman? *C'est moins peut-être et bien plus, l'essence même de ma vie recueillie sans y rien mêler, dans ses heures de déchirure où elle découle.* Une sorte de biographie anticipée, et un vrai roman de la vie intérieure, le style, le vocabulaire, les reprises, les descriptions, les nuances, les notations, tout est merveilleux dans ce prologue. Il s'y

trouve une appréciation des romans de Balzac remarquable de justesse. Le texte est accompagné de quelques illustrations. Surtout un Marcel Proust sur son lit de mort par Dunoyer de Segonzac, étonnant d'expression. C'est curieux comme dans toutes mes lectures, depuis un mois, il s'y trouve le sujet de la mort.

. . . .

Jeudi 25 octobre. — Je découvre dans la rubrique humoristique d'un vieux *Paris-Presse Intransigeant*, ce texte tiré d'un journal américain. Je trouve cela très bien jugé, et surtout les deux lignes qui me sont applicables. « S'il ne s'en préoccupe pas (de l'argent), il manque d'ambition. » Je fais des réserves pour le dernier cas. J'y vois un esprit d'indépendance, de fierté morale, d'un homme qui ne veut être, dans ses vieux jours, à la charge de personne, particulier ou État et tient à mourir en paix chez lui.

Si un homme court après l'argent, il a la maladie du gain. S'il le garde, c'est un capitaliste. S'il le dépense, c'est une tête brûlée. S'il ne s'en préoccupe pas, il manque d'ambition. S'il s'en procure sans travailler, c'est un parasite. S'il a travaillé toute son existence pour avoir un peu d'argent pour ses vieux jours, c'est un idiot qui n'a jamais profité de la vie.

(*The Rotarian*, New-York.)

Mercredi 31 octobre. — Rouveyre a dit de moi, dans son Entretien *Qui êtes-vous?* : « Léautaud n'a pas d'idées. » Il aurait pu dire, plus justement : Léautaud n'a pas de *dessous*. En effet, je n'en ai pas, ou bien rarement. Je suis un écrivain de boutades, de traits vifs, spontanés, notés tels qu'ils me viennent, je suis tenté de dire : un écrivain de conversations. Mais, après tout, c'est bien ce qu'est le plus souvent Chamfort. Je crois bien qu'il n'y a chez lui, à avoir un *dessous*, que son : *La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri*, qui exprime, pour moi, le summum de la déception ou de la désespérance.

Dans *Opéra*, reçu ce matin, très intéressant dialogue entre Paul Morand, Mme Paul Morand, Roger Nimier et André

Fraigneau, sur le genre, les procédés, les états d'esprit, les associations et utilisations de souvenirs, comme écrivain, chez Marcel Proust. Leurs conclusions étant : Il y a des écrivains visuels et des écrivains auditifs. Proust était un auditif. Balzac, lui, est visuel. C'est toujours lui qui parle. Proust fait parler.

La question de l'amateur. Proust a toujours passé pour un amateur. Un amateur c'est quelqu'un qui a plaisir à écrire. Gide était le type de l'amateur. Gide se précipite tous les soirs, plusieurs fois par jour, sur son papier. (C'est mon cas à moi-même.) Proust souffre, peine, rature ses mots, se collette avec sa pensée et son style.

Lundi 10 décembre. — Albertine s'est décidée, après trois ou quatre ans, à me rapporter les deux volumes *Journal Goncourt* que je lui avais prêtés. Qu'est-ce qui m'a pris de les lire? Un moment de flânerie? Je suis encore bien tombé comme plaisir de lecture. Encore un grand homme vaniteux en diable, cet Edmond de Goncourt. (Le vrai talent, l'esprit, la fantaisie, je l'ai toujours pensé, étaient chez son cadet Jules.) Et ce souci de la postérité qui le fait réunir une collection de portraits, destinés « à laisser des images de ma personne », doublé de son idée d'une Académie et d'un Prix annuel portant son nom. Belles idées, qui ont amené un si bel abaissement de la littérature, avec la multiplicité d'autres Prix qui a suivi, qui se continue encore de nos jours, et à n'être plus, pour des gens qui se prétendent écrivains, qu'un simple commerce. Il aurait mieux fait d'écrire un meilleur français. Ses *de* Béhaine, *de* Nittis, *de* Banville (à une page il y a même : rencontre *de de* Banville, à une autre : *Les Malheurs de Justine de de* Sade), les *d'*Orléans (la princesse-Mathilde, à son imitation : Mon *de* Goncourt, *idem* Mme Zola : *De* Goncourt). Il ignorait complètement la règle qui régit l'emploi de la particule. Et ses inventions de vocabulaire : l'*appassionnement des plaisirs* — *rendre l'irrendable* — à propos de Mme Lafarge : *la femme assassine*, à propos des japonaiseries : *un système décoratoire* — *gracieuser sa bouche;* à propos de Berthelot : *le décompositeur des corps simples* — *balbutiement des pieds*, au sujet d'un homme de cinquante

ans : *un cinquantenaire — portraire, « Cet Anatole que j'ai pourtrait »* pour : faire le portrait ; *la devinaille — bonhomiser sa pensée* et combien d'autres, ne soupçonnant pas que rien ne vieillit vite comme les livres écrits avec le vocabulaire à la mode de leur époque, ou avec un vocabulaire inventé de toutes pièces par leurs auteurs. Et son vocabulaire professionnel, *architecturer un livre — notre métier d'ouvriers en création — fabricateurs de livres — « Je m'applique à soigner la musicalité de mes phrases. » — « Je me surprends, en construisant mes phrases, à faire de la main qui tient la plume, des gestes de chef d'orchestre. »* Tant pis si je scandalise certains écrivains « artisans », je n'ai que moquerie et pitié pour cette façon d'écrire. Et ses jugements littéraires : *Molière, un bas farceur — Voltaire, commun et plat* — reprochant à Saint-Simon *de n'avoir peint que les gens, jamais les choses* — lisant la *Correspondance* de Stendhal : *« Son âme me semble aussi sèche que sa prose. »* En un mot, tous ces gens-là manquent, à ses yeux, d'artisterie de style, de phrases musicales, de préciosité, de recherche et d'invention. On serait heureux qu'il soit encore là, pour lui dire : Vous mettez en lumière, sans le vouloir, leurs grands mérites : le naturel et leur fidélité à la langue française. Il avait des yeux, il devait voir, c'est vrai, et encore, voir?... L'extérieur, les décors, les apparences. A un dîner Magny, demandant un jour à Renan comment est le papier tapissant son cabinet de travail, il tombe de son haut et prend en pitié Renan qui lui confesse qu'il n'a jamais pensé à le regarder. La vie intérieure lui manquait. Écrivain tout extérieur, purement verbal. Comme cerveau, comme intelligence il ne devait pas aller loin. Et cet intérieur des Goncourt, cette « Maison d'un artiste », tout ce bazar, cette brocante, ces bibelots. Encore une preuve de sa nature tout extérieure. Le passage dans lequel il décrit tout son plaisir de travailler dans ce décor de belles reliures, de bronzes, de statuettes, de gravures, de peintures, etc., etc... Il lui fallait un cadre. Une pièce aux murs nus, il n'eût plus rien été. Encore une fois, un bien pauvre monsieur. Comme ces gens qui ne peuvent habiter sur la cour, à qui il faut le mouvement, le bruit de la rue, qui voisinent les uns chez les autres, qui vont au cinéma, au café, qui, le dimanche

traînent dehors. Le vieux Goncourt était de ce genre, à sa façon. Même vide intérieur. Il n'a jamais rien tiré de lui-même. Ses romans sont écrits d'après des choses vues, des personnages rencontrés, plus ou moins curieux à ses yeux : A chaque instant, il écrit de ces choses ou de ces personnages : il y aurait quelque chose à faire avec ça. Il a bien raison de se traiter de « fabricateur ». Et quel orgueil, quelle prétention, quelle hauteur il s'attribue quand il déclare que lui et son frère ont fait une œuvre qui n'a jamais été tentée et dont on ne reverra jamais la pareille. Et tout son milieu littéraire, ces gens qui ne savaient parler que de littérature, que de leur livre en train, de leur gestation douloureuse (détail à éclater de rire), de leurs éditions, de leurs succès ou insuccès, jamais de rien d'autre (quelle piètre idée cela donne d'eux !) qui se réunissent chaque fois que l'un d'eux vient de finir un livre pour en entendre la lecture (les petites réserves, les petites jalousies, chez les auditeurs, sans qu'ils en montrent rien). Je trouve là un enfantillage, même un ridicule ! Comment des hommes d'âge mûr, de valeur, pouvaient-ils s'y prêter? Non, non, il y a là pour moi, je ne puis le taire, un côté de sottise... Nous avons bien changé tout cela. Heureusement. Nous sommes devenus plus discrets, nous travaillons chacun dans notre coin, et nous ne nous convoquons pas, réciproquement, pour nous lire nos chefs-d'œuvre.

Samedi 29 décembre. — Il y a des soirs que j'aime vraiment mieux lire que de m'occuper de mes écrits, que je regarde souvent d'un œil peu favorable.

PAUL LÉAUTAUD.

SOUS LE SIGNE DE FRANÇOIS VILLON

— Dont vient ce mal? — Il vient de mon maleur.
Quant Saturne me feist mon fardelet,
Ces maulx y meist, je me croy. — C'est foleur :
Son seigneur es, et te tiens son varlet.
Voy que Salmon escript en son rolet :
« Hommage sage, *ce dit-il,* a puissance
Sur planètes et sur leur influence. »
— Je n'en croy riens, tel qu'ilz m'ont fait, seray.
— Que dis-tu? — Dea! certes, c'est ma creance.
— Plus ne t'en dis. — Et je m'en passeray...

(Le Débat du Cuer et du Corps de Villon.

(LETTRE DÉDICATOIRE A MON PREMIER ÉDITEUR.)

En mer, le 11 août 1938.

Mon cher Paul Laffitte,

Notre amitié est née sous le signe de François Villon.

Souvenez-vous, en 1916, au moment de la fondation des « Éditions de la Sirène », quand vous avez fait appel à moi pour vous seconder dans cette noble entreprise, votre beau-frère, Cantinelli, le bibliothécaire de la ville de Lyon, qui signait *Le Rat de Bibliothèque*, avait déjà un Villon en train contre la conception duquel je m'élevai à un conseil d'administration désirant voir sortir de chez nous un beau Villon, certes, mais un Villon bon marché, donnant un texte universel et sans commentaires, illustré avec des bois populaires de l'époque, et non pas un Villon de luxe, ne s'adressant qu'aux riches ou un Villon surchargé de notes et ne s'adres-

sant qu'aux seuls érudits. Je n'avais pour défendre et finalement imposer mon point de vue pas d'autre titre que celui d'être un poète français aimant un autre poète français, un jeune poète voyageur aimant un vieux poète vagabond, un franc buveur, un pauvre aimant l'ancien comme un frère, comme lui n'ayant pas terminé mes études, les ayant à peine ébauchées, comme lui me délectant de mes mauvaises fréquentations et m'étant mis, comme Villon hors de la cité, délibérément hors de la patrie pour mieux me connaître ou, ce qui revient au même, vivre, me perdre, perdre ma vie avec les hommes... et il n'a pas fallu moins qu'un événement comme la Grande Guerre de 14 pour me faire revenir à Paris, où, entre temps, on m'avait fait un nom, alors que bien avant cet événement mondial j'aurais eu cent fois l'occasion de disparaître anonymement dans une catastrophe, une révolution ou un naufrage, sans qu'on ne sache jamais comment, tout comme Villon, emporté dans une des tourmentes du moyen âge, ou mort, tout simplement, de misère et de faim.

C'est alors que je vous ai raconté ce que Villon avait été pour moi durant mon ardente, mon aventureuse adolescence; mes rencontres avec lui, à Saint-Pétersbourg, en Chine, à New-York; comment la vie que je menais alors dans les grandes métropoles me faisait fréquenter tous les jours ou, plutôt toutes les nuits — oui, surtout la nuit — la foule superstitieuse des misérables sans-logis et la compagnie moqueuse et hardie des mauvais garçons que Villon avait hantées, la même foule et la même compagnie, vivant dans les mêmes conditions qu'au moyen âge, moyen âge que je n'avais pu atteindre, y vivre et connaître que grâce aux possibilités de transport rapide et aux facilités de voyage du monde moderne car voyager, changer de pays et de villes, prendre le chemin de fer, le bateau et l'avion, franchir les longitudes, sauter les latitudes, bouger de place ce n'est pas tant se déplacer dans l'espace que reculer dans le temps et se plonger avec délices, comme dans un bain vivifiant, dans la vie d'hier, d'avant-hier, des siècles que l'on croyait défunts, et qui se trouvent régner encore, non pas seulement dans tel ou tel coin perdu de la planète, mais souvent, mais surtout dans les réussites les plus orgueilleuses du monde contemporain,

telle que New-York, par exemple, où je débarquai en 1910, mon Villon en poche (une petite édition ancienne, Lyon 1532) à la place du Bædeker, pour découvrir, derrière le fulgurant décor électrique de la cité la plus criante d'aujourd'hui et grâce à ce guide pour le moins inattendu, la misère des hommes et la poésie du moyen âge... Et que dire du langage et des choses... des jurons, de l'argot, du *slang* dignes du jargon des *coquillards*,... les enseignes au néon annonçant les cabarets et les tavernes en écriture gothique,... le nom des propriétaires sur le toit des immeubles,... les cathédrales noyées dans les gratte-ciel comme une chapelle noyautée dans un rempart,... les différentes classes de la société,... les quartiers réservés,... Bovery, *Hells Kitchen* et les *Tumbs*, les Juifs et les prisons,... les artistes dans leur *Village* et les étudiants sur leur colline,... les mots d'ordre, les *slogans* publicitaires ou religieux qui ne font qu'ajouter à la confusion des mœurs et des idées,... et, au large, la statue géante de la Liberté comme la borne déménagée du *Pet au Diable*...

... O New-York, c'est crevant la faim dans tes rues que j'ai écrit mon premier poème et c'est pourquoi j'ai tant de tendresse et de reconnaissance pour toi, New-York!

Mon cher Paul Laffitte, vous avez dû penser à tout cela et à ce Villon à dix francs que nous avons alors édité ensemble à *La Sirène* pour me demander aujourd'hui, vingt-quatre ans après notre rencontre, de vous écrire une *Vie de Villon* et, pensant de mon côté à ce que je vous avais alors raconté de ce qu'avait été ma vie, et Villon dans ma vie, j'ai accepté d'enthousiasme. Mais c'est le type même du faux « bon sujet » et, déjà, un Francis Carco, un romancier, un poète, y a faussé sa plume.

Car que savons-nous de la vie de Villon? Rien, ou pas grand chose en dehors de ce que lui, François, a bien voulu laisser transparaître dans ses vers, et tout ce que l'on peut écrire autour, ajouter, surajouter, décalquer, déchiffrer, deviner comme s'il s'agissait de l'énigme d'un roman policier n'ajoute rien à l'aveu, au soupir, au regret qu'en a fait Villon, sinon troubler son rire et son émotion vrais, tendres, et si malicieux, — alors, pourquoi vouloir en dire plus qu'il n'en

a dit lui-même dans ses deux petits écrits laissés à ses amis du *Petit* et du *Grand Testament?*

O stupide XIXe siècle et triste et lamentable mentalité des cuistres et des Sorbonnâtres ! Hélas ! j'ai lu tous leurs livres ! Qu'ont-ils fait du pauvre écolier ! Comme Petit de Julleville et Lanson de Baudelaire ils auraient bien mieux fait de ne jamais parler de Villon. Si c'est à cet étalage qu'aboutit la poésie, mieux vaut brûler les vers que d'en publier un. Et la fameuse érudition, ah, parlons-en ! C'est au plus pédant qui accuse ses confrères en érudition de se parer des plumes d'autrui, alors que tous ensemble, messieurs les érudits ne font que plumer Villon ! Ils n'ont pas encore été foutus de... nous donner un texte ou de se mettre d'accord sur telle ou telle graphie. Je me demande ce que la poésie a à voir avec ces chamailleries d'écoles où chaque disciple défend la lecture de son maître, l'érudition étant depuis cinquante ans œuvre d'épigones. Ah, c'est du joli ! Sans parler de leurs interprétations qui comme celles de la psychanalyse prêtent à caution, sont une clef des songes à l'usage de tout le monde, une belle pataphysique, ma parole ! des boniments avec des dehors de science.

Prenons le plus consciencieux d'eux tous, le plus indépendant, le moins académique, le plus vivant, pour autant que l'érudition puisse être une science vivante, *la Gaye science*, Louis Thuasne, qui a publié un François Villon en trois volumes, une édition critique avec notices, commentaires, notes et glossaire (1).

Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt. Je m'incline devant un aussi prodigieux puits de science. Il cite je ne sais combien de milliers de volumes et a remué des tonnes d'archives. Je n'en doute pas une seconde, M. Thuasne a dû passer sa vie à l'examen de l'œuvre de Villon. Sur les 2 952 vers que comporte cette œuvre (exactement 3 171 vers en y ajoutant les ballades en jargon — c'est M. Thuasne qui a compté ça, vous pensez bien que ce n'est pas moi !) pas une nuance ne lui échappe. Qu'il s'agisse d'un mot cru ou d'une cadence, d'une allitération ou d'une allusion, d'un personnage connu, d'un

(1) *Auguste Picard*, éd., Paris, 1923.

jeu de mots ou d'une formule à double entente avec des sous-entendus cocasses ou scabreux, d'une idée de derrière la tête entraînant un humour à retardement, d'un infime détail vestimentaire ou de la topographie du Paris du XV^e^ siècle notre érudit disserte, disserte, note et commente, citant mille et un exemples probants de la justesse de son interprétation, n'avançant jamais rien dans sa thèse sans une preuve à l'appui. Quoi d'étonnant si à la longue ce monsieur qui a tué l'âne (il y a en tout homme de science un âne qui sommeille !) perd pied et si le savant érudit n'entraîne pas la conviction, car à trop prouver, M. Thuasne ne prouve rien, et l'on ne sait plus bien à la longue à qui l'on a affaire car Villon lui-même prend figure d'érudit ! En effet, ne pourrait-on croire que le pauvre écolier, qui aimait tant flâner dans les rues et courir les mauvais lieux et les bals musette, a lu tous les livres du royaume à force d'en voir cités, et des plus rares, à propos du moindre de ses vers?

Dieu, que tout cela sonne faux ! Un savant, François? permettez-moi de rire. C'était un pauvre petit bachelier qui, de vivre chez son protecteur avoué, le chapelain de Saint-Benoît-le-Bientourné, et d'avoir suivi irrégulièrement les cours des profs avait acquis un certain vernis de science, des questions, des débats de religion, de philosophie ou de morale, aujourd'hui oubliés ou désuets et qui nous paraissent d'autant plus prodigieux que seuls des spécialistes, c'est-à-dire les érudits qui se sont usés dessus pour les comprendre, nous les exposent, mais en cabinet et non plus sur la place publique, comme pour Abélard, ce qui en fausse le sens et la portée. Au moyen âge, les livres étaient chers et rares. Ils ne traînaient pas comme aujourd'hui entre toutes les mains. On en entendait beaucoup plus parler qu'on ne les lisait. C'est ainsi que Villon, comme tous les clercs qu'il retrouvait la nuit dans les tavernes, avait entendu parler d'un tas de choses et pouvait en disserter, même des questions les plus épineuses, sans être pour cela un savantasse. Je l'entends plus volontiers en faire des gorges chaudes et, ainsi que ses compagnons dans leurs chansons à boire, citer du latin, un problème de mystique ou Aristote par vantardise et, aussi, parce que c'était la mode, même chez les garçons ayant mal tourné. Aujourd'hui encore, dans les

pays où la circulation des livres est rare, le vulgaire est au courant des débats les plus compliqués qui agitent cénacles et synodes car dans ces pays l'intellectuel n'est pas coupé du populaire, il règne une tradition qui se transmet oralement et les gens sont attachés à leur façon d'envisager les choses, même s'il s'agit d'une question de métaphysique. Je dirai presque que ces hautes questions prennent alors une couleur locale car partisans et adversaires sont d'autant plus acharnés qu'ils se connaissent mieux et que leurs pères déjà étaient séparés sur ces mêmes questions de religion ou de morale. J'ai vu la chose, avant guerre, en Russie et, après guerre, au Brésil. N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que sont nés les centres les plus fameux de l'Université et la tradition de maintes et maintes Facultés? On s'est groupé autour d'une gloire locale, d'un type bien populaire, et cela peut être un abbé, un philosophe, un mystique, un cynique, Socrate ou saint Bernard. Et il n'en va pas autrement pour la poésie. En Italie, par exemple, nombreux sont les gens du peuple *qui ne savent pas lire* mais qui déclament et s'échauffent sur Dante, récitant non seulement les vers de la *Divine comédie* mais discutant entre eux des commentaires et des commentateurs qu'ils connaissent également de renommée et par tradition orale. Ah, si seulement M. Thuasne avait entendu Modigliani, le montparno, réciter et commenter Dante à la terrasse d'un café, devant un verre d'absinthe, cela lui aurait ouvert les yeux sur la science d'érudition et les livres qu'avait pu acquérir Villon, les lunettes lui en seraient tombées !

Mais même dans le milieu de détails si curieux et si vivants qu'il nous donne pour mieux situer Villon, M. Thuasne perd encore pied. Par exemple : il a réussi à identifier une maison dont François parle incidemment dans un poème. Il a retrouvé des documents d'archives concernant cet immeuble. Il nous apprend que cette maison était célèbre dans le quartier Saint-Jacques vu qu'elle avait donné lieu à toute une suite de procès de succession, le premier propriétaire n'ayant laissé que des dettes et ses héritiers finaudant à qui mieux mieux pour ne pas prendre possession de cette maison hypothéquée. Toute l'histoire tient de la farce et ce *gag* m'a bien amusé. Mais ce bon

M. Thuasne de s'épater et de disserter et de disserter sur la connaissance qu'avait Villon de sa ville et de son quartier, et ce bon monsieur Thuasne de partir à fond dans une thèse juridique, archéologique, sociale sur les mœurs du Palais, le tracé des ruelles du vieux Paris et le droit coutumier qui régnait dans les questions de succession au moyen âge. Cela est passionnément intéressant, d'une érudition éblouissante, certes, profondément humain car M. Thuasne n'est pas un de ces esprits que la science, l'accumulation de la science aurait desséché, tout au contraire il reste sensible à la poésie de Villon et en maints et maints passages de ses trois épais volumes il sait rendre grâce, et comme seul un Parisien sait le faire, au seul grand poète, au poète exclusif de Paris, mais néanmoins cela tombe fort mal à propos car tant de précision fausse le portrait idéal (*Mein Ideal-Bildniss* comme Albert Dürer a intitulé son auto-portrait, daté de 1507) du poète et de sa ville qui se dégage pour le lecteur des vers transparents de Villon.

Tout cela rime à quoi? s'adresse à qui? A trois chercheurs et un curieux. Mais aussi passionnante et instructive que la lecture de cette sorte d'édition critique avec notices, commentaires, notes et glossaire puisse être, cette sorte d'entreprise me fait chaque fois trembler sur le sort réservé aux 3 000 vers de Villon enfouis dans les trois épais volumes de M. Thuasne (et dans tous les autres volumes de tous les autres confrères en érudition de M. Thuasne) comme la Sainte-Chapelle, le portail royal de la cathédrale de Chartres ou telle ou telle autre humble et vieille église de France que nous aimons enfouie sous les échafaudages d'une entreprise de restauration... et l'on sait que la manie d'un Viollet-le-Duc a fait plus de mal à la Sainte-Chapelle, à la cathédrale d'Albi et à Notre-Dame de Paris que les canons allemands à la cathédrale de Reims. Toute pierre touchée par le canon ou par une main impie est une pierre perdue et ce n'est pas tant le dégât matériel qui est une perte ou une catastrophe, que l'atteinte portée à l'esprit.

Et voilà où je voulais en venir, mon cher Paul Laffitte. Des entreprises dans le genre de celle de Louis Thuasne qui

ne s'adresse qu'à l'unique curieux et aux trois chercheurs que j'ai dits, seraient en somme sans malice si elles ne décelaient un état d'esprit qui va s'étendant fâcheusement en faisant tache d'huile et salissant la poésie. Qu'un prof, qu'un linguiste, qu'un érudit, qu'un romanisant, qu'un historien, qu'un théologien, qu'un sociologue s'imagine que la poésie doit enseigner la grammaire, la syntaxe, la langue, l'étymologie, l'histoire, la morale, la mythologie ou des anecdotes, le malheur n'est pas grand et l'on peut même tirer quelque profit de leurs élucubrations, mais que les poètes eux-mêmes en viennent à oublier que la poésie est gratuite, cela c'est une catastrophe. Et c'est pourtant ce qui se passe de nos jours où les poètes, même les plus indépendants et qui sont des novateurs, restent victimes de l'instruction obligatoire et de l'enseignement de l'École sans arriver à se défaire des tics et des manies qu'on leur a inculqués en Sorbonne sous le nom de méthode scientifique, d'histoire littéraire comparée, d'évolution des genres, de critique analytique, d'interprétation psychologique, de classification, etc., etc. Je n'en veux pour preuve que ce que les poètes ont fait du dernier des leurs, de Claudel à Aragon, en parlant de Rimbaud qui leur a dit *merde!* à tous et dont ils coupent les cheveux en quatre pour prouver, prouver, prouver... quoi? l'un, que Rimbaud était catholique, l'autre, que Rimbaud était païen, l'un, que Rimbaud était un démiurge, un mage esthétisant, l'autre, que Rimbaud était un révolté, un révolutionnaire, un précurseur social, tous d'accord pour dire de Rimbaud qu'il est un cas unique dans la littérature mais chacun le tirant à soi pour le faire rentrer dans le rang et l'entraîner derrière soi dans sa chapelle ou son cénacle où chacun d'eux se réfugie, non pas tant à l'ombre du drapeau, des pancartes ou des nouveaux insignes idéologiques qu'on y arbore, que sous le toit de la sombre Sorbonne dûment muni de paratonnerres où ils se sentent bien à l'abri, parce qu'on y parle d'eux aujourd'hui, alors que dehors continue à gronder et éclater le souffle de Rimbaud foudroyé par la poésie.

O poètes, mes frères, vous en êtes là, à fermer les yeux à chaque coup, et à les rouvrir, et à vous mettre à zyeuter chaque fois qu'un prof toussote et va parler de vous,... vous

citer dans un ouvrage,... et vous donner une note ou un bon point... ou, à défaut d'un diplôme, la croix ou un bout de ruban,... ou un prix littéraire... et vous dites que vous n'êtes pas des conformistes et qu'il y a du nouveau à la Sorbonne, que l'esprit en est changé parce qu'on vous tend des fiches à remplir où vous figurez déjà, bien avant votre mort (1)... et vous prenez tout ce fatras de notes, de classifications, d'interprétations, de commentaires, de terminologie et de glossaire pour une renaissance de l'esprit parce que la solennelle Sorbonne s'est modernisée tout comme un ministère ou une administration publique en adoptant une discipline et une méthode très à la page, mais bureaucratique et qui lui vient du monde des affaires et des statistiques de l'économie-politique... Et vous marchez ! Non, permettez-moi de rire et de préférer, au nom de la poésie, Byzance et les Pères de l'Église.

Quand je pense à Rimbaud, je rigole et c'est à mon tour de vous dire *merde!* ô mes frères, les poètes, de Claudel à Aragon, vous qui avez si mal traité l'enfant de génie qu'était Arthur que vous avez fait un « cas » de sa personnalité et de son génie un « problème » comme si vous reluquiez encore du côté des grands pontifes de l'Université et comme si vous trembliez toujours sous la férule des pions pour obtenir une bonne note ou décrocher un diplôme d'intelligence, et, en voulant relire vos livres, je me suis mis à rigoler de plus en plus fort car que restera-t-il l'an prochain de vos déclarations et de vos imprimés? pas plus que des feuilles que vous avez remplies et dûment souscrites pour le fisc ! Mais où sont vos revenus d'antan?... Vous continuerez à payer la dîme sur des signes extérieurs de richesse qui n'en sont pas, par pure vanité et comme si vous écriviez pour ces gens-là. Et la poésie, mes amis? Elle se fiche de vous et Rimbaud s'est tu. C'est bien

(1) Tout récemment dans une édition scolaire de mon roman *L'Or* un membre de l'enseignement supérieur, qui ne s'est pas privé de corriger mon texte dans des notes soi-disant-explicatives au bas des pages n'a pas reculé devant l'indécence de faire figurer dans la notice qu'il consacre en tête de cet ouvrage à son auteur, le renseignement d'usage *Blaise Cendrars, né le 1er septembre* 1887, *mort* [...], laissant trois points de suspension entre crochets pour que l'élève puisse à l'occasion remplir ce vide.

le seul tort qu'il ait eu et le seul reproche que je lui fasse. Un homme fort oublie son passé. Il aurait dû revenir, se taire encore ou se remettre à écrire, mais alors tout autre chose. Qu'auriez-vous fait, vous, sinon le vide et le silence autour de lui? Sa seule présence vous aurait épouvanté.

Comme vous le voyez, en passant du stupide XIX^e^ siècle au XX^e^ siècle, qui m'a tout l'air de vouloir être le siècle des pieds-plats, mon cher Paul Laffitte, cela ne va pas mieux. De Claudel à Aragon, une, deux, trois générations de poètes ont sacqué Rimbaud et voici que la dernière-née, la plus jeune génération des écrivains, issue des faux-sauniers du surréalisme et toujours sous le prétexte de serrer de plus près le problème de la poésie (comme s'il y avait un problème en poésie !) se monte en piédouche et éclaire sa lanterne — pour ne pas dire qu'elle braque le faisceau de son projecteur sur la statue du « Ténébreux » — elle éclaire sa lanterne pour élucider le « mystère » de ce pauvre, cher, grand et malheuréux Gérard de Nerval, qui avait écrit, de sa petite écriture bien moulée, au bas du premier daguerréotype qu'on avait tiré de lui : « *Je suis l'autre...* » Je me demande ce que les éclaircissements du jeune anarchiste sorbonnâtre qu'est Kléber Haedens ou les miévreries de la pythonisse d'école normale qu'est Mlle Jeanine Moulin, je me demande ce que le livre prétentieux et enfantin de l'un, ce que la thèse illisible, genre solution de mots croisés de l'autre peuvent ajouter à ce profond, magnifique, ingénu, mais troublant et vertigineux aveu de Gérard, le seul poète français dénué d'artifice, et que ces deux-là, sans craindre le ridicule, s'acharnent à vouloir interpréter, donnant de la voix à qui mieux mieux et mentant comme charlatans en foire pour ameuter une bande d'illuminés et d'initiés qui ne tarderont pas à se manifester à leur tour, chacun se parant des plumes... de la huppe et ça, je le parie, mon cher Kléber Haedens, qui écrivez d'*Aurélia* :

« *... Nerval et son immortelle fiancée, enfin surgie de ses cendres, s'avancent vers l'art somptueux qui se referme entre les mains du dieu du jour. C'est la huppe messagère qui les guide et qui les conduit vers cette étoile et vers cette fleur au*

nom de myosotis. Le Dieu du Nord qui écrasa sous son marteau la table des métaux précieux n'a pu briser la perle rose et c'es telle, resplendissante au bout de leurs doigts, qui les dirige, avec la huppe messagère, vers cette étoile et vers cette fleur... »

Tonnerre ! vous avez compris quelque chose à cette paraphrase du poète le plus lucide de la langue française?...

Ah, non, laissez-moi rire, et allons boire un verre pour rester de bonne humeur et nous gausser un bon coup du Kléber et de sa Jeanine, et pendant qu'ils se gargarisent, buvons.

Il est plus aisé de parler d'un homme que de parler d'une œuvre... » déclarait Robert Brasillach en partant d'une collection de *Vies romancées* ou *ranimées* comme Léon Daudet appelait ce genre d'ouvrages que tel et tel romanciers contemporains ont consacrés à tel ou tel grand homme des lettres, de la découverte scientifique, de l'amour ou de l'aventure. Mais déjà Remy de Gourmont avait constaté que l'art de la biographie est un genre spécifiquement anglais qui offre bien peu d'exemples de réussite en France, ce qui me met tout à fait à l'aise, mon cher Carco, pour déclarer que ton *Villon* ce n'est pas ça, ce n'est pas du tout ça et que, partagé entre l'amour que tu professes pour la poésie de maître François et le faible que tu cultives avec attendrissement en égard de tout ce qui concerne les menues fredaines et les petites malhonnêtetés scabreuses de *Jésus-la-Caille* et de ses copines et copains des boulevards extérieurs, des fortifs et des faubourgs, tu n'étais pas à l'aise pour expliquer François par l'autre, ton chérubin, malgré ta connaissance et ta longue fréquentation du « milieu » et de ses mauvais garçons, car il est impossible de comparer (et, à toi, il t'était tout à fait impossible de les mettre sur le même plan, malgré l'analogie de leurs communes mésaventures) la pureté, la fatalité, le sort tragique du poète et les amusantes, pittoresques, gaillardes, astucieuses péripéties ou vadrouilles d'un débrouillard qui finit par se ranger.

J'aime beaucoup ta fin de Villon. En avoir fait un malheureux qui va trahir la bande à laquelle il a appartenu et que l'on assassine avant qu'il parle, en avoir fait presque un

indicateur, avoir laissé planer ce doute pour bien marquer sa déchéance, est une heureuse trouvaille de romancier, et cela ne m'étonne pas de toi, mon cher Francis, et cela ne m'étonnerait pas que tu aies deviné juste et, qu'un jour, un document d'archives vienne confirmer la justesse de ta divination car il y a une vérité profonde de l'homme qu'un romancier atteint du premier coup, d'instinct ou par tempérament, ou parce qu'il écrit dans un état second, comme Balzac, qui déclarait n'avoir pas le temps d'observer ses contemporains ou de se documenter parce qu'il était pris par son œuvre de créateur et qu'il travaillait dans un état de transe devant son pot de café noir et en robe de chambre ; mais cette heureuse trouvaille de la fin et d'autres, tout aussi heureuses au cours de ton roman, n'arrivent pas à équilibrer ton livre sur Villon car quand tu parles de sa poésie et de tout ce qu'on en peut tirer pour déchiffrer sa vie, toi, non plus, tu ne te libères pas et tu ne décèles pas, et tu n'arrives pas à oublier ce qu'ont pu tirer avant toi de ce « document » tes devanciers, Longnon-Schwob-Champion, sous prétexte de vérité historique, et tu en tiens compte, et cela te gêne, car il est bien connu que la vérité historique coupe les ailes au romancier, ou ses ficelles, et détraque tous ses effets. Or, un roman a sa propre architecture et ses matériaux sont le réel et l'irréel, l'invention et le document, l'analyse des sentiments et la synthèse psychologique, les nerfs et le cœur, l'observation et le rêve, le vocabulaire et le verbe, l'action qui libère et la vision qui crée les personnages du roman ; c'est pourquoi un roman est l'expression d'une conception héroïque de l'existence et c'est pourquoi le héros d'un roman est toujours aux antipodes des contingences de la vérité historique telle que les érudits, ces détectives scientifiques, ces policiers bertillonneurs de l'histoire, mais aussi ces saint-Thomas qui ne croient pas à la vie et à la résurrection, conçoivent cette vérité... et c'est encore pourquoi les *Vies romancées* sont un genre hybride qui offre peu de chances de réussite à un romancier et que les *Romans historiques* sont neuf fois sur dix soit une platitude (Walter Scott), soit une enflure (Alexandre Dumas).

Certes, Villon a été un voleur et, peut-être, pis que ça. Mais c'est un point de vue bien exclusif que d'en faire le

plus mauvais garnement du royaume et de vouloir expliquer sa poésie par ses mauvaises fréquentations et la vie criminelle qu'il a menée. Cette thèse est indéfendable, car elle est psychologiquement fausse et l'on n'arrivera pas plus à l'établir qu'à expliquer le don de poésie de François d'Assise par sa vie de sainteté. Malgré la vie dissolue de l'un et de pure contemplation de l'autre, les deux François ont les mêmes stigmates qui leur font pousser les mêmes soupirs de l'âme et des gémissements, et si, celui qui est en prières, se dépouille de tout pour ses frères, l'autre, dans un terrible éclat de rire, donne tout ce qu'il possède, et même ce qu'il ne possède pas en propre, à ses compagnons d'orgie et de misère. Les *Fioretti* et les *Lais* coulent de la même source. Leur vie ne fait pas plus le poète que l'habit ne fait le moine. Et vice versa. Une vie, cela ne prouve rien. La poésie non plus. Pourquoi sommes-nous sur terre? Tout est gratuit. Surtout la grâce. Et l'esprit souffle où il veut.

Toi, Francis, par goût, par vice, tu as porté l'accent sur le mauvais garçon, mais tu sais très bien que ce n'est pas ainsi que l'on écrit un poème, en sortant d'un bordel, ainsi que tu le dis de Villon, à propos de la *Ballade de la Grosse Margot* car qui te dit que ce *je* que François emploie tout le long du *Testament* est un *Je* biographique et non pas le *Je* idéal, lyrique, en somme impersonnel de Villon, le poète, car nous en avons connu, n'est-ce pas, toi et moi, de ces piliers de cabaret qui ne buvaient pas et de ces habitués de maisons closes qui ne consommaient pas mais dont les écrits sont d'un vert, d'un raide indébandable et les chants, les cris de la chair en furie ou les balbutiements de l'homme et de la femme en pâmoison, et si je ne cite ici que le cas célèbre du marquis de Sade, l'érotique le plus enragé de toutes les littératures, mais qui devait être sexuellement parlant un impuissant et qui, embastillé, donc, pour le moins contraint et forcé, a sa vie durant mené la vie la plus chaste de tous les écrivains, c'est que je ne veux nommer personne pour ne désobliger personne parmi nos contemporains, mon cher Francis, mais, comme à moi, des noms de poètes et de romanciers que nous avons fréquentés à nos débuts doivent te

monter au bout des lèvres si tu penses à ce problème et nous ne serions pas embarrassés, ni l'un, ni l'autre, de réciter des vers d'aujourd'hui pour illustrer cette thèse du poète et de son moi, du transfert de son moi dans l'univers, donc, dans l'amour. Prendre le poème à la lettre, s'attacher à la lettre est une marotte qui frise la décalcomanie, c'est un enfantillage, et si ce n'est pas qu'une mode passagère et imbécile de lecture, c'est en tout cas la façon la plus contraire à l'esprit d'interpréter la poésie.

Mais si c'est pour le pittoresque que tu as fait de Villon un escarpe, alors, mon cher Francis, je me fais fort d'écrire un livre tout aussi pittoresque sur Villon, en faisant du personnage non pas le premier voleur du royaume, mais le dernier des troubadours de France, et si tu prétends que c'est une gageure, je te répondrai que cela en est une autre que de choisir comme clé du personnage la *Ballade de la Grosse Margot* et non pas la *Ballade à s'Amye*, qui tant au point de vue biographique qu'au point de vue interprétation me semble être la plus riche en significations et comporte peut-être la clé de l'existence dévergondée de Villon, du malheur de sa vie et de la source de sa poésie. Je m'étonne même que les érudits et les biographes y aient attaché si peu d'importance jusqu'à ce jour bien qu'elle contienne la confession de Villon et que François y avoue avoir souffert d'une femme au point qu'il la maudit, et Dieu sait si la gente littéraire est friande de ce genre d'histoire et si les spécialistes de toutes sortes savent s'en emparer pour porter ce genre de scandale aux nues ! Le fait que Villon ait placé cette ballade entre la *Ballade pour prier Notre-Dame*, qu'il a dédiée à sa mère, et le rondeau *Lay*, où le pauvre François en appelle à la mort, me semble bien indiquer toute l'importance que Villon y attachait, ainsi que cet autre fait, encore plus significatif parce qu'il est de première grandeur et ne laisse aucun doute sur l'importance que François attachait à ce poème et à cet épisode de sa vie puisqu'il a signé sa déclaration d'amour et sa malédiction : en effet, de toutes les ballades du *Testament* seule celle *A s'Amye* est signée de son nom entier en acrostiche, auquel il a tendrement enlacé le prénom de la *Faulse beaulté, de l'ypocrite doulceur*, Marthe...

BALLADE A S'AMYE

Faulse beauté qui tant me couste chier,
Rude en effect, ypocrite doulceur,
Amour dure plus que fer a maschier,
Nommer que puis, de ma desfaçon seur,
Charme felon, la mort d'ung pauvre cuer,
Orgueil mussié qui gens met au mourir,
Yeulx sans pitié, ne veult droicte Rigueur,
Sans empirer, ung povre secourir?

Mieulx m'eust valu avoir esté serchier
Ailleurs secours : c'eust esté mon onneur:
Riens ne m'eust sceu fors de ce fait hachier.
Trotter m'en fault en fuyte a deshonneur.
Haro, haro, le grant et le mineur!
Et qu'est-ce cy? Mourray sans coup ferir,
Ou Pitié veult, celon ceste teneur,
Sans empirer, ung povre secourir.

Ung temps viendra qui fera dessechier,
Iaunir, flestrir vostre esponye fleur;
Je m'en risse, se tant peusse marchier
Lors; mais nennil, ce serait donc foleur :
Las, viel seray; vous, laide, sans couleur,
Or beuvez fort, tant que ru peut courir,
Ne donnez pas à tous ceste douleur,
Sans empirer, ung povre secourir.

Prince amoureux, des amans le greigneur,
Vostre mal gré ne vouldroie encourir,
Mais tout franc cuer doit pour Nostre Seigneur,
Sans empirer, ung povre secourir.

Mais qui est cette Marthe? On s'en fout. Les érudits et les interprétateurs passent sans y faire grande attention, pas plus qu'au père et à la mère de Villon, d'ailleurs. Mais qui est le père, mais qui est la mère de Villon?... On n'en sait rien ou l'on en sait fort peu de chose car personne ne s'en soucie. Et qui est Marthe, cette femme qui a fait souffrir Villon

et qui a bouleversé sa vie... Heu, qu'importe !... Oyez la Grosse Margot, la ribaude !... A quoi Marcel Schwob ajoute les coquillards... Et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire et que l'on passe à côté du fait humain, par goût du pittoresque ou du sensationnel.

Mais, moi, je réitère ma question, mon cher Carco : Qui est Marthe ?

Le cœur du poète est là.

Le roman de François Villon reste à écrire.

Le responsable du mauvais film de la *Paramount* et du grandiloquent Villon qui s'exprimait à l'écran par l'intermédiaire de l'inénarrable Paul Reboux est Marcel Schwob.

J'ai un grand faible pour l'auteur de *Monelle* et pour ce chef-d'œuvre de *la Croisade des Enfants*, qui ferait un film admirable, je ne puis donc pas en vouloir à Marcel Schwob, au valétudinaire émasculé par Mlle... M..., de la Comédie française (1), d'avoir remédié à son infortune en s'excitant sur l'énigme du langage de la « Coquille », ces bandits de grand chemin qui ont terrorisé la province française et à la bande désespérée desquels François Villon, comme tout gibier de prison, était plus ou moins acoquiné, cela ne serait pas charitable de ma part et, en plus, ingrat car je n'oublierai jamais les bonnes heures de lecture que je dois à son mémoire, si truculent et plein de moelle, sur le *Jargon des Coquillards*. Mais Marcel Schwob était un esprit pervers, fin de siècle, un dilettante, érudit et supérieur, capable avec des airs d'esthète d'une patience de bénédictin et menant ses immenses travaux par jeu et pour se distraire en chambre. Si je cite son cas, c'est pour montrer que son jeu l'a mené jusqu'à Hollywood où, le prenant au sérieux, au mot, sans esprit et sans critique, et en ne faisant aucune restriction d'aucun ordre, pas plus historique que littéraire, et en ne tenant même pas compte de la vraisemblance, sinon de la véracité, eux, qui sont si chatouilleux quand il s'agit de l'histoire et des personnages de leur nation, les experts américains ou néo-américains

(1) Cf. Pierre Champion : *Marcel Schwob et son Temps*, 10e éd., pp. 107 à 115 ; chez Grasset, Paris, 1928.

de Hollywood et le fâcheux polygraphe attaché à la *Paramount* à Paris ont fait du premier poète français le roi des truands et du doux royaume de France et de ses mœurs aimables, une chie-en-lit et une vacherie telles que pour la première fois et l'unique fois de ma vie j'ai eu envie de faire appel, moi, le poète le plus libre du monde, à la censure !... (1) Pourtant François Villon est un personnage très connu aux États-Unis, non pas en tant que mauvais garçon ou truand, mais sous le type archifaux d'ailleurs, puisqu'il est le premier poète moderne, du bachelier errant, du jongleur Notre-Dame, du poète troubadour de la Chevalerie et de la Courtoisie amoureuse, mais on sait que les cinéastes et les polygraphes ignorent tout et ne lisent jamais rien. Ils ont la science infuse. Ils sont payés pour. Leur fichier est leur univers. Ils découpent. Ce sont les grotesques de l'érudition. Un ramassis de singes. Le danger, c'est qu'à leur tour ils font école. Même chez vous. Voyez Jeanson, l'as des paroliers, le prestigieux dialoguiste de

(1) Voici de quelle façon le mauvais film a été annoncé dans la presse au public français :

LE ROI DES GUEUX

Roi des Gueux! Quel admirable titre pour un film ! Et quel beau titre pour un homme !

Mais qui donc était au juste François Villon, cet inquiétant, ce merveilleux héros d'aventures, campé de façon si magistrale par Ronald Colman, dans *Le Roi des Gueux?*

François Villon, dit Mac Carthy, auteur du roman, connu du monde entier, dont s'inspire ce film, véritable tourbillon de joie, de folies et d'aventures, était un drôle de corps, en vérité. Étudiant, rimailleur en ses bons jours, vagabond en ses mauvais, capable des pires larcins, comme des plus folles générosités. Ami des humbles et des grands, des truands et des rois, intrépide, spirituel, magnifique, à la fois héros de légende, poète génial et sacripant endurci...

Un grand aventurier, soit !

Mais un aventurier étrangement séduisant et sympathique. Une silhouette inoubliable. Une figure devant laquelle aucun homme, aucune femme ne saurait rester insensible...

Un mouvement fou. Des révoltes. Des combats. De la bravoure. De l'esprit. Du panache. De l'enthousiasme. Une mise en scène d'une ampleur magnifique...

Une interprétation hors ligne, avec Ronald Colman, Frances Dee, Basil Rathbone, Ellen Drew (l'une des trouvailles de l'an dernier) et le grand acteur anglais C. V. France.

Tout le monde prendra plaisir, un plaisir sans mélange, au *Roi des Gueux*, dont la première française aura lieu demain jeudi au théâtre Paramount.

cinéma qui a réussi à broder toute une histoire sur la *Romance sans Paroles* de Verlaine et à les faire « s'expliquer » au Commissariat, les deux âmes déçues du délicat poème que tout le monde connaît par cœur :

Dans le grand parc solitaire et glacé...

Et tout le monde a crié au génie. Et cela lui a même valu un prix. Pas au pauvre Lélian, bien sûr. Mais à Jeanson.

Mon cher Paul Laffitte, c'est très bien, c'est même mufle. Mais je vous disais que le XX[e] siècle était le siècle des pieds-plats... Je ne vous ai cité que le nom d'écrivains, d'érudits, de romanciers et de poètes que j'aime ou que j'estime. C'est vous dire qu'en vous communiquant dans cette lettre mes réflexions au sujet de Villon je ne cherche pas une querelle d'Allemand à qui que ce soit et ne désire nullement entamer une polémique sur la place publique, ma lettre devant servir d'introduction à mon bouquin. Mais j'ai mon franc parler et j'y tiens.

Je vous écris à bord d'un voilier qui m'emporte autour du monde. Les vents sont bien établis. Les alizés du nord-est nous conduisent à l'équateur et nous profiterons de toutes les risées favorables pour traverser la zone des calmes et le Pot-au-Noir, pour aller trouver ensuite l'alizée du sud-est qui nous mènera à son tour dans la zone des vents d'ouest dominants de l'Atlantique méridional, où nous ferons route vers l'est pour doubler le cap de Bonne Espérance, nous appuyant toujours sur les grands vents d'ouest, mais descendant toutes voiles dehors, dans le sud, cinglant en vue des îles Marion et Crozet, Saint-Paul et Amsterdam, les Kerguelen, la Tasmanie pour atteindre la côte désertique d'Australie et jeter l'ancre aux antipodes, à Port-Lincoln ou à Port-Victoria, une rade foraine dans le golfe de Spencer, où nous allons charger du blé pour l'Europe ; puis, nous rentrerons en doublant le cap Horn (1). C'est une circumnavigation qui va durer un an et comme le grand voilier qui m'emporte ne fait pas d'autre escale que celle de Port-Lincoln ou de Port-Victoria,

(1) Cette campagne a été interrompue non par des avaries en mer, mais par la tournure que prenaient les événements politiques en septembre 1938. Prêt à réembarquer en août 1939, j'apprends à la dernière heure que la flotte

je ne pourrai pas vous mettre ma lettre à la poste avant la mi-janvier 1939. Il est vrai que je vous l'enverrai par la voie la plus rapide, par avion, afin que vous soyez prévenu de ce que contiendra mon ouvrage car, entre-temps, j'aurai eu le loisir de l'écrire sans me presser et de le parachever de manière à pouvoir le mettre en même temps, le même jour à la poste que cette lettre, c'est-à-dire vers la mi-janvier 1939, quand nous toucherons terre à Port-Lincoln ou à Port-Victoria, mais mon manuscrit partira par bateau à vapeur et ne vous parviendra qu'un bon mois après ma lettre, si bien que vous serez prévenu de ce qu'il contiendra ou, plutôt, de ce qu'il ne contiendra pas si vous vous attendez à recevoir de moi un livre dans le genre de ceux dont je vous ai parlés tout au long de cette lettre qui, elle, n'en finit pas, et alors, vous ne pourrez pas dire que je vous ai pris en traître ou forcé la main car dans ce battement d'un mois vous aurez eu le temps de réfléchir à ce que je vais vous annoncer et avant mon retour, dans un an, il vous sera loisible d'agréer mon manuscrit, de publier mon livre ou d'en changer le titre si vous trouvez que je me suis trop écarté de mon sujet en ne parlant pas, ou le moins possible, de Villon, ou de mettre mon ouvrage de côté et de me le rendre sans autre formalité à mon retour si par hasard ma façon de parler de moi à propos de Villon ne vous convenait pas ou vous décevait par trop, car, vous aussi, mon cher Paul Laffitte, je le crains, vous devez vous attendre à recevoir un Villon comme les autres, c'est-à-dire, soit une *Vie romancée*, soit un *Roman historique*, soit une nouvelle interprétation de sa poésie ou un nouveau décalque, ou, encore, une grande fresque moyenâgeuse sur le Paris des voleurs, des étudiants et de truandaille, toutes choses pour lesquelles, vous avez dû le deviner dans les pages qui

des derniers trois et quatre mâts long-courriers qui font la course des blés d'Australie n'appareillera pas... toujours à cause des avaries politiques. Je ne désespère pas d'embarquer l'année prochaine si, entre temps, le capitaine Erikson, n'a pas fait démolir ses barques à voile. S'il en reste une, je serai à bord en 1940. *Post-Scriptum* (1952) : En 1940, c'était la guerre et je n'ai pas pu réembarquer pas plus que mon livre sur Villon et moi n'a pu paraître. Ce volume est actuellement sous presse aux éditions Denoël.

B. C.

précèdent, je n'ai le goût et ne suis pas qualifié. Pour ces deux dernières raisons, donc, et pour toutes les autres que je vous ai énumérées à propos des ouvrages des autres consacrés à maître François, je n'écrirai pas à mon tour le roman de Villon, pas plus que je ne chercherai à expliquer sa poésie ; mais en racontant trois chapitres de ma vie, mes trois rencontres avec Villon (le présent ouvrage étant ma quatrième rencontre avec le poète et à un quart de siècle de distance, ce livre est en quelque sorte le couronnement de mon inquiète adolescence, d'où mes Prochronies). Je pense raconter avec toute la lucidité, l'émotion et la chaleur dont je suis capable la formation d'un poète et comment un jeune homme découvre ce mystérieux don de poésie dont il a été comblé à son insu et que certains, dont Baudelaire sur son lit de mort, nomment une malédiction. Mais quelle que soit la destinée du poète — sa vie est fatalement tragique mais elle renaît de ses cendres ! — la poésie n'est pas maudite. Par définition c'est le contraire. C'est l'art, non pas de bénir, mais de dire bien. Chanter. Oui. La création. La vie.

Vous souvenez-vous, mon cher Paul Laffitte, d'un furieux qui entra, un soir, en coup de vent dans notre boutique de *La Sirène*, rue La Boétie, et qui se mit à tempêter? C'était Pierre Champion. Nous venions d'éditer notre petit *Villon* à gravures et de le mettre en vente, et ce monsieur n'était pas content, mais pas content du tout, criant à la trahison et au scandale comme si Villon lui appartenait en exclusivité. A la fin, devant votre sourire amusé, ma parfaite indifférence et las d'avoir crié pour rien, ce monsieur sortit en claquant la porte. Comme il avait oublié son parapluie, je dus lui courir après dans la rue pour le lui remettre. Depuis, j'ai rencontré trois, quatre fois Pierre Champion, rue des Saints-Pères, chez Grasset, il a toujours été fort aimable avec moi et je crois qu'il ne m'a pas reconnu. C'est un distrait. Ainsi vont les travaux et les jeux. Mais je ne voudrais pas que l'on m'accusât d'égocentrisme et de mégalomanie parce qu'à propos de Villon je parle surtout de moi, comme cet écrivain allemand, Hanns Heinz Ewers qui, voyageant aux Indes, publia à son retour un livre intitulé *Indien und Ich, Les Indes*

et Moi. Si je parle beaucoup de moi, croyez-le, c'est pour pénétrer le plus avant possible dans la conscience du poète, ce miroir magique et la seule représentation du monde, des hommes et de l'univers. Il ne s'agit donc pas seulement de moi dans ce « Je ». Comme le dit Lautréamont : « La poésie doit être faite par tous. Non par un. »

Vale.

BLAISE CENDRARS.

P.-S. — L'iconographie de François Villon n'existe pas. Il n'y a de lui aucune image, aucun portrait proches de son temps, pas plus que de son père (1) ou de sa mère (2) ou de

(1) Qui était le père de Villon? On l'ignore. On n'en souffle mot. Alors, malgré la déclaration de Villon :

« ... *Povre je suis de ma jeunesse,*
De povre et petite extrace.
Mon pere n'ot oncq grant richesse,
Ne son ayeul, nommé Orace.
Povreté tous nous suit et trace.
Sur les tombeaulx de mes ancestres
Les ames desquelz Dieu embrasse!
On n'y voit couronnes ne sceptres... »

mais selon les conjectures de l'abbé Reure, pourquoi pas un noble, ce de Montcorbier, autrement dit des Loges, et, François, le fils d'une servante... comme tant d'autres poètes et écrivains, n'est-ce pas, qui se vantent volontiers de leur origine illustre? Mon Dieu, c'est un petit travers des gens de lettres dont nous connaissons plus d'un exemple, le plus récent étant celui d'Apollinaire qui se prétendait fils d'un prélat romain. (Il est vrai que Max Jacob, qui affirme avoir été présenté au père d'Apollinaire, assure que celui-ci était un Juif, un certain M. Lévy, un petit vieux, qu'il aurait rencontré chez Mme Kostrowitzska, la mère de Guillaume. Mais peut-on se fier à ce que raconte Max, le catholique? Il est si mauvaise langue !)

B. C.

(2) Qui était la mère de Villon? Une pauvre femme qui travaillait à la journée. Peut-être la servante du respectable châtelain qui a prêté son nom à François?... ou son ancienne?... Alors, le premier poète moderne, François Villon, comme le dernier, Guillaume Apollinaire, serait le fils d'un prêtre?... Mais à quoi bon broder !...

Femme je suis povrette et ancienne...

Je la vois sous les traits que Dürer a donnés à sa mère, le visage ravagé de chagrin et à force d'avoir pleuré les yeux asymétriques, les lèvres mordues, les tempes creuses, des rides craquelées comme des fêlures. Tout est refoulé et comme éteint. La prière est intérieure, en veilleuse, difficile à deviner, sur le point de s'éteindre.

B. C.

son protecteur, le chanoine (1) dont il portait le nom. De ses traits nous ne savons que ce qu'il nous en dit lui-même : maigre, hâve, glabre, toussant

... Je crache blanc comme coton...

« *Aussi le voit-on généralement laid, chétif, poitrinaire* », déclare sans ambages M. Louis Cons, le dernier en date des érudisants qui se soit occupé de notre poète (2)... Le portrait de François Villon que nous avons publié en tête de notre édition de *La Sirène* en 1918 était tiré de l'édition de *Pierre Levet, Paris* 1489. C'est un portrait apocryphe. Il va sans dire qu'il ne faut pas le chercher davantage dans le trio des pendus, ni dans aucun des bois stéréotypés qui ornent notre petit livre. Pour les illustrations à faire figurer dans le présent ouvrage, veuillez vous reporter à la table que j'en donne à la fin de mon manuscrit ; mais si comme moi vous trouvez que les documents à reproduire que je vous indique sont par trop hétéroclites, je suis d'avis de faire clicher les beaux

(1) Qui était le fameux prieur de Saint-Benoît-le-Bientourné :

« *... mon plus que pere*
Maistre Guillaume de Villon
Qui esté m'a plus doulx que mere
A enfant levé de maillon... »

comme s'exprime François à son sujet? D'après Louis Thuasne (*François Villon, Œuvres, tome I pp.* 6 sq.) « *... rien de moin comme en témoigne un accord de* 1458, *que seigneur châtelain de la terre et châtellenie de Malay-le-Roy, au bailliage de Sens, jouissant du droit de haute justice dans le bois dit de la* « *Potence* » *où — singulière ironie des mots — il avait fait dressé le gibet par droit seigneurial...* » — « *... on le voit en procès avec le chapitre de Notre-Dame et même en* 1450, *il est incarcéré dans les prisons du chapitre pour une cause relative à l'administration de l'église...* » — « *... on voit maître Guillaume fréquenter chez le prieur de Saint-Martin-des-Champs, maître Jacques Seguin, qui, malgré la difficulté des temps réunissait souvent à sa table plusieurs ecclésiastiques de marque et quelques procureurs et avocats au Parlement... table où figurent quelquefois deux femmes, Jehanne Davy et la Regnaulde; c'est dire que notre prieur, comme le gros chanoine du* Testament, *n'était pas fort rigide sur la question des convenances; et une excommunication fulminée contre lui par l'abbé de Cluny vient à l'appui de cette imputation...* »

On voit que toutes les suppositions sont permises à qui veut romancer Villon.

B. C.

(2) Louis Cons : *État présent des Études sur Villon;* Éd. des Belles Lettres, Paris, 1936.

bois de *Mélusine*, à condition de choisir dans le merveilleux incunable de la Bibliothèque Mazarine les scènes les plus typiques de la vie familière ou domestique du petit peuple de France au moyen âge. C'est une affaire de goût et je vous fais confiance pour ce choix. Mais, personnellement, je verrais aussi bien mon livre illustré par des photographies bien modernes et d'actualité.

B. C.

A bord du quatre-mâts « Moshulu ».

MÉTAMORPHOSES

Voyez, il a suffi d'un geste de la main
Barbare pour fermer la porte au lendemain.

Nous voici prisonniers de l'obscur aujourd'hui
Sous la menace d'être à nos âmes réduits.

L'avenir sans un pli glisse vers le passé
Et le présent en est tout décontenancé.

Il nous faut sans tarder façonner un soleil
Pour faire que demain vienne à notre réveil

Et que nous nous frottions les yeux sous des rayons
Nés de nous, qui viendront de loin sur notre front.

O délice de vivre
Impasse qui délivres,
Comme on est plus profond
D'avoir touché le fond !
Propice est la surface
Et ce mont qui dépasse
Pour gonfler l'horizon
Et donner de l'espace
A des golfes sans fond
Invisibles d'ici
Mais découverts aussi
Dans leur précision !

★

Laissez-moi devenir olivier de Provence
Afin que familier de nouvelles nuances
Je donne encor des fruits prenant de moi conseil
Mais mûris cette fois d'un visible soleil.

Un garçon non feuillu que l'on nomme Olivier
Verra comment grand-père administre ses branches
Et, prisonnier dorénavant de son seul pied,
Il huile son olive innombrable et se penche.

★

Je caresse la mappemonde
Jusqu'à ce que sous mes longs doigts
Naissent des montagnes, des bois,
Et je me mouille en l'eau profonde
Des fleuves, et je fonce avec eux
Vers l'océan vertigineux
Débordant de partout mes yeux
Dans la fougue d'un nouveau monde !

★

Une main entre les miennes
Mais c'est une ombre de main
Ne serais-je plus certain
Que des formes incertaines?

Je m'en vais vers un pays
Où sans rames l'on aborde,
Où le marin n'obéit
Qu'à de confuses paroles

Qui restent claires pour lui
Et jamais il ne se trompe
Bien que toujours il affronte
Le doute où je suis réduit.

Le silence se refait
Au-dessus de notre tête,
L'eau se referme à nos pieds
Et plus rien ne nous reflète

Qu'un fanal en ses lointains
Dont nous ne savons pas bien
S'il doit être notre guide
Ou marque un néant avide

De nous servir de soutien.

★

Dans la prison endolorie
D'un sang que rien n'a pu blaser
La musique d'un cœur usé
Cherche à me tenir compagnie.

O ma sirène, tu es vieille,
Tu as des rides et ton chant
A perdu ses airs innocents
Comme sa piqûre d'abeille.

Serait-ce la satiété,
Quand il ferait si bon renaître
Pour retrouver la nudité
Originelle de son être.

Mais le voudrais-tu, cœur humain,
Plus secret, plus nu que personne
Sous le veston qui se boutonne
Par-dessus même un grand chagrin.

Entrons dans la lice des hommes,
Il y a foule cette nuit,
Viens, le cœur jamais ne se nomme
Dans tous ces bruits qui font le bruit

Où personne n'est plus personne.

★

LE CHANT DU MALADE

Croyez-moi, rien n'est plus grand que la chambre d'un malade,

Rien n'accueille mieux l'univers que ces quatre murs où bouge faiblement une tête sur l'oreiller,

Et voici les hirondelles et le ciel bleu à proximité du pauvre matelas,

Voici les Alpes et même des alpinistes grandeur nature avec leurs piolets,

Et, toutes ensemble, les avalanches si difficiles à prévoir !

Et l'océan va et vient sans paraître incommodé par l'étroitesse de la chambre

Comme quelqu'un qui a tout son temps

Et qui n'a pas trop de ses poissons pour affirmer sa vitalité,

Cependant que des rideaux coulent des cascades qui ne mouillent rien dans la pièce,

Et les oiseaux traversent la cloison sans que tombe même un petit peu de plâtras.

Orbis terrarum! La chambre se met à tourner autour d'elle-même comme une planète de feu,

Cependant que le cœur du patient et son foie et ses reins et les tristes intestins et les autres complices

Épient de tous leurs yeux différents dans les ténèbres du corps

Parce que l'âme commence à s'agiter comme quelqu'un qui ne tient plus en place et veut sortir sans demander la permission.

Mais voici que s'ouvre la porte

Et le médecin entre, énorme, parce qu'on a beaucoup pensé à lui,

Son corps et celui du patient ne forment plus qu'un monstre souffleur à une seule oreille qui va et vient par derrière, et par devant,

Et soudain se crispe sur le cœur.

Le savant se retire tout petit et boitant un peu parce qu'on n'a plus besoin de lui,

Laissant un sillage dans l'air, une flottante pharmacie,

Et le malade redevient le maigre assiégé avec la tête qui émerge de sa citadelle effondrée

Dont seules les meurtrières sont intactes

Et construites avec tant de perfidie

Qu'il lui faut recevoir tous les coups sans pouvoir en donner un seul,

Et lui qui ne sait pas atteindre Dieu même par le raccourci de la prière,

Voit ses amis morts depuis longtemps se mettre à vivoter sous ses yeux.

Ils le reconnaissent pour un des leurs avec une familiarité de mauvais augure,

Mais fallait-il que cette chambre s'ouvrît si grande à l'univers

Pour qu'ils lui fissent tous ensemble ce signe intime d'approcher.

JULES SUPERVIELLE.

CE QU'ILIOUCHA N'AVAIT PAS DIT

— Et alors, ce baiser... tu l'as donné...

Ce n'était ni une question ni une affirmation, mais un peu de l'une et de l'autre à la fois. Car j'en étais persuadée — et pourtant, à cause d'une angoisse pour ainsi dire rétrospective qui m'avait saisie au milieu de la nuit, j'espérais encore qu'Ilioucha le nierait.

Dans l'obscurité de la pièce, austère comme une chapelle, où nous campions à cette époque, mes paroles, prononcées à voix basse et qui étaient sans rapport avec ce qui avait pu être dit au cours de la soirée, restèrent un instant suspendues entre nous et les soliveaux du toit. Je m'apprêtais déjà à les y abandonner — Ilioucha dormait probablement — lorsque, sans témoigner la moindre surprise de ma réflexion inopinée, il chercha ma main en tâtonnant et répondit simplement :

— Oui.

Puis le silence s'appesantit autour de nous. Un silence opaque, dense, qui ne se laissa enfin trouer que par trois ou quatre mots à la fois, se refermant sur chacun d'eux, comme pour les concentrer et décupler ainsi leur valeur.

— Tu as... serré tes bras... autour de ses épaules?

— Oui.

— Tes lèvres... tu les as pressées sur son visage?

— Oui.

Chacun de ces « oui » égaux, était lourdement tombé sur moi, mais le dernier entraîna avec lui le poids écrasant de la nuit pour me suffoquer.

— ... Allume la bougie, s'il te plaît.

La flamme se tapit, bleuâtre, contre la mèche, sans rien

vouloir éclairer. Puis elle s'étira, se tordit, fit se tordre et s'étirer en sens inverse sur le mur blanc des silhouettes démesurées, et se fixa enfin dans une immobilité contraire à sa nature pour marquer, définitivement sembla-t-il, autour de la bouche d'Ilioucha un pli qui me bouleversa.

— Ces mains... ces bras... ces lèvres...

Je tâtai de longs doigts fins, des muscles sous de la peau lisse, des traits dont je connaissais par cœur le modelé. Puis je soulevai la bougie et me penchai sur des yeux.

— Ilioucha ! Est-ce que tu pleures?

— Non, fit-il en serrant les dents.

Alors une question m'échappa, étourdie, irréfléchie, dont je rougis encore :

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit !

— Ç'aurait été trop... trop...

Ilioucha ne trouva pas l'adjectif qui convenait, car il était évident qu'il s'agissait d'une expérience qui ne pouvait se raconter.

— Et tu vois, c'était inutile, puisque de toute façon tu le savais. D'ailleurs, continua-t-il — et la marque douloureuse s'effaça de son visage — il y a déjà eu tant de baisers, dans cette histoire...

C'était vrai. Loin d'en ajouter, il aurait fallu pouvoir en laisser tomber quelques-uns. C'est du moins ce que je pensais tandis que l'histoire en question m'apparaissait encore limitée à elle-même, sans être revêtue — comme en général les histoires au bout d'un certain temps — de l'atmosphère dans laquelle on les a entendues.

Maintenant, vue de loin, elle émerge pour moi d'un fouillis de roses. Non qu'elle ait quoi que ce soit de particulièrement pur, de suave ou d'harmonieux. Au contraire, elle se brise dans des absurdités, elle manque de suite, elle vous traîne çà et là au hasard, vous abandonne pour s'en aller ailleurs, et se passe sur des plans de perspective si déformée qu'elle semble éclairée par un faux jour. La vérité, c'est qu'elle me choque d'un bout à l'autre et qu'à la fin elle me devient physiquement insupportable. Oui, maintenant je sais pourquoi Ilioucha n'avait pu raconter l'histoire jusqu'au bout : parce qu'on ne l'aurait pas supporté.

Quant aux roses, elles n'ont réellement rien à y voir. Envahissant la tonnelle où nous venions de déjeuner avec quelques amis, elles avaient seulement encadré l'histoire, la séparant des réalités présentes : de la vigne qui verdoyait, du sentier qui conduisait à l'ombre de la forêt, du clocher découpé au loin dans l'air plat. Épanouies au soleil de juin, pressées les unes contre les autres, elles avaient même supprimé les visions et les sensations par lesquelles on est conscient d'un dimanche après-midi, pour être un instant seules vivantes autour d'un silence blanc où l'histoire s'amena, nonchalante, l'air de rien, ainsi qu'un passager indifférent qui s'assied parmi les autres sur le pont d'un navire et déploie son journal.

Personne n'y prit garde. Je ne saurais dire moi-même comment elle est entrée dans la conversation retombante d'une fin de repas pour troubler le bien-être ambiant. Quelqu'un avait dû, sans doute, par contraste avec la chaleur du jour, évoquer les mers du Nord, car Ilioucha dit soudain comme s'il rêvait tout haut :

— J'ai voyagé autrefois dans les États baltes. C'étaient des pays jeunes, si jeunes qu'ils ne s'étonnaient de rien...

Loin derrière les rosiers, la huppe essaya son cri dans le bois. Ilioucha l'écouta, puis fut de nouveau emporté ailleurs.

— J'y étais envoyé par un grand journal américain... Vous voyez, l'une de ces énormes entreprises à façonner l'opinion, devant lesquelles les gouvernements trop jeunes tremblent comme des écoliers... Ce fut un étrange voyage.

L'histoire aurait aussi bien pu s'arrêter là. Si, à ce moment, on avait resservi du café, par exemple, ou si un lézard s'était laissé choir du mur dans les feuilles sèches, elle aurait été empêchée de nous mystifier, et Ilioucha n'aurait pas eu, finalement, à se détourner de nous pour cacher ses yeux. Mais il ne se passa rien qui la retînt, de sorte qu'elle commença à se répandre entre nous, incitant un de nos hôtes à reculer son fauteuil d'osier et à croiser les jambes, l'autre à s'accouder pour mettre son menton dans sa main, et, en général, tout le monde à s'installer confortablement dans l'attente.

— Un voyage qui, je ne sais par quelle mystérieuse équi-

voque, prit, à mesure que j'avançais vers le nord, un caractère de plus en plus officiel, dont je m'aperçus d'abord avec étonnement, puis avec une gêne croissante, sans rien pouvoir y changer.

« Déjà en traversant le Danemark je fus traité avec bien plus d'honneurs que n'en comportait ma mission. Le long du trajet, dès que mon train entrait en gare, des délégués des autorités se hâtaient vers mon wagon pour me saluer. Si je m'arrêtais dans quelque ville, un luxueux appartement y était déjà installé pour moi, une voiture avec son chauffeur mise à ma disposition, et lorsqu'il s'agit de prendre la mer, un bâtiment spécial fut affrété, où l'on me reçut avec le décorum dû, pour le moins, à un ambassadeur.

« D'une capitale à l'autre, la valeur qu'on me prêtait paraissait augmenter. Mais ce fut à X..., but de mon voyage, que j'en fus le plus embarrassé. La ville était pavoisée, on avait mobilisé une compagnie au garde à vous devant la gare, la musique jouait, on prononçait des discours et, à ma descente du train, des fillettes faisaient la haie avec des bouquets. Le ministre des Affaires étrangères, qui m'avait accueilli, me conduisit lui-même à l'hôtel particulier qui m'était réservé, où une table couverte de fleurs et de cristaux étincelait et où fut servi un repas auquel prirent part les hommes les plus en vue et les plus belles femmes du pays. »

Jusque-là, Ilioucha avait rassemblé des faits et poussé, pour ainsi dire, l'histoire devant lui. Mais à partir de ce moment, ce fut elle qui l'entraîna.

— Vous savez que je m'adapte facilement aux circonstances... Ma gêne était toute intérieure. On but, on parla, on dansa. Oui, extérieurement je pouvais paraître à l'aise. Comme les autres invités, je dansai, je parlai, je bus, et c'est fort tard dans la nuit qu'avec la sensation désagréable d'avoir vécu des heures à côté de moi-même, je me trouvai seul dans ma chambre.

« Cette chambre... »

Ici Ilioucha s'arrêta et se mit à jouer avec des coquilles d'amandes qu'il alignait sur la nappe. Il ne devait pas s'en apercevoir, et nous qui suivions son jeu, nous le faisions aussi machinalement, en attendant de voir où il nous condui-

rait. Déjà les roses s'étaient écartées et tendaient à s'effacer. Il n'y avait plus devant nous que le chemin inconnu où Ilioucha nous entraînait et que nous découvrions derrière lui.

— C'était une pièce silencieuse et exagérément vaste. Bien que le lit fût immense, elle ne faisait pas penser à une chambre à coucher, car il y tenait peu de place. Un des coins était arrangé en salon, un autre, arrondi par un large divan, y servait de fumoir et de bibliothèque. Des éclairages raffinés permettaient d'isoler ces différentes parties en leur donnant à chacune un caractère d'intimité, ou de les grouper dans un effet chatoyant de lumière en un ensemble somptueux. Les meubles, anciens, étaient tous beaux. Des fleurs d'une fraîcheur exquise — on les remplaçait chaque jour — ornaient les commodes cirées où se miraient des céramiques. Quelques portraits de différentes époques montraient, graves et bienveillantes, la suite des générations qui s'y étaient succédé et qui l'avaient imprégnée de leur authenticité. C'est cette authenticité qui me frappa tout d'abord. Dans cette chambre, tout était vrai et empreint d'une certaine noblesse, sans félures ni faux semblants.

« Si je m'y suis attardé, fit Ilioucha en détruisant d'un geste le dessin qu'il avait formé sur la nappe avec les coquilles, c'est que, pendant mon séjour à X..., et quoi qu'il pût s'y passer — il sembla apercevoir quelque chose au loin, mais ses traits impassibles ne le trahirent pas — elle fut l'unique refuge de ma propre vérité. Car là, dépouillé des qualités qu'on me prêtait, libéré de la grandeur dont on m'avait affublé, je retrouvais chaque soir ma dimension normale.

« De jour, je la reperdais. La première matinée déjà, tout me parut absurde ou ambigu. Il pleuvait. Dans ces pays-là, dès qu'il pleut il fait froid, même en été. Nous étions installés, je ne sais pourquoi, le ministre des Finances et moi, dans un petit salon coquet, des deux côtés d'une cheminée où brûlait un feu de bois. Un guéridon bas nous séparait, où voisinaient des boîtes de cigares hollandais, un cendrier d'argent Louis XVI, un carafon de vodka et un plateau ancien importé de Bohême et que semblaient survoler des coupes de cristal en formes de calices, plus grandes que des

pamplemousses et plus minces et légères que des bulles de savon. Le ministre versait précieusement une goutte de liqueur dans les coupes, les penchait, les tournait, les renversait à moitié pour les mouiller jusqu'aux bords, comme on fait couler la couverte sur un vase en grès qu'on décore, ou l'huile au fond d'une poêle avant d'y verser la crêpe. Puis il me tendait une coupe en un geste arrondi, il la humait au passage et s'inclinait avant de boire, en fixant ses yeux dans les miens. Il était gros et aimable et, tassé au fond d'un fauteuil, les genoux un peu écartés, il parlait continuellement et ne cessait de sourire en se frottant les mains, que pour boire ou verser à boire avec une soudaine gravité. En face de lui, sur un sofa, je l'écoutais et répondais, fasciné par le reflet du feu dans le carafon. La matinée passait à travers nos paroles. Je n'étais pas habitué à boire de si bonne heure et je n'avais jamais goûté à la vodka. Aussi, je m'en méfiais. Ne faisant qu'y tremper les lèvres, je levais ma coupe aussi souvent que lui, en essayant de garder un aperçu clair de la situation. Mon hôte causait et causait. Je réfutais ses idées où je les discutais. La pluie avait cessé. Un rayon de soleil pâle traversait les rideaux et tombait sur le guéridon. Le cendrier débordait, le carafon se vidait. Un maître d'hôtel entrait, indifférent comme un objet, marmottait des politesses. Lorsqu'il refermait la porte, le carafon était plein, le cendrier nettoyé. La main grasse du ministre flottait par-dessus la table. Il causait, causait encore. L'air s'était épaissi. Le soleil avait contourné l'angle de la maison et, par une autre fenêtre, venait disputer au feu les reflets du carafon. De nouveau le maître d'hôtel apparaissait dans la fumée, mettait de l'ordre sur la table. Le ministre causait toujours. Son sourire s'attendrissait. J'avais perdu toute envie de discuter ses idées — qui d'ailleurs semblaient dévier et s'imprégnaient de plus en plus d'humaine sympathie et de senteurs d'alcool — et je me bornais à l'approuver. Il parlait, j'approuvais. Tout à coup je constatai qu'il n'était plus en face de moi, mais à côté, sur le sofa. Il continuait à causer, et moi je l'approuvais toujours. Soudain je vis son sourire s'approcher dans l'air épais et, avant que j'aie l'idée de prévoir ce qu'il allait faire, il m'embrassa sur la bouche et dit :

« — Toi seul me comprends !

— Oh ! cette histoire est horrible ! Comment peux-tu la raconter !

— Non, pas horrible. Le mot est injuste, car il n'y avait rien de louche dans ce baiser : ce n'était qu'un débordement de cordialité. Quant à l'histoire elle-même, elle devient plus étrange encore et encore plus ridicule. Mes journées... il serait difficile de se représenter dans quelle mentalité je les vivais. Entouré, choyé, j'ose dire presque adulé, je n'avais aucune liberté. On me présentait le temps en quelque sorte sur un plateau, décoré de tout ce qu'on pouvait trouver pour l'enrichir. Promenades, dîners, opéras, bals s'y succédaient, et il m'eût été impossible de désirer quelque chose qui ne fût déjà prévu et organisé avec un faste et une opulence dont seuls les gens du Nord — et les Orientaux — ont le secret. On ne savait qu'inventer pour me plaire et m'intéresser, si bien qu'au personnage important que j'étais sans le comprendre, on se proposa à la fin... — de nouveau Ilioucha regarda très loin, avec cette rigidité des traits qui semblait le rendre tout à coup imperméable — ...de sacrifier une jeune vierge.

— Ilioucha ! Je t'en prie ! J'ai horreur de ces histoires que les hommes se racontent entre eux !

Mais tout le monde réagissait maintenant à la fois :

— Comment ! Vraiment? A notre époque ! On dirait un récit biblique !

— Était-elle jolie, au moins? demandait un de nos hôtes, en lançant à Ilioucha un regard de biais qui manqua son but.

— Elle était blonde. Très nordique. C'était la nièce d'un des ministres.

Quelque chose comme une sentence tomba froidement d'on ne sait où : « La politique n'a jamais reculé devant rien pour arriver à ses fins. »

— Mais, Ilioucha, comment sais-tu qu'on voulait te la sacrifier?

— On me l'a présentée le jour même de mon arrivée et dès lors, aux repas, aux bals, aux concerts, elle fut constamment placée à mes côtés. Chaque matin, à la fraîcheur,

nous partions pour la campagne. On nous montrait de petites villes qui nous avaient attendus le cœur battant, habillées du dimanche, des villages proprets en fête, des fermes aplaties par terre pour mieux retenir leurs richesses, et toujours, à l'aller ou au retour nous visitions une laiterie. Oui, il y en avait beaucoup dans ce pays. C'étaient de vastes installations d'une netteté étonnante qui ressemblaient à des jouets prêts à être vendus. Il y avait des vaches posées sur l'herbe et d'autres en rang dans des étables, et une foule de personnages actifs et bien lavés qu'on eût dit peints au ripolin. La jeune fille s'asseyait à ma droite dans une des voitures. Avec assez de majesté et un sens inné des convenances, elle cachait sa timidité en jouant gravement, sans oser sourire, le rôle qu'on lui avait confié... Elle faisait des études d'archéologie et disait des choses intelligentes sur les monuments que nous rencontrions.

— Mais cela ne prouve pas...

— L'avant-veille de mon départ, continua Ilioucha sans s'apercevoir de mon interruption, il y eut une soirée de gala plus fastueuse encore que tout ce qui l'avait précédé. Par son élégance, par la fraîcheur de son teint que l'éclat des bijoux rendait presque transparent, par une espèce d'enjouement qu'elle montrait en ma présence pour la première fois et qui ajoutait à sa grâce, la jeune fille paraissait le centre de cette soirée. Les ministres la suivaient d'un regard approbateur, les vieilles dames s'éclairaient doucement à son approche et la jeunesse l'entourait d'une affection ostensible et semblait quêter ses faveurs... Nous avons beaucoup dansé ensemble ce soir-là.

« Lorsque je rentrai chez moi — le ministre des Finances m'avait encore retenu après le bal — je trouvai, comme chaque nuit en ouvrant la porte, ma lampe déjà allumée à côté de mon oreiller et mon pyjama étalé avec soin sur le couvre-pied. Ce qui m'étonna au premier coup d'œil, ce fut que mes couvertures n'étaient pas repliées en triangle avec le drap, comme c'est la coutume, mais remontaient d'un façon bizarre et ondulante presque jusqu'à la tête du lit. C'est seulement en me rapprochant que je découvris, à ma stupéfaction, un bras nu qui en émergeait, tendu, avec une

petite main blanche et chargée de bagues, crispée sur un bout de papier. Rien d'autre ne se montrait. Pas même une mèche de cheveux au bord du drap. Et tout était immobile, sauf la jolie main, qui tremblait nerveusement en tendant le billet.

« Je restai un instant perplexe. Puis je le pris, le dépliai, le lus. Il ne contenait que trois mots, griffonnés à la hâte sur mon propre papier : « Je suis... » (Ilioucha les cita dans une langue étrangère : *Jungfrau*. Oui, rien d'autre. Trois mots fragiles et menus : un aveu grotesque et touchant, un cri de défense ou de protestation, la preuve que l'on n'était pas venu de son plein gré, mais que l'on avait obéi jusqu'où l'on avait pu.

« Je posai le billet sur la table de chevet. La chambre me regardait. Moi. Non pas l'homme considérable au mystérieux prestige, que l'on comblait d'honneurs et d'attentions, mais simplement moi, Ilioucha, à qui en vérité rien n'était dû.

« Le bras était resté en l'air. La petite main retombait, lasse, comme découragée. Je la saisis dans les miennes, me penchai au-dessus d'elle et je frôlai de mes lèvres le bout de ses doigts recourbés. Ensuite, avec précaution, je la mis sous les couvertures, et j'éteignis la lampe. Puis, à tâtons, j'allai, à l'autre bout de la pièce, dormir sur le divan de la bibliothèque... »

L'histoire se tint silencieuse. Personne ne la commenta. Enfin une voix s'éleva, grêle et mêlée d'anxiété :

— Et alors... le lendemain?

— Le lendemain? Ah ! le lendemain...

Pour la première fois j'aperçus, sur le visage d'Ilioucha, la marque douloureuse qui devait me bouleverser de nouveau dans la nuit. Il hésita. Peut-être n'avait-il pas eu l'intention d'en dire autant et pensait-il s'arrêter là. Tous nos regards étaient sur lui, tous graves, tous frappés par ce pli inaccoutumé qui le transformait. Aucun de nous, à présent, n'eût osé le questionner. Il n'était d'ailleurs plus avec nous, mais engagé sur un chemin tellement éloigné du nôtre qu'il ne savait pas quels moyens nous faire signe de le rejoindre. Lorsqu'il se remit à parler, ce fut comme

s'il tendait ses mains pour nous faire passer un torrent.

— A mon réveil, la chambre était vide. Le billet avait disparu de la table de chevet. Je descendis. Reluisantes de leurs nickels et de leurs vernis, les voitures attendaient déjà avec les chauffeurs en livrée qui reluisaient eux aussi. Nous devions aller loin au Nord visiter une laiterie...

— Encore !

— Je vous dirai tout de suite que celle-là je ne la vis pas. Car ce qui se passa fut si inattendu et marqua ce jour en moi si profondément, que tout ce qui avait existé auparavant s'effaça. La jeune fille...

Maintenant l'histoire, qui depuis un moment titubait, culbuta. Certes il n'est pas permis à une histoire, en général, d'être aussi capricieuse que la vie. Mais quand cette histoire est la vie, il faut bien admettre qu'elle soit soumise aux mêmes lois. Or, une des lois de cette vie est de ne tenir aucun compte de notre attente et de nos exigences, mais de nous conduire, avec une précision rigoureuse, exactement où nous devons aller. Tout le monde s'était donc regroupé dans les différentes voitures ainsi que les jours précédents, sauf que cette fois la jeune fille et Ilioucha furent laissés seuls dans la leur. Elle roulait le long de la mer entre des collines de sable qui rappelaient, par leur forme et leur monotonie, les vagues pierreuses du désert. La mer était d'un gris qui tirait sur le vert ; les dunes, grises aussi, barbouillées d'ocre déteint. De près ou de loin rien ne les égayait, ni un arbre, ni une maison, ni un navire, ni un mât. Pas même la moindre fumée qui eût trahi un foyer sous l'horizon. Sur cette uniformité pesait un ciel sans couleur qui, empêchant le regard de s'échapper, le forçait à se poser sur de proches détails. La jeune fille était pâle et terne. Tant qu'elle resterait en scène, il fallait qu'elle tînt son rôle aussi parfaitement que possible. Elle faisait donc un effort — visible — pour converser. Mais de quoi pouvait-on parler? Les collines se déroulaient l'une après l'autre à l'infini. Elle soupira :

— Cela va durer longtemps. Quel paysage ennuyeux...

Ilioucha lui répondit, avec cette courtoisie qui sait rendre persuasifs les mots les plus terre à terre, qu'en compagnie si agréable rien ne saurait l'ennuyer, et elle en rougit jusqu'aux

cils, cherchant de l'appui autour d'elle. A part de longs Christs en croix émergeant aux carrefours, pas le moindre monument où ancrer quelques paroles pour s'y abriter. Il semblait que la voiture naviguât sur une mer sèche qui longeait la mer mouillée. Elle montait et descendait, et descendait et remontait. Rien n'existait des deux côtés.

Cependant Ilioucha remarquait une petite main, à présent gantée de daim et serrée au poignet, qui ballottait inconsciemment sur le bord de la carrosserie. On eût dit, tant elle paraissait livrée à elle-même, qu'elle n'appartenait à personne. Gênée d'être trop observée, elle appela l'autre à son aide pour faire mine de tendre son gant, puis elle tapota en cadence une mélodie sur la portière, joua avec la serrure. A la fin, n'en pouvant plus, elle se jeta de côté et montra une direction. Cela déclencha une phrase :

— Là derrière, il y a un bois.

— Ah?

— Il est isolé de tout par de grandes étendues de sable. C'est pourquoi on a construit, au milieu, une léproserie.

— Vraiment? une léproserie? Irons-nous la voir?

— Oh ! non, dit la jeune fille. Elle ne fait pas partie des choses que nous montrons à nos hôtes... quoiqu'elle soit bien installée, continua-t-elle aussi précipitamment que s'il s'agissait de ramasser un objet qui roule par terre avant qu'il s'égare.

— Pourrais-je la visiter?

— Non, oh ! non. Je... ne le crois pas ! s'écria-t-elle, confuse.

Et si Ilioucha, alors, avait pu lire ses pensées, il y aurait vu: « Oh ! Seigneur, qu'ai-je fait ! J'ai déjà tout compromis avec ce maudit billet, et si nous n'accédons pas au seul désir qu'il exprime depuis son arrivée, comment le prierons-nous, ensuite, d'user de son influence pour essayer de négocier cet emprunt en Amérique dont nous avons tellement besoin... »

— Enfin, naturellement, si vous le souhaitez...

On fit stopper les voitures pour consulter les ministres. Et si Ilioucha avait pu lire leurs pensées aussi, derrière leurs sourires, il les aurait toutes trouvées identiques. De sorte qu'un instant plus tard il parcourait des corridors badigeonnés

à la chaux, à côté d'un homme en blanc qui lui montrait des pièces vides.

— Les malades, vous le comprendrez, sont impossibles à regarder. D'ailleurs aucun visiteur n'est jamais admis auprès d'eux.

Ilioucha avait insisté pour qu'on lui permît d'en voir un. Un seul. Un auquel il put parler, avec qui il put, au moins, échanger deux ou trois paroles. C'est pourquoi il se trouvait adossé à une porte — on lui avait recommandé de ne pas s'en écarter — dans une pièce minuscule où une forme était étendue sous un drap. Tant que la forme fut sous le drap, Ilioucha l'examina. Mais lorsqu'elle commença à s'en dégager pour se tourner vers la porte, d'ailleurs sans y parvenir, lorsqu'un reste informe de main s'agrippa au bord du lit et qu'un morceau de chair grise — était-ce un bras ou un visage — apparut à contre-jour, il en retira son regard.

Un raclement se fit entendre, qui avait dû, autrefois, ressembler à une voix.

— Y a-t-il quelqu'un?

— Oui... fit Ilioucha.

Sa gorge était si serrée qu'il dut avaler ce mot pour respirer et n'en put prononcer d'autre.

— Un médecin?

— ... Non, fit-il de nouveau, sans entendre sa propre réponse.

— Ah ! j'ai donc rêvé encore... Il n'y a vraiment personne... Pourtant j'avais cru sentir...

— Mais si, il y a quelqu'un ! lança Ilioucha devant lui avec un tel effort qu'il eut la sensation gênante d'avoir bousculé quelque chose. Entre temps, la forme dans le lit avait réussi à se retourner. Elle s'était aussi redressée. Par pudeur peut-être, ou par délicatesse, l'homme tenait le drap à la hauteur de son front. Il cachait ainsi son menton et son nez et laissait ses yeux dans l'ombre, de sorte qu'on ne distinguait pas son regard de ses paupières, ni si celles-ci étaient baissées ou relevées.

— Me voyez-vous? demanda Ilioucha, toujours sans pouvoir contrôler son intonation.

Et une réponse, saccadée, naquit de sombres profondeurs :

— Je vous vois comme un vêtement suspendu contre la porte.

Ilioucha frémit. Qu'était-il venu faire là ! Pourquoi, dès qu'il avait entendu ce mot de « léproserie », avait-il été certain de devoir quitter tout le monde pour s'y rendre? Il était persuadé qu'il aurait on ne sait quoi à donner, dans cette visite. Et maintenant il constatait, non seulement qu'il s'était trompé et que dans son émotion il ne trouvait rien à dire, mais que sa présence insolite paraissait troubler le malade.

Celui-ci, anxieusement, comme s'il lui venait une idée à laquelle il n'osait pas croire, tendit des questions haletantes.

— Qui est-ce... alors?

— Un homme quelconque... venu de loin pour vous voir.

— Un étranger?

Le sourire que fit naître sur le visage d'Ilioucha cette attente pleine d'espérance, n'étant recueilli par personne, s'unit à une réflexion qui s'échappa de ses lèvres et s'envola vers le lit. Ainsi le son clair d'une cloche s'envole d'un campanile dans l'air transparent du matin et va réveiller des dormeurs.

— Lorsque les regards se cherchent pour que les êtres se rencontrent, peut-il s'agir d'étrangers?

Il n'y eut d'abord qu'un soupir, qui partait de l'oreiller où la tête s'était renversée, la face toujours derrière le drap. Puis une demi-question encore :

— C'est moi, n'est-ce pas... que vous cherchiez?

Et alors une certitude :

— Je savais que vous viendriez !

— Ah ! fit Ilioucha, saisi.

Aucun doute ne subsistait. En une seconde il revit l'espace immense parcouru pour atteindre cette porte qui en était la limite, ce long voyage équivoque dont la moindre difficulté devait lui être épargnée, les soirées, les dîners, les fêtes, tout ce qui composait le temps qui l'avait transporté là. Il en revit chaque détail, depuis la lettre imposante et surchargée de cachets qui l'aiguillait vers le Nord, jusqu'à la petite main au bord de la carrosserie, dont le geste, à un point précis, montrait le dernier bout de route. (« Là, derrière, il y a un bois. »)

— Il ne vient jamais personne? demanda-t-il doucement, ayant enfin retrouvé le contrôle de sa voix.

— Jamais.

Entre eux s'interposa un écran de silence, dont la pièce profita pour se faire remarquer. Elle était d'une telle propreté que si quelqu'un l'avait touchée, la simple moiteur de ses doigts y aurait laissé des traces. Un carré, découpé si haut dans la muraille qu'un homme debout ne pouvait voir que le ciel au travers, y déversait une lumière crue qu'aucun rideau n'atténuait. Aucun meuble n'y projetait d'ombre. On n'eût même pas pu s'y asseoir. Mais sur une planche, près du lit, une boîte brune, munie d'une prise de courant, faisait tache dans le blanc ambiant.

— Voudriez-vous tourner la tête du côté d'où vient la lumière? Que j'essaie de contempler...

Le malade parlait maintenant avec moins de difficulté. Il s'était assis dans le lit et, toujours recouvert du drap, il arrangeait ses oreillers pour s'y appuyer.

— ... un visage d'homme.

La tension, pourtant, fut trop grande. Il retomba en arrière. Ilioucha, tâtant la porte, cherchait à quoi se tenir. Du lit, on pouvait penser à cause de sa main tendue, qu'il allait saisir la serrure.

— Oh ! vous n'allez pas partir !

Et, sans attendre de réponse à ce qui n'était qu'un réflexe, car il n'y avait pas cru, le malade fit, gravement :

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Oui, acquiesça Ilioucha.

— Peut-être avez-vous pensé...

L'homme hésita un instant pour trouver les mots exacts, puis déclara d'un ton ferme :

— Mais je ne suis pas malheureux !

— Malheureux? Non... vous ne l'êtes pas, je le sens, dit Ilioucha.

Là-haut, contre les nuages, montait une branche de sorbier, et un œillet fleurissait sur le bord de la fenêtre, de l'autre côté de la vitre. Quelqu'un, de temps en temps, devait l'arroser du jardin.

— Je suis même presque heureux.

— Oui, répéta Ilioucha.

Pour mieux entendre, mieux « voir », peut-être, il avait fermé les yeux. Dans son immobilité, libéré de toute pensée qui ne concernât cet homme, il se sentait comme une harpe dont les cordes, sous la housse, vibrent au son qui leur correspond et, sans doute inconsciemment, il devait retenir son souffle, car le silence de la pièce sembla soudain anormal.

— Vous êtes toujours là, n'est-ce pas?

— Oui, je suis là.

— Vous resterez tant qu'il faudra?

— Oh ! Tout le temps qu'il faudra...

La respiration, sous le drap, s'était faite plus régulière. L'homme réfléchissait. Puis, sans hâte, calmement, en s'interrompant souvent, il commença :

— Quand j'étais jeune, presque un enfant, et que je courais dans la vie, j'avais tout à ma portée. L'espace m'environnait. La terre bruissait sous mes pieds. Tous mes membres m'appartenaient, je les bougeais comme je voulais. Je pouvais me jeter sur l'herbe, grimper au sommet d'un arbre, me plonger dans la rivière. Et je touchais n'importe quoi... Oh ! combien de mains se posent ! que d'objets se laissent saisir ! Y avez-vous jamais pensé? Dans ce temps, les regards des gens me frôlaient sans s'effrayer. Oh ! leurs rires ! leurs sourires... leur présence à mes côtés...

Mû, aurait-on pu croire, par la nécessité de suggérer d'une manière visible ce que le visage caché était incapable d'exprimer, le drap, ainsi qu'une vague, se souleva, puis s'abaissa.

— Je n'en étais pas heureux. Il ne me venait pas à l'idée que j'aurais pu en être heureux. J'ignorais, vous comprenez, que je possédais tant de choses. Je l'ai su seulement quand je les ai perdues.

— Vous le savez... depuis longtemps?

— Depuis une trentaine d'années.

— Et c'est dès lors que vous êtes...

— Enfermé? Oui.

Il y eut de nouveau le silence. Durant toute cette entrevue, il s'imposa de temps en temps avec l'autorité d'un troisième personnage, qui forçait les deux autres à aller de l'avant,

sans être soutenus par la charpente des paroles. Ilioucha se détendit. Toujours appuyé à la porte, il en décolla ses mains et les croisa devant lui.

— Est-ce que ma présence ici ne vous fatigue pas trop?

— Oh ! non.

« ... Au commencement, reprit l'homme, il y avait surtout la peur. Vous savez, la peur des autres. Puis la mienne, à cause de la leur. Oui, à cause de leur effroi, je pris aussi peur de moi-même. J'aurais voulu pouvoir me fuir. Quitter cette chair terrifiante qui mourait, morceau par morceau, en m'entraînant dans un abîme dont jamais je ne sortirais. En moi, j'étais sain et beau. Hors de moi, cette pourriture m'encerclait comme une prison moulée à ma propre personne. J'aurais voulu crier de peur et du désir éperdu d'échapper à ce corps maudit. Mais on apprend à se taire... Avez-vous remarqué combien, quand on est seul à l'entendre, notre voix devient ridicule? Et nos gestes, dans la solitude, font penser à ceux des pantins. Oui, se taire, tout l'effort est là. On veut crier, et l'on se tait. On voudrait se rouler par terre et détruire sa chair abhorrée, et l'on se tient immobile. Alors il arrive un moment où l'on est happé par le vide. Par une espèce d'indifférence devant ce qui doit être. Abruti, abêti. Souffrir? Pas énormément. Avant tout, ne rien penser, ne rien attendre... inexister.

— Cela a beaucoup duré?

— Oui, beaucoup. Plusieurs années.

Le troisième personnage se répandit dans la pièce posant un poids sur Ilioucha. Allégé de ce même poids, l'homme changea de position. Lorsqu'il se remit à parler, sa voix avait changé aussi. Elle était plus claire, plus lisse, presque enjouée.

— Mais c'est tout autre chose que je voulais vous dire! Seulement je ne sais pas comment c'est arrivé. Je n'ai pas vu le moment où le destin a tourné. En surface, tout restait pareil ; mais le vide s'était comblé. Car il y a eu les matins, les soirs, les midis : des sensations, des reflets, des odeurs. Il y a eu des printemps, des automnes, évoqués tout entiers, là-haut, par ce sorbier. Il y a eu de la neige sous laquelle il ployait, et le blanc de ces murs en devenait un liquide dans

lequel je me baignais ; il y a eu de la pluie, du vent... du bien être. Et un jour, il y a eu cette chose inouïe (des moitiés de doigts sans chair désignèrent la boîte brune posée à côté du lit) : la voix des hommes à mon oreille, leurs idées, leurs chants, leur musique. Oh ! quand elle me fut donnée, je croyais impossible de recevoir davantage ! Mais maintenant...

— Maintenant? fit Ilioucha en qui les paroles de l'homme trouvaient tant de résonance que dans sa hâte de les saisir il les arrêtait au passage.

— Maintenant, j'ai encore bien plus !

— Ah !

— J'ai le souvenir de tout !

Ilioucha leva une main et la passa sur son front. Ainsi cet homme, sous ce drap, en prison dans des murs blancs depuis une trentaine d'années, seul avec une maladie que l'on se représentait — ou croyait se représenter — était... Ilioucha n'osa pas aller jusqu'au bout de sa pensée : « Content de son sort !... » Il aurait voulu lui dire... voulu pouvoir lui exprimer... Mais de tant d'émotion qui l'étreignait, l'étranglait, ne sortit pas un seul mot. Et le regard qu'il tendait vers ce visage invisible ne pouvait être saisi. Et les battements de son cœur ne pouvaient être entendus.

Peut-être était-ce inutile, puisque, à la fois allègre et grave, la voix de l'homme continuait :

— Alors il me prend souvent des vertiges de reconnaissance... Car cet œillet, sur ma fenêtre, l'ayant surprise, un matin, j'ai la main qui l'a planté. J'ai un oiseau sur cette branche, avec une paille dans son bec. J'ai le souvenir d'un nid... de l'arbre où il était construit... un ruisseau coulait autour où trempaient des boutons-d'or... J'ai l'été quand c'est l'hiver... quand il pleut, j'ai du soleil.

— Oui... Oh ! oui... faisait Ilioucha en acceptant chaque mot comme un présent qu'on lui offrait. Mais vous qui êtes un sage et qui, ainsi, possédez tout, pourquoi disiez-vous tout à l'heure : « Presque » heureux?

L'homme retenait toujours le drap à mi-hauteur de son front et y enfouissait son visage. Il répondit si bas qu'on pouvait à peine l'entendre :

— C'est qu'il me manque une chose.

Il ramena plus encore le drap autour de sa tête, comme s'il avait oublié cette présence dans sa chambre et qu'il fût forcé de lutter, isolé, contre lui-même.

— Il me manque une seule chose, dont je puisse me souvenir, pour être tout à fait heureux. Et c'est l'unique chose au monde qui ne peut pas m'être donnée.

— Laquelle? fit Ilioucha dans un soupir d'angoisse.

Et soudain, épouvanté, il se pressa contre la porte de toute la force de son dos, dans l'espoir inavoué qu'elle céderait pour qu'il s'échappât. Car le drap était tombé. La tête s'en était libérée. Tourné vers la fenêtre qui l'éclairait en plein, l'homme répondait. Doucement, humblement, il confiait à Ilioucha son impossible rêve. Et Ilioucha voyait et entendait. Il pouvait bien crisper ses mains sur les gonds et sur la serrure, ne savait-il pas que, même si la porte s'ouvrait, quelque chose de plus fort que lui l'obligerait à rester là, à écouter, à regarder? Inutile de s'en défendre. Des picotements le parcouraient comme si des flammes le léchaient. Des sueurs froides l'inondaient. Il se retint de trembler, longtemps, en serrant les dents et en appelant à l'aide tout ce en quoi il croyait, jusqu'au moment où il comprit que seule pouvait le sauver une totale obéissance. Alors une détente se produisit, et il n'y eut plus en lui ni froid, ni chaleur, ni rigidité, seulement une immense tendresse.

C'est là que l'histoire se brisa et fut à jamais interrompue. Car tandis qu'Ilioucha détaillait les chairs pendantes, la mâchoire rongée, à nu, les orbites sans paupières où le globe des yeux fondait — d'une voix rauque, étouffée, mais qui franchissait l'espace entre la terre et le ciel — le lépreux disait :

— Que quelqu'un se penche sur moi... tout près... sans dégoût ni crainte... me presse contre son épaule... serre mes mains... m'embrasse...

. . . .

Un parfum qu'on eût cru entendre, tant il vibra dans le vide que l'histoire laissait derrière elle, avait envahi le silence. Offertes à l'après-midi de dimanche, les roses, prêtes à s'effeuiller, étaient chaudes.

CILETTE OFAIRE.

LETTRE AUX HEUREUX DE CE MONDE

Au fait, est-ce bien une lettre? A qui l'adresserais-je? Un grand nombre de ceux à qui elle est destinée me la renverraient sans doute, sans l'ouvrir, avec la mention : « Retour à l'envoyeur. » Il est bien peu d'hommes pour croire qu'ils appartiennent à la catégorie des heureux. Même s'ils admettent qu'ils ont de gros revenus, ils considèrent que « l'argent ne fait pas le bonheur », que l'argent donne bien du souci, qu'il attire sur ceux qui le possèdent l'envie et la haine, et les menaces de la révolution ; qu'il n'empêche pas de payer des impôts, du moins pas toujours, que parfois même il y prédispose ; qu'il n'empêche pas d'avoir le foie malade, que parfois même il y prédispose ; qu'il n'empêche pas d'être trompé par sa femme, que parfois même il y prédispose. Il est bien peu de peuples pour admettre qu'ils appartiennent à la catégorie des heureux. Le peuple des États-Unis, peut-être. Le peuple des États-Unis a le sentiment d'être dans l'Univers un peuple privilégié, au moins quant à son sort matériel. Il a même le sentiment que sa situation lui impose, à l'égard des autres peuples, des responsabilités, et il essaie d'y faire face, de son mieux. La conscience qu'il a de posséder une richesse, un bien-être, une puissance incomparables l'incite même, à l'égard des autres peuples, à une attitude un peu dédaigneusement protectrice, un peu indiscrète aussi parfois. Mais cette attitude-là, même s'il nous arrive d'en être vexés, vaut mieux que l'indifférence et que la fausse humilité du milliardaire qui dit au mendiant : « Mon pauvre ami, je ne demanderais pas mieux que de vous aider. Mais mes affaires vont peut-être en ce moment plus mal que les vôtres. » Il reste qu'une « lettre aux heureux de ce monde »

a peu de chances d'être lue, d'être lue du moins par les gens à qui elle s'adresse. Je ferais mieux d'intituler ma lettre : « Lettre aux riches. » Car la richesse est quelque chose de plus tangible et de moins contestable que le bonheur ; elle se mesure, elle se compte. D'ailleurs, on prend plus volontiers son parti d'être riche que d'être heureux, sauf lorsqu'on a affaire au percepteur. Le bonheur n'a pas de prestige ; le malheur en aurait davantage. La richesse, au contraire, a quelque chose de flatteur ; elle s'étale assez volontiers. Il lui arrive pourtant de se dissimuler, de se faire toute petite, de jouer la pauvre, lorsqu'on veut lui imposer des charges, lorsqu'on lui propose des devoirs. Tout compte fait : « Lettre aux riches, » ce n'est pas encore cela. « Lettre aux puissants » vaudrait mieux. Il y a moins de mauvaise conscience dans la puissance que dans la richesse. Il arrive à l'homme riche de se demander s'il est riche à bon droit, ce qui le conduit presque inévitablement à croire qu'il n'est pas si riche que cela, qu'il n'est pas parmi les plus riches. L'homme puissant, au contraire, le peuple puissant, sont contents d'être puissants ; ils ne font rien pour diminuer leur puissance à leurs propres yeux. Enfin, la richesse n'est pas le but ; le but est la puissance. La richesse n'est que de la puissance en réserve, de la puissance comptabilisée, la monnaie de compte de la puissance. L'homme riche est l'homme qui *peut* ceci ou cela : à la différence des autres, qui ne le peuvent pas ; aux dépens des autres ; sur les autres. Si j'écris une « lettre aux puissants » il y aura des gens pour ouvrir la lettre, car l'homme puissant aime sa puissance. Pour l'ouvrir. Non pas nécessairement pour la comprendre. Non pas probablement pour être convaincu. Tout compte fait, le mieux est sans doute de n'écrire pas de lettre du tout. Le meilleur titre pour ces pages serait peut-être : « Destiné au rebut, » ou encore : « Avertissement inutile. » Mais, alors, pourquoi les écrire? Il faut bien garder l'espoir, ou l'illusion, d'écrire pour quelqu'un. Pour celui qui comprendra. « Lettre à celui qui comprendra »? Autant garder le titre : « Lettre aux heureux de ce monde. » Celui qui comprendra est peut-être parmi eux. Les autres, les malheureux de ce monde, ont déjà compris. Ils savent déjà tout ce que je veux dire.

Tout ce que je veux dire pourrait tenir en peu de mots. A tort ou à raison, les malheureux de ce monde ont, au milieu de ce siècle, cessé de croire que leur malheur soit irrémédiable. Ils se sont convaincus qu'ils pouvaient être moins malheureux, qu'il suffisait, pour cela de changer l'ordre actuel du monde. Ils se sont convaincus que ce changement était possible. Ils se sont convaincus qu'il ne suffisait pas de l'attendre, qu'il fallait le faire. Ils se sont convaincus enfin qu'ils pouvaient le faire à la condition de le faire ensemble. Ils se sont comptés, et ils se sont avisés qu'ils étaient le nombre. Un nombre sans cesse croissant, parce que la population humaine ne cesse de croître sur la terre, et parce que si le nombre des heureux s'accroît, et même le nombre de ceux qui ne sont pas absolument malheureux, le nombre des malheureux s'accroît plus vite encore, en vertu d'un très simple mécanisme démographique. On leur a dit qu'il y avait un Sauveur sur la terre, que ce Sauveur était en chacun d'eux, que ce Sauveur était chacun d'eux. On leur a dit qu'ils n'avaient qu'à se compter pour s'apercevoir qu'ils étaient la force, et dès le moment où ils se sont aperçus qu'ils étaient la force, ils sont en effet devenus la force. Là est la grande transformation du monde à notre époque. Les heureux de la terre ont toujours été une minorité. Mais la force de cette minorité, la force avec laquelle elle défendait son bonheur, était faite de la résignation des autres. La résignation qui était faite de l'attente d'une compensation dans un autre monde ; ou la résignation toute nue, la résignation qui n'attendait rien, la résignation à la médiocrité, à la peine quotidienne, à la misère et à la mort. Un chemin s'est ouvert, et il peut se faire que ce chemin mène à des catastrophes telles qu'elles feront un jour paraître enviable l'état présent du monde même à ceux qui n'en étaient pas les bénéficiaires matériels, même aux misérables d'aujourd'hui. Mais le fait est que sur ce chemin des centaines de millions d'hommes se sont mis en marche ou sont prêts à se mettre en marche au premier signe, quand bien même il mènerait à de longues déceptions, quand bien même il passerait des dizaines d'années durant par la souffrance et par la mort, quand bien même, il ne mènerait à aucune Terre promise. L'espérance a succédé

à la résignation, la conscience de la force et la force sont passées du côté du malheur.

Cela s'appelle le communisme.

Cela aurait pu s'appeler autrement. Cela aurait pu prendre une autre figure. J'en tombe d'accord. Le visage que le communisme nous offre est abominable. Des hommes fusillés par millions, une tyrannie plus soupçonneuse et plus sévère que les pires tyrannies, la délation devenue devoir civique, l'opposition réduite au chuchotement ou au silence, les déportations de masse, les procès d'autoaccusation, l'individu dépossédé de lui-même par les techniques combinées de la terreur et de l'enthousiasme dirigé, le droit à la vie refusé à l'adversaire, le droit à la pitié refusé au partisan, la vérité identifiée à la raison d'État, ceux-là mêmes dont on prétend assurer la liberté, la dignité et le bonheur traités comme des esclaves par un pouvoir discrétionnaire, la littérature et l'art privés d'âme, asservis aux panégyriques de commande et aux plus abjectes adulations, la destruction de presque tout ce qui peut rendre la condition humaine supportable sans que soit assuré rien de ce qui pourrait la rendre meilleure : en deux mots, *le pire*. Attention. Le pire pour qui?

Ce que je voudrais faire entendre aux heureux de ce monde, c'est que ce qu'ils voient à bon droit de terrifiant dans le communisme n'est pas aussi terrifiant pour d'autres que pour eux : qu'il existe jusque dans les nations les plus prospères, jusque dans celles où les biens matériels sont le plus abondants et le plus également répartis, des hommes très nombreux qui ne participent que dans une très faible mesure, ou qui ne participent pas du tout, à ces biens de civilisation que la révolution communiste semble devoir détruire : que l'impossibilité de voter pour le candidat de son choix une fois tous les deux ou trois ans n'apparaît pas comme une gêne insupportable à ceux qui sont obsédés chaque jour, tout au long de leur existence, par l'angoisse de n'avoir pas à manger à leur faim ; que vu du fond des banlieues ouvrières, l'asservissement de l'art aux règles d'un nouvel académisme n'inquiète pas outre mesure ceux dont les murs ne sont décorés que par le calendrier des postes ; que la privation du droit de choisir son travail et le lieu de

son travail est considérée comme un inconvénient mineur par ceux qui sont en chômage ; que l'on n'apporte aux ouvriers nord-africains qui vivent à dix dans une chambre qu'un médiocre motif d'attachement au régime actuel en leur disant qu'en U. R. S. S. plusieurs familles doivent se partager un appartement ; que les procès de Moscou et les camps de « travail correctif » de l'Asie soviétisée ne constituent que des arguments médiocres pour écarter du communisme ceux qui estiment, sans doute à tort — mais enfin ils l'estiment — que cela ne saurait concerner que les riches. Pendant des dizaines d'années, les « classes dirigeantes » du capitalisme ont cru marquer d'une flétrissure convaincante les adversaires du capitalisme en les désignant à l'horreur publique sous le nom « d'ennemis de la propriété » : c'était une grande naïveté que de vouloir ameuter contre les « ennemis » de la propriété des foules qui, dans leur grande majorité, n'étaient propriétaires de rien et n'avaient à peu près aucun espoir de devenir un jour propriétaires de quelque chose. L'étonnant est que cette propagande, qui était absurde, ait eu pourtant quelque efficacité. Il ne faudrait pas recommencer la même erreur aujourd'hui en inscrivant sur les drapeaux de l'anticommunisme les mots de liberté et de culture pour ceux au regard de qui, dans l'état présent de la société, les mots de liberté et de culture ne signifient rien, ou presque rien. Il me semble que l'arsenal idéologique et le vocabulaire de la lutte anticommuniste dans le monde sont tels qu'ils satisfont à coup sûr le président de conseil d'administration, le commerçant prospère, le médecin qui soigne les femmes du monde dans son cabinet somptueux du XVI^{e} arrondissement, un bon nombre d'intellectuels raffinés, et même le paysan propriétaire de sa bonne terre à blé ou de ses vignobles ; moins certainement, l'ingénieur, qui sait qu'une société communiste le paierait bien, le petit fonctionnaire, l'employé de magasin ; pas du tout, le manœuvre, l'ouvrière harassée qui doit chaque soir s'occuper de son ménage, de son mari et de ses enfants après huit heures d'usine, l'habitant des banlieues industrielles. Il me semble que l'arsenal idéologique et le vocabulaire de la lutte anticommuniste sont faits pour satisfaire à coup sûr le citoyen américain moyen qui gagne

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F

un dollar et demi par heure, possède sa maison, son jardin, sa voiture, son poste de télévision et sa cuisine modèle (toute réserve faite pour les ceintures de misère qui entourent encore bon nombre de grandes villes américaines) ; moins certainement, le Français moyen de Billancourt, d'Aulnay-sous-Bois ou de Villeurbanne ; moins certainement encore, le prolétariat agricole des *latifundia* de l'Italie méridionale ; certainement pas, le fellah égyptien qui, habillé d'un bout de chiffon, logé dans une hutte de boue, fait vivre de son travail sans espoir une petite aristocratie de grands propriétaires aux fortunes démesurées. Il me semble que notre anticommunisme doit être lettre morte, ou peu s'en faut, pour ceux qui n'ont rien à perdre ; et ceux qui n'ont rien à perdre sont une foule innombrable dans le monde. Il y a dans le monde huit cent millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui vivent en état de sous-alimentation permanente. Un grand nombre de ces hommes et de ces femmes habitent dans cette partie de notre continent qui est déjà au pouvoir du communisme, je l'accorde. Quant aux autres, il n'est pas prouvé que le communisme les nourrirait mieux : je l'accorde encore. Mais rien ne peut faire que des gens qui ne mangent pas à leur faim ne soient pas prêts à accepter n'importe quoi, soit qu'ils espèrent d'un changement radical des institutions qui régissent le monde la possibilité de manger à leur faim, soit qu'ils n'espèrent rien du tout et soient parvenus à un état d'indifférence irrémédiable à l'égard des caprices de l'histoire ; encore faudrait-il ajouter à ceux qui ne mangent pas à leur faim ceux qui mangent à peu près à leur faim, et qui ne parviennent à manger à leur faim qu'au prix d'une inquiétude de tous les jours, d'un effort de toutes les heures, de qui la vie se consume sans remède dans la laideur, la médiocrité et l'ennui, qui ne connaissent de la « civilisation » que ses alcools les plus grossiers, ses divertissements les plus vulgaires, ses impostures et ses déchéances. Parce que ceux-là font à peu près leurs deux repas par jour, la société moderne est-elle quitte envers eux? Est-elle quitte envers eux parce qu'elle leur vend la possibilité matérielle de vivre sans donner un sens à leur vie? Suffit-il que le « minimum vital » soit assuré pour que les hommes soient contents de la condition

humaine? Je sais bien : la condition humaine ne sera peut-être jamais, en aucun siècle, dans aucune société, tenue pour satisfaisante. Mais aussi longtemps qu'elle est telle, que l'on puisse à tort ou à raison nourrir l'espoir de la rendre meilleure, il ne faut pas s'étonner que beaucoup d'hommes aient envie d'*autre chose*, et se tournent vers ceux qui leur proposent de conquérir cet *autre chose* plutôt que vers ceux qui leur disent : « Vous avez grand tort de vous plaindre. Si vous n'êtes pas contents, c'est que vous êtes bien difficiles. Laissez le monde aller son train. Il n'est pas si dur aux hommes que vous le dites. Regardez-moi. » On ne peut indéfiniment proposer à ceux qui ont presque tout à conquérir une politique qui soit seulement une politique de défense. On ne peut faire approuver par des multitudes d'hommes frustrés, qui n'ont d'autre aide pour vivre que l'espoir, une politique de gens satisfaits.

Depuis la fin de la guerre, le communisme a conquis presque sans combat un territoire peuplé de cinq cent millions d'êtres humains. Ces cinq cent millions d'êtres humains ont-ils perdu quelque chose dans l'aventure? Ils n'avaient rien. Aujourd'hui, le communisme s'infiltre aux Indes comme l'eau dans une terre poreuse. Nous pouvons nous en indigner. Mais dans un pays où les villes et les campagnes sont peuplées de fantômes vivants pareils aux survivants d'Auschwitz ou de Mathausen en 1945, faut-il s'étonner que la propagande contre les camps de déportation soviétiques ait peu de poids? Dans un pays où le promeneur doit enjamber à chaque pas les corps de mendiants nus, pourris de maladies, difformes, qui dorment dans les rues en attendant d'y mourir, faut-il s'étonner qu'on ne s'effraie pas du peu de cas que le régime soviétique fait de la vie humaine? Dans un pays où il y a quatre-vingt quinze illettrés sur cent adultes, est-il imaginable que l'on s'inquiète peu des contraintes que le régime communiste impose à l'activité littéraire? La démocratie du type américain est peut-être une bonne chose, elle est assurément plus douce, plus humaine et plus respectueuse des droits du citoyen que les démocraties populaires, mais au regard de la condition qui est peut-être celle d'un milliard et demi d'hommes sur les deux milliards d'habitants de la terre, cette différence,

si importante qu'elle soit pour nous — et elle est pour beaucoup d'entre nous celle de la vie et de la mort — est à peu près dépourvue de signification : un détail auquel on n'a vraiment pas le temps de s'arrêter. A défaut de la promesse certaine d'un sort meilleur, à défaut d'un soulagement immédiat aux maux de la terre, le communisme offre du moins l'occasion d'une explosion libératrice, d'une vengeance éclatante tirée de l'ordre présent du monde et de ceux qui en profitent : advienne que pourra.

Le problème des problèmes est celui que pose une misère au prix de laquelle, au regard de laquelle nos fameuses « valeurs de civilisation » perdent leur poids et leur substance, s'évanouissent dans une indifférence quasi universelle. Partout où règne cette misère, le communisme a d'avance partie gagnée, sinon dans les faits, car il peut reculer devant des armées bien équipées, des avions, des chars et des bombes atomiques, du moins dans les esprits. C'est cette misère qu'il faut faire reculer, si l'on veut qu'il recule. Nous ne pouvons rien par des mots, des écrits ou des appels du cœur contre cette évidence assez inquiétante, que nous ne pouvons intéresser à la défense de nos « valeurs de civilisation », dans l'état actuel des choses, des hommes qui n'en connaissent ni les bienfaits ni le sens, et que ceux qui en connaissent le bienfait et le sens ne sont pas assez nombreux pour les défendre. L'espérance communiste ne sera dominée que par une plus grande espérance. Saurons-nous faire naître cette espérance plus grande que l'espérance communiste? Lutter contre le communisme non pas au nom de ce qui est — car ce qui est n'est justifiable qu'aux yeux des heureux de ce monde — mais au nom de ce qui sera?

Soyons certains que si nous avons encore, devant le communisme et s'il le faut contre lui une chance qui ne soit pas seulement matérielle — quant aux armements de guerre, il est possible que le rapport des forces nous soit favorable, mais cela n'aura qu'un temps s'il n'y a que cela — cette chance ne saurait être qu'au-delà de lui, et non en deçà. Nous ne pourrons entraîner dans la lutte contre le communisme que des hommes auxquels nous aurons donné, pour le présent ou pour un avenir accessible. quelque chose qui

vaille d'être défendu. C'est dire que la seule condamnation valable portée contre le monde communiste est celle qui condamne en même temps, au nom des mêmes valeurs, tout ce qui est intolérable dans notre propre monde. Nous ne sauverons du communisme qu'un monde que nous aurons d'abord choisi de transformer. N'essayons pas de le justifier tel qu'il est. On ne nous croirait pas : et l'on aurait raison.

THIERRY MAULNIER.

GALIGAÏ

(Suite et fin) (1).

XV

Le lendemain elle rejoignait les Dubernet. Gilles partit lui aussi pour « faire l'ouverture de la chasse à Baluze » dit-il à Nicolas. Mais il mentait et il comprit que Nicolas n'était pas dupe. Sans doute Gilles allait-il se tapir à Bordeaux dans une chambre d'hôtel : Marie ne resterait pas toute la journée prisonnière à la clinique. Les premières lettres de Galigaï confirmèrent ce soupçon : la petite disparaissait des heures entières.

Julia Dubernet était perdue. On ne pouvait même songer à la ramener chez elle. Mais cela risquait de traîner. Chaque missive d'Agathe, rivée à cette agonie, était un cri d'impatience amoureuse presque désespéré. De ce désespoir se nourrissait l'espoir de Nicolas qu'elle ne pût rentrer à Dorthe avant la fin des vacances. Personne au monde plus que lui ne bénissait la mort qui accordait à Julia Dubernet ces jours de rémission : à la faveur de cette agonie interminable, il regagnerait Paris sans avoir revu Galigaï. Il se refusait à rien envisager au-delà de fiançailles dans le vague. C'était assez de cette lettre quotidienne qu'il aurait tardé à ouvrir s'il n'y avait

(1) Cf. *la Table Ronde* n^os^ 49 et 50.

d'abord cherché la confirmation de ce qu'il souhaitait : « État stationnaire. » Ces deux mots lui sautaient aux yeux d'abord. « État stationnaire. » Il respirait. Il consultait le calendrier : vingt jours, dix-huit jours... Bientôt, ce serait la rentrée.

Cependant il voyait sous ses yeux croître et s'épanouir dans sa mère le germe que Galigaï y avait enfoui. Belmonte ! elle serait la maîtresse de Belmonte ! Elle y régenterait bêtes et gens. Elle n'exigerait pas d'être servie à la salle à manger. Elle ne jouerait pas à la dame. Elle n'était pas une dame. Mais on surveille tout de la cuisine mieux que du salon. Elle s'était renseignée : le vieux Camblanes, depuis son coup de sang, ne voyait plus personne. Il était dans la dépendance de sa fille : « et sa fille, ce sera ma bru, qui nous devra son bonheur. Il faudra bien qu'elle me ménage à cause de toi. Mais à condition que nous restions, toi et moi, comme les doigts de la main. Tu entends, mon drôle, il ne faudra pas se tirer dans les jambes, nous deux. Ah ! on peut dire que nous tenons le bon bout ! C'est triste quand la chance vous arrive, la jeunesse finie ; mais je me porte bien, je peux durer. Là-bas je me reposerai. Ah ! c'est bien mon tour d'être servie ! »

Plus que les lettres de Galigaï, ces propos de la vieille exaspéraient chez Nicolas le désir de prendre le large. Il pensait à Paris comme le criminel qui aspire à s'y perdre. L'imprudente Galigaï, la plume à la main, oubliait toute réserve. Elle rouvrait les vannes ; l'idée ne lui venait pas qu'elle dût se surveiller devant la page blanche. Mourant de faim et de soif, elle s'attablait. Il répondait, tous les deux ou trois jours, par des mots brefs qui ne la décevaient pas, tant elle était accoutumée à ne rien recevoir de lui qui marquât un peu de tendresse. Quand il aurait regagné Paris, il lui dispenserait cette manne chaque semaine, et elle s'en contenterait. Certes, il s'était juré de ne pas faillir à sa promesse. Il n'y faillirait pas. Il ne lui demandait que d'attendre un peu, le temps de s'accoutumer à l'idée, d'apprivoiser l'idée. D'ailleurs Galigaï se calmerait peut-être. Elle finirait par préférer, elle aussi, une union tranquille, une camaraderie, un compagnonnage d'étudiants. Ce qu'il appelait « la chose », car il ne trouvait pas de nom pour la désigner, « la

chose » se passerait à froid, sans furie, dans les ténèbres. Il l'envisageait abstraitement, comme une transfusion de sang.

Quinze jours encore, dix jours... et il serait libre. Alors la lettre arriva : trois lignes griffonnées : « C'est fini enfin. Je dois attendre la mise en bière. Je serai après-demain dans vos bras. » Il était assis dans la cuisine devant son bol de café. Sa mère lui avait arraché la lettre des mains : « Eh bien, ça y est ! On savait bien que ça devait arriver ; mais on est plus tranquille maintenant. » Il valait mieux pour tout le monde que ce fût fini. Est-ce que Nicolas allait regagner Paris? Ce serait une sottise. Il n'avait qu'à demander tout de suite un congé pour se marier. C'était important de ne pas laisser traîner les choses.

Il répondit d'une voix neutre qu'il verrait, qu'il réfléchirait. Il se leva et sortit dans une brume pénétrée de soleil. Il marchait sur la route de Castillon, et pourtant il se sentait au fond d'une nasse. Il était pris. Inutile de se débattre. L'odeur de bois pourri, de feuilles brûlées, du moût de raisin, les grives de passage qu'on ne voit pas et qu'on écoute, tout ce qu'il chérissait depuis l'enfance au déclin de septembre, il n'en prenait plus conscience qu'à travers les grilles d'un cachot. Si la mort était la mort ! Si elle était réellement ce sommeil que l'Église nous promet dans ses dernières oraisons : « *Requiescat in pace*, qu'il repose en paix, Seigneur, donnez aux morts le repos éternel... » mais cela ne le rassurait pas qu'il ne fût question que de repos, dans la prière de l'Église. D'ailleurs il y a le répons : « *Et lux perpetua luceat ei...* » Lumière éternelle : lumière et feu. Il avait pénétré sous le couvert d'une châtaigneraie où, avec Gilles, ils cherchaient autrefois des cèpes. D'instinct, il écarta encore, d'un pied précautionneux, les feuilles sèches. Il se heurtait à ce qui demeurait de foi chrétienne en lui. Il ne croyait pas qu'il pût s'évader : il était tenu, cerné ; aucune issue ouverte sur le néant.

Eh bien ! qu'il consente donc à porter le fardeau lié par lui-même à ses épaules ! « Malheur à vous, pharisiens, qui accablez les autres du fardeau que vous-même ne pouvez porter ! » Ah ! quel prolongement il aurait fallu donner à cette malédiction du Seigneur ! Malheur à nous qui nous char-

geons d'une croix qui nous écrase. et qui n'est pas à notre mesure, qui n'est pas *notre* croix. Combien d'êtres périssent sous la charge inhumaine qu'ils ont follement assumée ! Il est si aisé de se sacrifier en paroles, de s'engager par une promesse. Marche donc jusqu'à la mort avec ce boulet à ta cheville. Mais le boulet du forçat n'a pas de pouvoir sur le forçat. Oh ! Dieu ! cette femme, elle, aurait des droits sur son cœur, sur sa chair, le jour et la nuit, jusqu'à la mort et au-delà de la mort...

Avec quelle implacable volonté elle avait rompu tous les obstacles ! Nicolas pensait à sa mère si hostile d'abord et que Galigaï avait subjuguée au point qu'il ne pouvait plus songer à refermer devant elle les portes du paradis où elle était au moment de pénétrer. Pourquoi avait-il fait cela? Qui donc l'avait poussé par les épaules? Gilles... ce Gilles qui pourtant fût parvenu à ses fins sans le secours de Galigaï, ce Gilles avec ses yeux d'agate dans une face de silex, ce nœud vivant d'os et de muscles mus par des appétits dont l'exigence lui était sacrée... Mais quoi ! il avait toujours fallu à Nicolas une idole à qui s'immoler. Eh bien, immole-toi, victime imbécile.

Telle était sa nature : ces remous de sa sensibilité profonde ne le détournaient pas de chercher une issue du côté d'un dernier sacrifice. Tout se passerait selon ce qu'avait voulu Galigaï : il attendrait, pour s'évader de la vie, que le mariage ait été célébré et même consommé et, que l'établissement de sa mère à Belmonte ne pût être remis en question. D'ailleurs il est aisé de « maquiller » un suicide. Il rêvait de l'espèce d'accident dont il pourrait être victime. Cette idée le calma. Mais sa rancune sourde contre Gilles pénétrait cette paix retrouvée. Il se remémorait l'histoire sans fin du marché de dupe qu'avait été leur amitié depuis l'enfance, tandis qu'il avançait sur cette route d'automne qu'ils avaient ensemble si souvent foulée de leurs espadrilles. Et les derniers toits fumants de la ville moribonde épaississaient la brume autour de la cathédrale démesurée.

XVI

Il rentra par la promenade des Remparts, entendit une voix familière qui l'appelait, leva la tête : à la fenêtre de sa propre chambre, Gilles se penchait.

Quelqu'un l'avait ramené de Bordeaux en auto. Il s'était fait déposer chez Nicolas, tellement il était impatient de le voir, de lui raconter... Oui, bien sûr, il n'était pas allé ouvrir la chasse à Baluze. Ces deux semaines à Bordeaux avaient été merveilleuses et horribles. Marie étouffait dans cette clinique. Sa mère elle-même exigeait qu'elle sortît. Elle le rejoignait au Jardin public, sur les quais, n'importe où sauf dans sa chambre d'un hôtel, près de la gare Saint-Jean. Ils avaient résisté à la tentation pendant plusieurs jours : ils savaient trop bien qu'à peine la porte refermée... Cela pourtant s'était accompli. Il en avait souffert autant que Marie. Lorsqu'ils se séparaient, la même honte les recouvrait. Ces délices dérobées, ces étreintes furtives alors que dans une autre chambre la mère de Marie... Mais quoi ! le bonheur répond à tout : « parce qu'il faut te dire, pour la première fois, la satiété n'a pas suivi l'acte, tu comprends? Je suis comblé à chaque rencontre comme si c'était la première. Marie, elle, trouve cela tout simple : elle n'imaginait pas que ce pût être différent... Mais moi, tu me connais ! quelle découverte ! quelle merveille ! »

Il n'avait pas encore regardé Nicolas. Il était accoutumé à parler seul et il ne parlait guère que de lui. Le silence de Nicolas lui était familier et nécessaire. Mais sans doute n'était-ce pas ce jour-là le même silence ; il le sentit obscurément et baissa les yeux vers son ami presque étendu sur le lit, la face contre le mur. Il lui prit les cheveux à pleines mains, les tira en arrière, l'obligea à lever la tête. Alors il comprit.

« Qu'est-ce que tu as? ce n'est pas à cause de Galigaï? C'est à cause d'elle? Tu ne vas pas te croire obligé... Mais oui ! j'avais bien compris : il s'agissait de vraies fiançailles.

Mais quoi ! de fiançailles indéfinies... N'était-ce pas ainsi que tu l'entendais? Pour moi cela ne pouvait avoir un autre sens. Tu n'as tout de même pas cru que je te laisserais dévorer vivant? Quand ce ne serait que pour elle... la malheureuse ! Y as-tu pensé seulement? Tu ne penses qu'à toi. Mais elle? Tu la tuerais à petit feu. Qu'est-ce que tu dis? qu'elle mourra bien plus sûrement si tu l'abandonnes? Allons donc ! elle sait où aller. Tu peux être rassuré sur son compte. En l'épousant, tu la détournerais de son vrai destin, tu lui ferais une vie misérable alors qu'avec le père Dubernet, maintenant que le voilà veuf... Bien sûr, que sans toi elle l'épouserait... A quoi je fais allusion? Voyons, idiot, c'est la fable de Dorthe. Il n'y a que toi qui n'en savais rien. Remarque, je ne dis pas qu'il se passe des choses... enfin des choses sérieuses... mais des petites choses, cela, oui, je puis te le jurer : Marie s'en est aperçue. Alors tu t'imaginais que c'était par pure amitié, toutes ces mesures qu'il a prises pour lui rendre Belmonte? Mais non, ta mère t'a trompé : ce n'est pas avec l'argent de Julia Dubernet. Les propriétés viennent du côté de Julia, du côté Donzac, mais les capitaux sont au père Dubernet qui, sous le nom de banquier, a fait de l'usure pendant un quart de siècle et a rançonné tout le petit commerce de Dorthe. Belmonte, c'est son cadeau, son cadeau personnel, comprends-tu? le témoignage de sa reconnaissance... Mais non ! ce n'est pas invraisemblable que Galigaï lui plaise. Toutes les femmes ont leur chance, à la campagne... Et puis, elle le conseille sur tout. Ils causent. Il lui raconte ce qu'il a lu dans la *Revue des Deux Mondes*... Elle lui prouve qu'il n'est pas tout à fait abruti. Mais bien sûr que tu as là un prétexte, mieux qu'un prétexte, une raison : tu as été trompé. Ton honneur est engagé. Mais non, ce n'est pas trop tard : comme s'il était jamais trop tard ! Écoute : je t'amènerai à Langon, demain soir, dans la voiture de mon père. Tu arriveras après-demain matin à Paris, à l'heure même où Galigaï, la famille et la défunte débarqueront à Dorthe. De Paris, tu adresseras à Galigaï une lettre bien dosée. Moi je reste sur place pour amortir le coup. Ta mère? Ah ! oui, ta mère... Écoute : donne-lui un prétexte quelconque d'affaires à régler avant ton mariage. Et à elle aussi, tu écriras... Ah ! non !

tu ne vas pas faire d'histoires à cause de ta mère? tu ne vas pas sacrifier ta vie pour éviter une déception à ta mère que d'ailleurs le comte de Camblanes aurait mise à la porte dans les huit jours : mon père a soigné toute sa vie ce vieux sanglier. Je te jure bien qu'il n'a jamais consenti à partager sa bauge avec personne. »

Maintenant Nicolas répétait : « Tu crois? tu crois? » Il protestait encore faiblement. Gilles lui disait : « Ne t'occupe de rien, laisse-toi faire, lâche les mains. » Oui, lâcher les mains. Il respirait ; le monde se revêtait de lumière. Le soleil déchirait la brume. Comment Nicolas eût-il songé à se défendre? Gilles lui enlevait une à une les pierres qui lui écrasaient la poitrine.

Pourtant il s'efforça de résister encore : il était une conscience. « Moi, je n'ai pas de conscience » lui répétait Gilles, du même ton qu'il avait dit à Galigaï : « Moi, je n'ai pas de cœur. »

La conscience de Nicolas se débattit jusqu'à l'heure où la sirène de la scierie apprit aux gens de Dorthe qu'ils pouvaient se mettre à table, et au sacristain que c'était l'heure de sonner l'Angélus. Durant toute cette matinée, Mme Plassac s'agita ; le vieux perroquet montait et descendait les degrés de son perchoir. Comme elle était chaussée de feutre, on ne l'entendait jamais venir ; mais il ne lui servait à rien de coller sa moins mauvaise oreille à la porte de Nicolas. Elle surprit pourtant le nom de Galigaï répété plusieurs fois. Elle ne doutait pas que Gilles ne fût venu pour tout déranger. Elle ne lui en voulait pas. Durant la nuit dernière, l'angoisse l'avait réveillée. Elle avait allumé sa bougie. Ce qui l'avait enchanté la veille lui était devenu un sujet de tourment. Nicolas dans la toile de cette araignée ! Et puis on ne savait jamais : Mme Plassac s'ennuierait peut-être à Belmonte. Peut-être qu'à Belmonte le chagrin la prendrait. Et alors, où irait-elle? Retrouverait-elle sa maison? cette maison de Dorthe venait du grand-père Plassac : elle appartenait à Nicolas, comme d'ailleurs la rente qu'il abandonnait à sa mère. Il était innocent au point d'avoir oublié que tout cela constituait son patrimoine. Mais Galigaï, elle, comment savoir si elle n'avait pas des vues sur la maison? Mais non ! elle aurait

Belmonte… Le tout était de veiller au grain : « Et c'est moi qui te la dresserai, quand elle sera ma bru. » Tout bien pesé, il fallait couper l'herbe sous les pieds du petit Salone. La mère Plassac décida de rappeler Mme Agathe par télégramme. Elle chercha longtemps la formule la moins coûteuse : « *Revenez. Urgent.* » deux mots : elle n'aurait pu faire à moins. Que penserait la demoiselle de la poste? Mais elle était nouvelle et ne s'intéressait pas encore aux gens de Dorthe.

A la fin de l'après-midi, Galigaï parut sur le seuil de la cuisine où Mme Plassac « faisait revenir » des oignons.

— Déjà !

Agathe tenait à la main un sac de cuir noir pelé. Il y avait sur sa joue gauche une trace charbonneuse. Des mèches sortaient du béret de garçon qui la coiffait. Elle demanda : « Il est là-haut? » Mais oui, il y était. Elle respira : elle parerait à tout ; elle se savait de force à obstruer n'importe quelle voie d'eau. Selon sa méthode, la mère Plassac brouillait les choses, les noyait de paroles. Eh bien ! oui, il ne partait que demain soir. Agathe avait tout le temps de le retenir. Mais à la réflexion, pourquoi s'inquiéter de ce voyage?

— Il ne fera qu'aller et venir.

— C'est lui qui vous l'a dit?

— Il me l'a dit et il ne me l'a pas dit. Pensez-vous qu'il va se marier sans aller voir son Proviseur? Il a un congé à demander, des papiers à prendre… Est-ce que je sais !

— Ce sont les raisons qu'il vous a données?

— Il me les a données, ou bien je les ai trouvées toute seule. Vous êtes drôle, madame Agathe !

— En tout cas, moi, je veux savoir, et je saurai…

— Vous voulez ! vous voulez ! Vous croyez toujours, madame Agathe, qu'il suffit de vouloir les choses.

Elle s'était mise à balayer sa cuisine et parlait sans lever le nez :

— Ce n'est pas tout de vouloir, il faut pouvoir.

Galigaï, d'une voix trop douce, lui demanda « ce que ça voulait dire… »

— Mais rien du tout, madame Agathe. Pourquoi faites-vous cette tête, puisque rien n'est cassé? Seulement je con-

nais mon Nicolas : c'est moi qui l'ai fait, n'est-ce pas? Il n'y a pas plus doux, mais il n'y a pas plus entêté.

Galigaï répondit rageusement :

— Ce n'est pas vous qui m'apprendrez qui est Nicolas. Est-il seul en ce moment?

— Oui, il fait ses valises. Ah! il s'y prend d'avance. Et je dois dire qu'il emporte tout, comme quelqu'un qui ne pense pas revenir, ajouta-t-elle, perfide.

Mme Agathe était déjà dans l'escalier. La vieille Plassac s'arrêta de balayer et demeura un instant face à la porte ouverte. Elle grommela :

— On ne force pas à boire un âne qui n'a pas soif, ma mignonne.

Elle était attentive à ce bruit au-dessus d'elle, dans la chambre de Nicolas : une chaise remuée, la valise qu'on traînait sur le plancher. Des silences séparaient les paroles échangées. Mme Plassac tendait l'oreille, la tête de côté, comme une poule.

XVII

— Je suis revenue pour préparer le déjeuner d'enterrement, disait Galigaï. Il y aura un monde fou : toute la lande. Vous ne m'aviez pas parlé de ce départ?

Debout devant la valise béante, Nicolas avait honte de sa peur, honte d'être cet enfant pris en faute.

— J'avais affaire à Paris.

— Quand comptez-vous revenir?

Elle devait interroger sur ce ton la petite Marie : une de ces institutrices qui n'ont pas le mot pour rire. Il répondit, la tête basse :

— Dans une semaine.

Alors Galigaï montra d'un index accusateur le linge étalé sur le lit, les vêtements, les livres.

— Je suis libre encore, il me semble, dit-il.

— Allons, reprit-elle sèchement, avouez.

Il retrouva le souffle : il était retombé au fond de la nasse,

mais la nasse venait de s'entrouvrir. Il releva la tête :

— Eh bien ! oui, je partais.

— Que s'est-il passé en mon absence? Il s'est passé quelque chose ! quoi?

Elle lui parlait de tout près, l'œil fixe, un peu exorbité. Elle n'avait pas de cils. Il détourna la tête :

— Vous descendez du train, dit-il. Vous ne voulez pas vous passer un peu d'eau sur la figure?

Déconcertée, elle s'approcha de la glace, haussant les épaules et répétant : « Il s'agit bien de cela ! »

— Oui, bien sûr, il s'agit d'autre chose... Cette donation des Dubernet, ajouta-t-il... Vous savez ce qu'on raconte à Dorthe?

— A propos d'Armand Dubernet et de moi?

Elle souriait, rassurée. Il protesta :

— Oh ! je n'y ai pas cru une seconde, vous pensez bien ! Vous et Armand Dubernet... — il haussa les épaules — non, tout de même, vous ne voudriez pas ! Je ne suis pas si bête.

— Ah ! c'est donc cela !

Imbécile ! il détruisait lui-même ses propres défenses. En vain essaya-t-il de se reprendre : « Mais les gens parlent. De quoi aurais-je l'air? C'est une question d'honneur. » Que sa mine était piteuse ! Elle se sentait soulagée. Elle répétait : « C'est donc cela ! » joyeuse, détendue. « Que vous êtes sot, mon chéri ! » Elle fit un geste gauche pour l'embrasser. Il se déroba. Alors indulgente, presque mutine, du bout des doigts elle lui donna un léger soufflet.

— Vous cédez devant le premier obstacle, mon pauvre petit. Heureusement j'ai de la volonté pour deux. Alors vous m'avez cru incapable de vous sacrifier Belmonte? Mais je vous pardonne, je ne vous en veux pas.

Rien ne pourrait lui faire lâcher prise. Il se sentit perdu. Elle fronçait le nez, elle découvrait ses canines ; elle n'avait jamais souri si longtemps. Elle lui tendit, d'un geste miséricordieux, deux mains qu'il ne saisit pas et qui demeurèrent ouvertes et un peu écartées du corps comme celles des statues en plâtre de la Vierge.

— Bien sûr ! vous n'y avez pas cru. Mais vous avez reculé devant les commentaires des gens... Non ! non ! laissez-moi

parler. Je veux vous assurer tout de suite que rien ne compte à mes yeux, que personne n'existe en dehors de vous. Je refuserai donc les largesses des Dubernet : qu'il n'en soit plus question. Voilà qui est liquidé, fini. J'ai détruit l'obstacle.

Croyait-elle réellement l'avoir détruit? Mais oui ! elle ne doutait plus d'avoir partie gagnée.

Il balbutia :

— Vous êtes folle? Comment consentirais-je à ce sacrifice, moi qui n'ai rien à vous donner en échange? Vous entendez, Agathe? rien, rien.

Elle feignit de croire qu'il parlait d'argent, de propriétés :

— Mais ce rien pour moi est tout. Comprenez enfin qu'il n'existe que vous et moi dans le monde.

Elle fit un pas vers lui, toujours souriant, les mains de nouveau tendues. Des ventouses, des suçoirs, ne l'eussent pas davantage terrifié. Ah ! les trancher d'un seul coup, avant d'avoir été atteint !

— Je vous ai menti, Agathe. Je me suis servi de ce prétexte pour échapper à ce qui me faisait horreur.

C'était sorti de lui malgré lui. Il respira. Le coup était porté. Elle laissa retomber ses mains. Elle prit le petit sac noir pelé qu'elle avait posé sur une chaise en entrant, chercha un mouchoir, s'essuya la figure, et de nouveau elle faisait front. Elle limiterait l'obstacle, elle le ramènerait à cette appréhension devant l'acte de chair dont tant d'adolescents sont affectés et qui concernait tout le sexe, mais non elle en particulier, mais non Agathe de Camblanes. Elle expliquait calmement :

— Cette horreur, Nicolas, souvenez-vous : dans le jardin, le soir de nos fiançailles, vous ne me l'avez pas dissimulée, vous m'avez même cité la parole du Seigneur : « Ne me touchez pas. » Je vous ai répondu que j'avais compris, que vous n'aviez rien à redouter de ce côté-là, que je n'attendais rien, que je ne vous demanderai rien sinon de vivre dans votre ombre, de vous servir. Et vous m'avez passé au doigt la bague de nos fiançailles.

Sa voix s'était faite humble, pressante, persuasive. Elle leva la main pour lui montrer la bague. Elle était sûre de le

convaincre qu'il n'existait pas de fait nouveau qu'il pût invoquer. C'était vrai qu'il n'y en avait aucun, après tout. Elle triomphait déjà. Il ne trouvait pas de réponse. Elle insistait humble et tenace :

— Oui, vous servir. Rien de plus, je vous le jure.

— Rien de plus?

Lui qui souriait parfois mais qui ne riait jamais, éclata soudain :

— Rien de plus? mais c'est à cela précisément que je pense lorsque je parle d'horreur.

Il ajouta à mi-voix :

— Ce n'est pas à « la chose », à « la chose » impensable dont je n'ai jamais cru sincèrement qu'il pût être question entre nous ni demain, ni jamais, insista-t-il avec une brusque rage.

La colère des doux, qu'elle terrifie ! Elle ne lui avait jamais vu cet air de brute. Il se délivrait d'un coup d'une énorme haine ravalée.

— D'ailleurs, même sans que je vous approche, sans que je vous touche, vivre avec vous tous les jours, toutes les nuits, tant que je serai de ce monde, ah ! même cela... Oui, je choisirais plutôt la mort.

Elle poussa un gémissement court ; mais sans doute n'avait-elle pas entendu le sens exact de ce qu'il avait proféré :

— Non, suppliait-elle, non, non : ne me dites pas que je vous ai perdu !

Hors de lui, il cria :

— Mais vous ne m'avez pas perdu ! on ne peut perdre que ce que l'on possède. Nous avons toujours été séparés par des espaces et par des abîmes.

Il frappait au hasard. Il ne fallait pas qu'il s'arrêtât de frapper.

— Ah ! supplia-t-elle, laissez-moi au moins cela : rappelez-vous le soir sur la route de Castillon à l'endroit du Leyrot.

Elle ne lâcherait donc jamais prise ! Il insista :

— Sachez-le : jamais je ne fus si éloigné de vous qu'à ces minutes-là ; ce que je ressentais me donnait la mesure d'un éloignement infini.

Elle parut touchée à mort. Ses bras pendaient.

— Alors pourquoi avez-vous consenti? pourquoi m'avez-vous promis...

Elle ne put continuer. Il eût été facile à Nicolas de l'achever d'un coup. Ce fut à cette seconde qu'il éprouva la sensation du meurtre : Oui, il tenait une gorge dans sa main crispée. Il ouvrit la main.

— Agathe, s'écria-t-il, c'est horrible!

Il contemplait avec effroi ce qu'il avait fait de cet être méconnaissable.

— Les paroles m'ont trahi. Rien de ce que je vous ai dit n'est vrai.

Il avait passé un bras sur les maigres épaules et la pressait un peu contre lui. Elle hoquetait. Il continua :

— Comprenez que maladroitement je me bats pour vous.

La femme qui paraissait moribonde se dégagea soudain d'un mouvement furieux :

— Ah! non! vous n'allez tout de même pas me dire que ce qui se passe dans cette chambre, en ce moment, c'est pour mon bien?

Il lui prit la tête à deux mains :

— Regardez-moi! ordonna-t-il. J'exige que vous me regardiez. J'aurais fait votre malheur. Nous aurions été le bourreau l'un de l'autre : est-ce vrai ou non?

Elle gémit :

— Si c'était vrai, pourquoi ne vous en seriez-vous aperçu qu'aujourd'hui?

— Oui, bien tard, mais pas trop tard. Dieu merci! pas trop tard pour que vous vous refassiez une vie.

De nouveau il la tenait par les épaules, il la regardait dans les yeux, mais elle détournait la tête. Elle n'avait heureusement pas compris qu'il faisait allusion à Armand Dubernet.

— Une vie sans vous? la vie sans vous!

Elle pleurait maintenant à chaudes larmes, elle grimaçait. Pitié ou pudeur, il ne voulait pas voir cette grimace. Il était un peu touché. Il lui prit la main, la fit asseoir au bord du lit, se mit tout près d'elle, lui parla presque dans l'oreille :

— Je ne suis pourtant pas sans excuse, Agathe. Je plaide

coupable, mais tout de même je plaide. Essayez de comprendre : j'ai été victime de cette puissance monstrueuse de volonté qui vous possède, qui vous précipite contre l'obstacle avec un entêtement aveugle, presque animal. Vous bousculiez mes pauvres défenses, sans vous apercevoir qu'elles se reformaient derrière vous. Est-ce que ce n'est pas vrai?

— Oui, dit-elle humblement et ardemment, je comprends, je vois ma faute.

Il consentait à réviser son procès. Rien n'était perdu. Ce n'était pas trop tard pour devenir une autre.

— Je me corrigerai, je vous le jure. Je m'effacerai, vous ne me verrez plus, vous ne m'entendrez plus, et pourtant je serai là.

Oh ! Dieu ! le cadavre reprenait vie. Il s'éloigna d'elle.

— Mais c'est fini, cria-t-il exaspéré, Agathe, c'est fini.

Il insistait, il appuyait :

— Que faut-il faire, que faut-il dire pour que vous compreniez enfin que c'est fini? J'ai lutté trop longtemps. Je vous en demande pardon. Oui, c'est à vous de me pardonner d'avoir si longtemps résisté à ce dégoût...

Elle se dressa sur ce mot, la bouche serrée, l'œil sec, fit un pas vers lui et presque dans la figure lui souffla :

— Je vous dégoûte. Mais quelle femme ne vous dégoûte pas?

Enfin ! elle l'outrageait ! C'était donc qu'elle se jugeait perdue. Il dit avec calme :

— Si je suis ce que vous croyez, réjouissez-vous donc d'être délivrée de moi.

Il alla à la fenêtre. Sa mère, dans le jardin, faisait semblant de ravauder du linge. Il ne tourna pas la tête quand Galigaï se rapprocha.

— La crapule qui s'est servie de vous, n'arrivera pas à ses fins. Votre Salone n'aura pas Marie Dubernet.

— Croyez-vous? demanda-t-il, placide.

Elle répéta : « Vous verrez... » s'assit sur une chaise, chercha de nouveau le mouchoir dans le sac pelé. Il attendait ; c'était la fin. Elle dit encore :

— Rassurez-vous je vais partir.

Nicolas revint à la fenêtre. Sa mère n'était plus dans le

jardin. Il resta debout face au tilleul : lorsqu'il se retournerait, Agathe aurait quitté la chambre. Et elle contemplait avec application ce profil lourd, ce corps qui deviendrait massif, la trentaine passée. Elle se leva enfin, alla vers la porte, parut hésiter :

— Vous ne vous demandez pas ce que je vais faire en sortant d'ici?

Il s'accouda à la fenêtre. Elle ne voyait plus que son dos. Elle insista :

— Vous n'avez pas peur que je me tue?

Il ne tourna pas la tête. Il était devenu un être aveugle et sans voix. Il ne fit aucun mouvement jusqu'à ce qu'il se fût assuré qu'elle n'était plus là. Alors il prit son mouchoir et s'essuya les mains. Il ne ramassa pas la bague qu'elle avait jetée sur le plancher. Debout devant la glace de l'armoire, il regardait cet homme qu'il était.

XVIII

Le repas funèbre aurait dû finir dans une discrète joie. Non que les plats fussent recherchés, les gens de Dorthe savent vivre : simplement un pâté de lièvre, un gigot et des haricots. Mais comme disait ce cousin de Castillon : « Quel gigot ! les gigots sont toujours trop cuits, partout, sauf à Dorthe. » Et pourtant le repas était triste. Ce qui freinait la joie des convives c'était, déléguée par la famille, cette statue de la douleur qui présidait la table, Mme Agathe. Telle fut la révélation qu'apportèrent les obsèques de Julia Dubernet : la défunte avait été aimée de Mme Agathe dont le désespoir éclatait aux regards ; et les gens de Dorthe ne savaient trop ce qu'ils devaient admirer le plus : que Julia Dubernet ait pu inspirer une telle tendresse ou que Mme Agathe eût été capable de la ressentir. Ah ! on a bien raison de dire qu'il ne faut pas juger les autres. Le sel des larmes avait brûlé comme un corrosif les paupières de Mme Agathe, déjà

rougies à l'état chronique par une blépharite inguérissable.

« Pourtant, disait à voix basse la voisine du cousin de Castillon, quelle perspective cette mort lui ouvre ! Elle plaît à Armand, c'est comme ça ! Il y a un gros lot pour toutes les femmes à la loterie. Toutes mes cuisinières m'ont quittée pour des histoires d'hommes : même les obèses, les chassieuses, les pochardes ; c'est comme ça, que voulez-vous ! Mme Agathe va peut-être faire un beau rêve. Notez qu'Armand n'aurait pas à se plaindre du marché : il est habitué à elle, il a besoin de quelqu'un dans la maison. Elle mène tout depuis des années : simplement il ne la paiera plus. Ce ne serait pas si bête ! Et avez-vous pensé que s'il survit au vieux Camblanes, il aura Belmonte pour finir? Mais ce serait tout de même elle qui ferait le beau rêve... Oui, plus j'y réfléchis, plus je trouve drôle cette douleur de Mme Agathe. Qu'est-ce qui se cache là-dessous? »

Cette question devait être familière à la dame car, après avoir vidé son verre et s'être longuement essuyé les lèvres, elle répéta à l'oreille du cousin de Castillon : « Qu'est-ce qui se cache là-dessous? » A quoi le cousin de Castillon répondit à voix basse, en se retenant de pouffer : « C'est peut-être le remords, elle l'a peut-être empoisonnée... »

— Non, c'est mal de plaisanter, dit la dame. Regardez-la : elle n'a pas avalé une bouchée. C'est à se demander si Armand et Marie ont autant de chagrin qu'elle.

A l'étage au-dessus, d'où il entendait le murmure des conversations, le concert en sourdine des fourchettes et de la vaisselle remuée, Armand Dubernet, assis devant des tiroirs ouverts, classait des papiers. Une mort, cela oblige à mettre de l'ordre. Il s'interrogeait : « Qu'est-ce que j'ai fait de ce contrat? » Depuis longtemps il n'avait paru si éveillé. Marie, assise sur la chaise basse, était attentive à cette gêne délicieuse de la lettre qu'elle avait glissée entre ses seins. Elle n'avait pas besoin de la relire : sa mémoire en conservait chaque mot. « J'ai délivré un peu trop tôt la pauvre mouche Nicolas... Mais l'araignée n'a plus sa toile. Une araignée sans toile, il ne reste qu'à l'écraser. Tout de même, attention à Galigaï ! Et même s'il n'y avait pas Galigaï, il ne

faut pas que nous soyons heureux aujourd'hui ni demain. Tu dois ce sacrifice à ta mère. Et pourtant comment demeurer si longtemps sans te voir? Oui, nous pourrions nous rencontrer, si nous pouvions être assurés de rester sages... Mais qui est le plus faible sur ce point, toi ou moi? Nous ne pourrions pas rester l'un en face de l'autre plus de trois minutes... Écoute, j'ai une idée : tu iras après le dîner non plus au bas de la terrasse sous le tulipier, mais au bord du Leyrot, là où l'on a coupé des aulnes, sans prendre la peine de te cacher. Tu te couvriras bien. Moi je serai sur l'autre bord, juste en face. J'allumerai un feu, tu me verras. Et moi je verrai au moins ta cigarette... Mets le manteau de lainage blanc que tu as acheté à Luchon... »

— Dis donc, petite, il faudra que tu voies avec Mme Agathe ce que vous voulez conserver de la garde-robe et du trousseau de ta pauvre mère. Nous donnerons le reste aux sœurs de l'orphelinat... Tu ne m'écoutes pas, Marie, insista Armand avec impatience.

— Je ne garderai rien, bien sûr!

Marie pensait aux camisoles festonnées de sa mère, à ses pantalons surprenants, aux jupons qu'elle nouait sur son corset.

— Mme Agathe en fera peut-être ses choux gras, ajouta-t-elle, l'œil mauvais.

— Pourquoi Mme Agathe plus que toi?

Armand s'interrompit : Galigaï venait d'entrer sans frapper. Marie n'ignorait pas de quel abîme remontait ce spectre; Armand, lui, que pensait-il?

— Je n'ai pu tenir jusqu'au bout, dit Mme Agathe. J'aurais besoin de parler avec votre père, pourriez-vous nous laisser un instant, Marie?

— Mais non! pourquoi ne pouvez-vous parler devant-moi? Aujourd'hui ma place est auprès de mon père, il me semble?

— Marie, ne sois pas insolente, dit M. Dubernet.

Mais il n'osa lui ordonner de sortir. Mme Agathe n'avait pas réagi. La figure morte, elle s'assit près de lui pour l'aider à classer les factures de la pauvre Julia. Marie demeura sur la chaise basse, le buste droit, les cuisses serrées, tenue dans un

état d'alerte et de défi par le papier qu'elle avait caché entre ses seins et qui la chatouillait, qui lui faisait même un peu mal.

Du rez-de-chaussée montait une rumeur accrue, l'éclat d'un gros rire brusquement réprimé. Puis quelqu'un parla seul : c'était M. Borot, conseiller général, qui révélait à ses parents consternés que Dorthe allait bientôt déchoir du rang de sous-préfecture. André Donzac, un séminariste de dix-neuf ans, neveu de Julia, enfant prodige dont l'insolence était en exécration à Dorthe et qui s'était tu d'abord (de peur qu'on l'obligeât à aller déjeuner chez l'archiprêtre) avait retrouvé sa faconde après le gigot. Il se demandait si le déclin de Dorthe constituait un phénomène limité, s'il s'agissait de cellules mortes, telles que ces callosités qui affectent l'épiderme des pieds, ou si Dorthe était au contraire un point gangrené, qui rendait manifeste le mal mortel dont tout le pays était infecté, et peut-être toute l'Europe. S'agissait-il, d'un membre pourri ou d'une peau morte? « Je vous le demande, Monsieur le conseiller général. »

Armand, Agathe et Marie entendirent des exclamations, un remue-ménage de chaises. Puis le silence. Marie ne perdait pas des yeux Galigaï, non pour la surveiller, mais pour la braver. Elle luttait contre un sentiment de force, de triomphe. Elle en eut honte, essaya de prier pour sa mère morte, sa mère qui n'aimait pas Gilles, qui le haïssait peut-être, qui aurait fini par les séparer... Oh ! que la pensée qui lui venait était horrible ! Pourvu que Dieu ne la punît pas d'avoir eu cette horrible pensée ! « Non, mon Dieu, je suis malheureuse que maman soit morte. Vous qui savez tout, vous savez que je l'aimais. » Elle s'efforça de se rappeler le temps où elle ne pouvait rester une heure séparée de sa mère qui s'en plaignait : « Cette petite est toujours dans mes jupes. » On disait : « Elle n'aime personne, il n'y a que sa mère qui compte. » Maman... dans cette boîte, les mains nouées par le chapelet, la mentonnière... Gilles. Ce visage méchant de Gilles, méchant pour tous les autres et qui ne s'adoucit que pour elle seule, ses yeux durs taillés dans une pierre brillante et qui, lorsqu'ils la regardent, se voilent, s'embrument. Un soir, elle y

a même bu une larme. Il assurait qu'il ne pleurait jamais : « Je pleure tant je t'aime... » Il avait dit cela. Elle ne l'avait pas rêvé : « Je pleure tant je t'aime. »

XIX

— Vous ne croyez pas qu'elle est auprès de lui en ce moment?

Comme Armand Dubernet secouait la tête, Mme Agathe insista :

— Où voulez-vous donc qu'elle soit?

Il leva les épaules en signe d'ignorance.

— Pas auprès de lui, en tout cas. Le soir de l'enterrement de sa mère, non, tout de même!

Armand Dubernet et Mme Agathe « finissaient » le gigot froid en tête-à-tête, comme un vieux ménage. Marie avait refusé de se mettre à table. Jusqu'à la fin du repas, aucune parole ne fut échangée. Mme Agathe plia sa serviette.

— Voulez-vous m'accompagner à la terrasse? demanda-t-elle. Nous les trouverons sous le tulipier.

Armand Dubernet but un dernier coup de vin, se leva avec effort.

— Non, dit-il, j'aime mieux ne pas savoir.

— Si je reviens en vous assurant que je les ai surpris, me croirez-vous?

Il se dirigea sans répondre vers le salon. Il dit que la nuit était douce, qu'il regrettait de ne pouvoir ouvrir les volets, mais, un soir d'enterrement, ce n'eût pas été convenable. Ainsi parlait-il pour remplir le silence. Mme Agathe ne doutait pas qu'il n'eût tout deviné de ce qui la concernait : le nom adoré revenait sans cesse malgré elle dans tous ses propos. Ah! oui, il connaissait la main qui venait de marquer à jamais cette petite créature blême dont souvent, le soir, il reniflait l'odeur au fond du corridor, à travers la porte verrouillée. Il la suivit de son pas lourd jusque dans le vestibule. Elle décrocha une pèlerine qu'elle jeta sur ses épaules. S'étant retournée, elle insista :

— Oui ou non, me croirez-vous lorsque je vous dirai que je les ai surpris?

Cette fois encore il ne répondit pas. Elle referma avec violence le vantail vitré et s'enfonça dans le jardin noir.

Oui, une nuit très douce. Le gravier blanc de l'allée qui descendait vers la terrasse était le prolongement terrestre de la voie lactée. Sous l'ardente palpitation du ciel, on eût dit que la mer revenue soulevait de nouveau la vieille nef enlisée : la cathédrale flottait au-dessus des toits et de la brume. Galigaï ressentait dans sa chair ce que devait être cette nuit pour les deux jeunes corps mêlés l'un à l'autre sous le tulipier et dont elle allait corrompre le bonheur. Son désespoir se nourrissait de la joie qu'une nuit comme celle-là prodiguait à ceux qui s'aimaient si près d'elle, à un jet de pierre maintenant. Peut-être n'avaient-ils pas surpris l'approche de ses pas sur le gravier. Mais les eussent-ils entendus, l'enchantement qui les tenait enchaînés n'aurait pas été dissipé. Ah! pourquoi était-elle sortie? pourquoi n'était-elle pas restée sous la lumière étroite de la suspension, dans la triste salle à manger, en face de ce vieil homme faussement engourdi et qui avait envie de la toucher? Qu'avait-elle à faire, misérable, avec cette nuit dont Marie et Gilles se souviendraient peut-être dans leur agonie, remerciant Dieu de leur avoir donné ce bonheur! Galigaï cédait encore à l'instinct qui l'avait toujours précipitée contre l'obstacle, le front baissé; mais elle n'en était plus la dupe. Elle atteignit le grand tulipier. Un souffle calme froissait les feuilles au-dessus de sa tête comme si la nuit eût respiré. Personne. L'herbe était foulée à l'endroit du gîte, mais le couple avait dû trouver, ce soir, une autre retraite.

— Vous me cherchez, Mme Agathe?

C'était la voix moqueuse de Marie.

— Vous ne me voyez pas? moi je distingue votre silhouette, sur la terrasse. Je suis à l'endroit des aulnes coupés.

Galigaï aurait dû fuir, mais il fallait qu'elle vît, qu'elle touchât le bonheur de l'autre.

— Là... je suis assise sur la souche...

Marie était seule en effet, immobile dans la nuit, petite hase qui livre son fumet au vent pour qu'il l'apporte au lièvre.

— Je vous fais une place près de moi.

— On sent le froid du Leyrot, dit Mme Agathe. Vous allez prendre mal.

— Non, ce feu me tient chaud.

— Ce feu? quel feu?

— Là-bas sur l'autre rive.

Galigaï regarda distraitement une flamme qui vacillait, s'éteignait presque, jaillissait de nouveau.

— Moi, le feu ne me réchauffe pas à distance. C'est vous, Marie, que je sens brûler.

La chaleur animale de ce jeune corps contre le sien, c'était vrai qu'elle lui devenait intolérable. Marie ne répondit pas. Comme une petite fille qu'elle était, elle s'amusait à dessiner des signes dans la nuit avec sa cigarette incandescente. Alors Galigaï comprit. Une branche enflammée fut secouée sur l'autre bord. Galigaï ne voyait pas le garçon, mais elle savait qu'il était là, plus embrasé que la torche qu'il agitait au-dessus de sa tête ; et tout à coup, une flamme ravivée le fit surgir brièvement des ténèbres, dressé sur ses maigres jambes un peu écartées. Il tendait les bras. La nuit le recouvrit.

Oui, Galigaï avait compris : les amants avaient voulu qu'une épée les séparât, une lame liquide et murmurante dans les roseaux et sur les pierres. Jamais ils ne seraient mêlés l'un à l'autre plus étroitement que ce soir ; jamais ils ne retrouveraient cet accord profond avec les plantes et avec les astres, avec l'Être incréé et avec leurs pères endormis. Marie entendit des branches froissées par la fuite d'une bête. Galigaï n'était plus là.

Quand elle rentra au salon, Armand Dubernet n'avait pas changé de place, mais il avait allumé un cigare. A quoi songeait-il dans cette brume malodorante qui lui sortait du nez et de la bouche? Il ne leva pas la tête, ses lourdes paupières plissées ne bougèrent pas : il savait qu'il ne devait pas regarder Mme Agathe en ce moment. Elle s'excusa de

prendre congé si tôt, mais elle était à bout de force. Il demanda :

— Vous avez vu Marie?

Et comme elle inclinait la tête :

— Elle était seule?

Galigaï hésita quelques secondes. Ce qu'elle pouvait rapporter tournerait à l'avantage du couple. Elle s'entendit répondre : « Oui et non... » Il n'insista pas mais dit à mi-voix :

— D'ailleurs, au point où nous en sommes...

Mme Agathe qui avait déjà la main sur le loquet se retourna :

— Cela ne signifie pas, j'espère, que vous êtes près de céder?

Comme il se taisait, elle lui demanda s'il ne serait pas convenable d'attendre que la terre ait durci sur la tombe de Julia. Il hocha la tête :

— Oh ! vous savez, maintenant, la pauvre Julia... Et puis, quoi ! il le faut. Le docteur Salone me l'a dit hier d'un certain ton : « Le plus tôt sera le mieux, monsieur Dubernet. »

Comme l'institutrice haussait les épaules : « Naturellement ! le docteur Salone ! » Il insista :

— Le docteur Salone est une conscience. La seule de Dorthe, je crois bien. Je suppose qu'il en existe d'autres dans le monde... Vous méprisez trop la nature humaine, Agathe, il faut savoir lui faire confiance.

D'instinct il s'interrompit, attendant « l'escopette de Julia » qui ne manquait pas de se manifester après une réflexion de ce genre. Il crut entendre sa voix sèche : « Est-ce que tu as pensé à faire prendre ta veste de chasse chez le teinturier? » mais Julia avait rengainé pour l'éternité son escopette. Aucune puissance au monde n'empêcherait plus Armand Dubernet de s'écouter parler. Il reprit d'une voix hésitante :

— Le plus tôt sera le mieux, ne pensez-vous pas?

Galigaï revint vers lui et demanda : « ce mariage? »

— Savez-vous seulement qui est ce Salone? insista-t-elle. Quelle espèce de type?

— Marie l'aime tel qu'il est... moi, vous savez, les garçons de cet âge ! l'un vaut l'autre.

Elle baissa la voix pour lui souffler presque à l'oreille :

— C'est quelqu'un de très mal. Je sais des choses...

Il demanda : « Quelles choses? » Galigaï s'était appuyée contre le mur. Elle avait perdu la foi dans son pouvoir de créer le destin, et pourtant elle cédait encore à un réflexe de sa volonté brisée.

— Je sais des choses... Oh! c'est difficile à exprimer. C'est tellement ignoble! ajouta-t-elle avec un accent où sa lassitude apparaissait plus que sa haine.

M. Dubernet répéta : « Quelles choses? » Elle passa la main sur son front, dit d'une voix morne : « Après tout, je ne puis fournir aucune preuve... » Ce fut à ce moment-là qu'elle toucha le fond de sa détresse. Le gros homme enveloppé de fumée ne bougeait pas. Son œil vitreux luisait sous une paupière épaisse. Il gardait une immobilité de crapaud. Ils entendirent Marie qui hésita un instant devant la porte, l'entrouvrit, aperçut l'institutrice, referma aussitôt. Galigaï écouta décroître le pas léger et dit :

— Je n'ai plus rien à faire ici maintenant. Je partirai cette semaine.

Alors le crapaud bougea. Il se leva sur ses pattes courtes.

— Vous êtes folle, Agathe, dit-il.

Elle répondit :

— C'est vous qui êtes fou. Mon élève se marie. A quel titre puis-je demeurer ici?

Il jeta son cigare dans le cendrier, s'approcha d'elle lourdement.

— Nous ne pouvons parler de ces choses ce soir, — le soir des obsèques. Ce serait indécent. Mais enfin, Julia m'approuverait, je suis sûr qu'elle l'a désiré... vous savez bien ce que j'espère. Non, non, ne me dites rien. D'ailleurs votre vie resterait la même. Vous garderiez votre chambre si vous vouliez.

Il se détourna un peu, et ajouta, d'un ton plus bas :

— Je ne vous demanderai rien... Je vous jure que je ne vous toucherai pas, à moins que vous n'y consentiez. Je serai un père pour vous, j'ai l'habitude.

Elle retint un cri, ce cri de Nicolas qu'elle-même avait reçu en pleine poitrine : « Vous me faites horreur. » Elle s'éton-

nait de ce qu'une part de son être ne disait pas non, acquiesçait déjà. Elle ne serait pas totalement vaincue. Le désastre secret de sa vie, aux yeux des gens de Dorthe, apparaîtrait comme un triomphe. Même devant Marie, elle redresserait la tête : elle occuperait le champ de bataille. Que de temps devant elle ! toute la vie pour peser sur le destin de cette fille qui, ce soir, s'était moquée d'elle atrocement.

M. Dubernet comptait les secondes : une minute déjà s'était écoulée sans qu'elle protestât.

— Oubliez tout ce que nous venons de dire, Agathe, rien ne nous presse. Vous prendrez votre décision à tête reposée. Marie a besoin de vous plus que jamais jusqu'à son mariage. Il faudra vous occuper de son trousseau, lui servir de chaperon... Voyez-vous, le bonheur n'est pas tel qu'on l'imagine à votre âge. Le bonheur, c'est de ne pas dépendre des autres, c'est d'occuper la première place dans la ville qu'on habite. Le bonheur...

Elle l'interrompit :

— Ou avais-je la tête? Je n'ai pas préparé votre infusion de verveine.

Galigaï avait ramassé l'escopette de Julia. Quand elle eut quitté la pièce, Armand revint s'asseoir près de la lampe. Il songeait : A cinquante-huit ans, était-il trop tard pour avoir un fils? Il le demanderait au docteur Salone. Non, il ne fallait pas trop exiger de la vie : c'était peu probable qu'il eût jamais un fils. Mais de l'essentiel, il ne doutait plus à cette minute : il allait épouser l'héritière de Belmonte, il posséderait Agathe, Belmonte serait à lui.

XX

« J'étais attirée, bien sûr, mais je n'avais pas avalé l'hameçon » disait, ce même soir, Mme Plassac à son fils, qui devait regagner Paris, le lendemain. Il était assis sous la suspension et elle le servait. Il y avait au moins cela d'heureux : elle n'avait pas mal pris la chose.

— Dès que j'ai vu entrer Mme Agathe dans la cuisine, j'ai compris que tout allait casser et que ce serait tant mieux. C'est drôle, tu ne trouves pas, que mes yeux se soient ouverts tout à coup? Aller vivre chez elle, me mettre dans sa dépendance, est-ce que je n'étais pas folle? Sans compter que doux comme tu es, en huit jours il ne serait rien resté de toi. Ah! tu aurais été un garçon à poigne comme il y en a! Certaines femmes, on a beau dire, il leur faut un homme capable de taper dur... Quoi?

Il avait murmuré : « J'ai tapé dur, bien plus dur que tu ne pourrais croire! » mais il ne le répéta pas. C'était sa mère, cette vieille femme qui ne voyait rien au-delà d'un solide bec chaussé de besicles. Et il était le fils de cette femme : doux, bien sûr! doux à l'égard de ceux qui passaient au large, qui ne le relançaient pas, qui ne le forçaient pas dans sa retraite dernière.

— Ce qu'elle doit bisquer maintenant! Je voudrais voir sa tête. A l'église, je n'ai pas trop osé la regarder pendant le défilé. J'aurais voulu observer comment étaient ses yeux.

Elle se rassit en face de lui et coupa un morceau de fromage. Il répondit calmement :

— Ses yeux seront bientôt secs : quand elle sera devenue Mme Armand Dubernet.

— Mme Dubernet? tu crois? Mais c'est qu'il a raison, ce drôle! Mme Dubernet? Ah! par exemple!

Elle était impressionnée.

— Si Mme Agathe réussit ce coup, elle est forte, on ne peut pas le lui refuser. Oui... mais qu'est-ce qu'elle manigancera contre nous?

— Que veux-tu qu'elle manigance? répondit-il avec lassitude. Crois-moi, tout est bien ainsi.

Ses mains un peu épaisses étaient au repos sur la table. Oui, tout était bien. Mme Plassac, l'œil dans le vague, réfléchissait. Elle dit :

— En tout cas, le petit Salone aura un ennemi dans la place, à supposer qu'elle n'empêche pas le mariage de se faire!

Nicolas secoua la tête :

— Non, il est trop tard... Mais pour le défaire, elle a toute la vie.

— Tu ne mettras plus le doigt entre l'arbre et l'écorce, j'espère?

— Rassure-toi, je ne m'en mêlerai plus.

Il toucha dans sa poche la lettre que Gilles lui avait fait porter dans la journée. Il ne la savait pas par cœur, comme Marie. Gilles s'excusait de ne pouvoir passer avec lui cette dernière soirée : ils se retrouveraient à Paris bientôt. Gilles irait reprendre ce qu'il y avait laissé de vêtements et de livres et rentrerait à Dorthe pour se marier au mois de janvier. Marie et lui avaient décidé qu'ils habiteraient Baluze. Nicolas dit à mi-voix :

— Il n'y a pas si loin des hommes aux insectes.

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Gilles et moi, nous sommes sortis de nos chrysalides...

— Diseur de riens!

Il se leva. Il avait envie de marcher dans la nuit. Il demanda la clef.

— Alors, même ta dernière soirée, il faut que ce Salone me la prenne?

Nicolas répondit sèchement :

— Mais non! Il a rejoint sa fiancée. Je ne veux que respirer un peu.

Eh bien! elle l'attendrait comme elle faisait toujours. Il insista de sa voix sourde :

— Donne-moi la clef.

La vieille femme fit de la main un signe de refus et sourit, montrant ses gencives. Il savait bien ce qu'elle avait décidé une fois pour toutes. Il contourna la table et sans hausser le ton :

— Allons, cette clef! et vite.

Elle s'était dressée et s'appuyait à sa chaise, tant elle était saisie. Elle marmotta :

— Qu'est-ce qui te prend? En voilà des manières! C'est ma clef, peut-être!

— Ta clef? tu oublies un peu trop que je suis ici chez moi, maman.

Elle se rassit et elle regardait son fils de bas en haut : « Hé bé! répétait-elle, hé bé! »

— Dépêche-toi.

Elle grommelait : « Et où l'ai-je mise, cette clef? »

— Dans la poche de ton tablier.

Elle l'y trouva en effet et la lui tendit d'une main qu tremblait un peu. Il la lui arracha presque. Elle le suivie dans le corridor.

— Allons, dit-elle, embrasse-moi! c'est vrai que tu as vingt-huit ans. Tu es un homme après tout.

La route de Castillon était elle aussi un prolongement de la voie lactée. Il écoutait le bruit de son pas solitaire. Non, il ne désirait pas que Gilles fût là : il marchait seul, en proit à cette avidité triste que tous les royaumes de la terre n'eussent pas apaisée, seul avec cette tendresse, retirée de tous les visages et qui demeurait étale comme la mer sous les étoiles, sans pensée. A l'endroit où une coupe de pins délivrait un grand espace de ciel, il s'arrêta, tourna la tête, et vit empêtrée dans les toits, la noire cathédrale échouée. Les insectes humains avaient pourtant construit cette nef démesurée, à la mesure de l'amour qui étouffe quelques-uns d'entre eux. Nicolas Plassac marcha encore jusqu'à l'endroit où la route traverse le Leyrot. Étranger à lui-même, détaché de toute créature, il s'assit sur le parapet, et il demeurait là comme s'il avait donné rendez-vous à quelqu'un.

FRANÇOIS MAURIAC.

A PROPOS DE JEAN ROSTAND

Il est extrême dans ses qualités. Chez lui, j'ai vu la bonté à l'état pur. C'était la bonté absolue, dans son plein éclat, comme le clair de lune sur la neige. Jean Rostand est là. Il apporte le secours sans jamais mesurer s'il en a véritablement les moyens ni le temps. Cette bonté, c'est tout simplement la présence humaine dans sa nudité, l'homme vrai. Il n'a jamais fait de tort à personne. Jamais. Tout ce qui concerne Jean Rostand prend un caractère absolu, tout à fait singulier et notamment ce mot « jamais ».

Il est né dans la gloire. Il est né dans l'un des plus beaux jardins de France, dans ce faste qui entoura Edmond Rostand, le dernier écrivain qui connut la gloire littéraire.

Rien n'est ruineux comme la richesse et le succès. Peu d'années plus tard Jean Rostand était à Ville-d'Avray et la féerie était terminée. Il fallait faire face aux dépenses du passé. Il y avait là cette famille des serviteurs et de tous ceux qui avaient participé à la royauté de Rostand. Le vieux domestique qui vit encore, Miss avec sa pâleur de plâtre et Nounou, et les secrétaires, et leurs familles. Jean Rostand n'a pas considéré s'il avait les moyens de sauver tout ce monde, mais il les a tous gardés auprès de lui. On déjeunait, on dînait à la même table car il aurait fallû d'autres domestiques pour ceux-là. Jean Rostand est resté vingt ans sans quitter Ville-d'Avray. Il faut bien entendre ces mots dans leur acception absolue car tout est extrême, tout est absolu chez Rostand. Il n'a pas quitté un jour Ville-d'Avray, ni l'hiver quand Marseille est brillant, ni l'été où la mer peut séduire. La raison serait assez difficile à démêler, et je n'en aurais pas la force en ce moment. Rien de l'extérieur ne l'intéresse. Rien de ce qui fait pour les autres hommes le charme du moment, rien de ce qu'ils appellent la beauté n'existe pour Jean Rostand. Un beau coucher de soleil, cela ne signifie rien pour lui. La distraction, moins encore. Jean Rostand n'a jamais quitté un jour sa maison de Ville-d'Avray et s'est toujours détourné de la société proche, curieusement ignorant de

ce que sont les hommes sur lesquels il a écrit si profondément, ne s'avançant jamais parmi ses semblables par les voies ordinaires de la connaissance directe; mais plongeant dans la nature humaine plus avant que ne l'ont fait avant lui tous ceux qui ont cherché à y pénétrer. Si Jean Rostand n'a pas quitté Ville-d'Avray pendant vingt ans, il y a aussi une petite raison étrange : il a eu dans sa jeunesse un grand amour : l'amour pour son père. Il aimait aussi beaucoup sa nounou et je ne sais pas pourquoi, il se figurait que si un jour il quittait Ville-d'Avray elle ne survivrait pas à cette courte absence. Elle devait avoir à ce moment-là, dans les quatre-vingts ans. Le beau-père de Jean Rostand est mort. Jean Rostand a dû accompagner sa femme à Marseille. Quand il est arrivé à Marseille, il a reçu un télégramme : la nounou venait de mourir.

Si le mot « extrême » revient toujours quand je pense à Jean Rostand, ceux qui auront lu ses maximes le comprendront. Ce psychologue ne ressemble à aucun autre. Dans la clinique où je dicte ces mots un peu désordonnés je n'ai pas de livre; si j'en avais, je ne serais point capable de les ouvrir. Il y a assez longtemps que je n'ai lu les Familiotes, *Journal d'un caractère et toute la première série de ses écrits psychologiques. Quand ils seront publiés de nouveau on sera surpris devant l'étrange esprit qui a produit de merveilleuses broderies, de bizarres sculptures comme certains insectes qui tissent ou découpent des œuvres d'art si mystérieuses. Jean Rostand est unique comme psychologue parce que rien de ce qu'il écrit ne semble venir de chez nous, de notre petit monde des bois, des mousses, des rivières, du soleil et de l'ombre. Rien n'a l'air de venir des hommes. Ce n'est pas du tout le travail habituel des moralistes, ces bouilleurs de crus, qui tirent de la récolte du jardin et de quelques produits de la vie des phrases qui conservent à travers les âges un fort parfum d'humanité.*

Depuis un demi-siècle, les critiques répètent avec confiance, jusqu'à Mme Claude-Edmonde Magny, une bêtise que Jules Lemaître a écrite. Ils disent qu'une maxime peut se lire à l'envers, se retourne comme on veut. Je ne sais pas de quel côté il faut prendre le zigzag de l'éclair. L'éclair foudroie. Je ne sais pas si les maximes de Rostand sont exactes, si elles sont parfaitement mesurées, s'il faut commencer à les lire par le milieu ou par la fin. Elles sont foudroyantes. Elles viennent d'un univers qui n'est pas le nôtre. Ce sont des pierres tombées du ciel des bolides. J'admire chez Jean Rostand un homme qui ne ressemble à personne, extrême dans ses qualités et qui a je ne sais quoi de terrible. Je l'aime bien depuis trente ans et c'est un sentiment qu'il m'a rendu je crois. Mais nous n'avons pas beaucoup de sujets de conversation en commun. Il est dans l'absolu, le

chiffre, l'abstrait, la vérité inhumaine. J'ai toujours vécu dans la fréquentation de ce qui m'a paru le plus nébuleux. Quand j'étais secrétaire de Stock vers 1908, *P. V. Stock me disait : « Le petit Rostand m'achète de drôles de livres. » C'était des livres de science et d'anarchiste. Jean Rostand, dans l'éden de Cambo ne regardait que les insectes et déjà tournait le dos à tout le monde. Son premier livre il l'a édité chez P. V. Stock qui lui fournissait ses volumes subversifs. Ces premiers livres s'appelaient, je crois* Pendant qu'on souffre encore *et* la Loi des riches. *Il a toujours détesté la forme de société où il est né, celle des riches et des pauvres, celle où il y a des classes. Je n'ai jamais voulu en discuter vraiment avec lui car j'ai sur ce sujet-là des opinions qui ne sont pas arrêtées et qui viennent d'une autre source* (1).

★

Tout à coup, me voilà transporté dans une clinique où me conduit l'admirable Dr Gouverneur : la Villa Molière. C'est une clinique bien organisée et où tout le monde connaît bien son métier. Il n'y a rien que j'apprécie davantage. Comme je quittais ma maison de La Frette pour aller à la Villa Molière, j'ai pensé tout à coup à Jean Rostand. Il est « extrême dans ses qualités ». C'est une idée, c'est une vision qui m'a suivi dans des jours qui ont beaucoup compté pour moi. Je me disais en partant : Je voudrais revenir à La Frette pour dire aux Français : Prenez bien garde, Jean Rostand est un psychologue, qui ne ressemble à aucun autre.

Un médecin qui a de hauts grades et, j'en suis sûr, dans les meilleures intentions, a cru utile de me dire quelques instants avant mon départ que, dans le néant où j'allais être plongé quelques heures, je pourrais demeurer. Je ne m'explique pas encore et sans doute je ne m'expliquerai jamais quelle était son intention véritable. Mais l'idée que peut-être je ne reviendrais plus dans mon jardin de La Frette ne m'a pas beaucoup troublé parce que l'idée de la mort ne m'a jamais tracassé. Je suis porté à sentir — et en cela assez différent de Jean Rostand — l'intime corrélation, l'étroite dépendance des contraires.

Le temps était couvert. J'ai recommandé au jardinier de mettre des feuilles sur les clématites. J'ai mis de côté une cinquantaine

(1) Rien n'est complexe comme le sociable et le vivant, plein de nuances aussi. Rien n'est plus simple que l'idée abstraite qui se loge bien dans le cerveau et peut faire la loi à un grand nombre d'hommes. Je ne sais d'où viennent ces idées si claires et si impérieuses que tant de Français ont dans l'esprit, ces idées qui font les grands bouleversements, les révolutions et qui mettent le grabuge partout et qui, le plus souvent ne correspondent à aucune réalité concrète.

de pages d'un roman que j'ai commencé à publier dans « la Table Ronde » : Vivre à Madère *dont j'aurais voulu donner encore un morceau. J'ai arrangé les choses pour que ce soit possible si je ne revenais pas. J'ai écrit quelques messages et j'aurais voulu donner encore d'autres instructions. Ce qui est pénible, c'est de mourir dans le désordre et avant d'avoir tout dit. Il m'a paru que je n'avais pas tout dit encore. Ce que je dis en ce moment, dictant ces mots les yeux fermés à une personne que je ne peux pas voir parce que je souffre constamment, je m'excuse que cela soit si peu de chose.*

On est dans une chambre blanche, dans une maison toute silencieuse où tous les jours, d'affreuses souffrances sont étouffées, sans qu'un murmure soit perceptible. Une jeune fille s'approche de votre lit doucement, et d'une caresse légère qu'on ne comprend pas, touche votre bras, puis elle vous dit : « Demain matin, je viendrai vous dire bonjour. » Elle est là à votre réveil et encore une fois elle touche doucement votre bras et on a cessé d'exister. On a disparu dans cet univers du néant dont je n'oublierai plus l'ineffable paix. La conscience est abolie et pourtant l'on souffre. On vit encore et on ne le sait pas. Terrible jeu de ces « hommes de vérité », de conscience, de savoir qui vous envoient dans le néant et vous en retirent, dans cet incroyable chaos du temps où deux heures ont passé qui pouvaient être aussi bien des milliers de millénaires. Ils vous rendent la vie dont ils disposent, qu'ils n'ont point faite et qu'il faudra subir, la vie qui recommence tout de suite avec la conscience des piqûres, toutes sortes de piqûres qu'il faudra endurer longtemps encore : les matérielles et les morales. J'ai été plongé dans le monde de Jean Rostand, celui des « hommes de vérité » et des merveilles que font ces hommes; c'est le monde de la fantasmagorie et je ne sais si reprendrai tout à fait pied sur notre sol.

J'ai toujours senti l'importance de choses que l'on pouvait considérer comme insignifiantes chez l'homme, les sentiments personnels et tout ce qui fait son intimité individuelle. Ce sont de petites choses terrestres, les plus humbles, celles qu'on a le plus chéries, celles auxquelles on a le plus donné qui vous accompagnent jusqu'au bord de la grande nuit. Je n'oserai dire lesquelles m'ont occupé dans ces minutes où l'on est déraciné de la vie. J'en dirai une pourtant : Je n'aurais pas voulu mourir il y a peu d'années. La France avait alors un visage que je n'aimais pas. Je sais tout ce qui la menace aujourd'hui et tout ce qui va s'effacer, j'en suis persuadé, sur notre pauvre continent. Ce qui peut subsister et ce qui peut renaître viendra des racines. S'il a des racines, un pays ne s'effacera pas si longtemps qu'il soit piétiné et dévoyé, car les germes de la terre

sont vivaces. Une des racines de la France, c'est sa littérature, ses quatre siècles de belle prose dont Marcel Arland vient de faire un bouquet que j'ai voulu garder près de mon lit. J'ai cru que les Français trahissaient la littérature éternelle, l'art sacré pour des engagements ineptes dont on est obligé de rougir le lendemain, mais je sais aujourd'hui qu'il y a de jeunes écrivains, cinq ou six au moins qui aiment la littérature comme je l'aimais dans ma jeunesse, pour les mêmes raisons. L'art pour l'art, cela ne veut rien dire. Et pourtant cela dit tout. De ces Français qui, en ce moment, sauvent la littérature, je nommerai un seul parce qu'on sait que je l'aime bien et que je l'admire beaucoup. C'est Roger Nimier. Je ne dirai pas pourquoi. On lui a fait déjà assez de compliments. C'est un jeune homme de la forte race des écrivains de 1925. *Il y en a d'autres. C'est à eux que j'ai pensé dans ces heures assez graves pour moi.*

1er février 1952.

JACQUES CHARDONNE.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

LIBERTÉS DE L'ESPRIT
de CHARLES MORGAN.

I. — LA CONTRAINTE DE POSSESSION.

Recueil d'articles et de conférences, l'ouvrage de M. Charles Morgan que vient de traduire Mme Christine Lalou, *Libertés de l'esprit* (1), n'est pas de ceux qui auraient retenu ici notre attention, s'il n'avait été précédé d'une importante introduction. Son propos ne nous éloigne pas autant qu'il peut sembler de nos préoccupations habituelles. On l'a déjà vu : *l'homo stalinensis* est de notre ressort, si Staline ne l'est pas. Comme le note excellemment M. Morgan, « il y a des preuves flagrantes du fait que le problème des libertés de l'esprit est sorti du domaine de la philosophie politique et qu'il est aujourd'hui aussi urgent et aussi positif que le problème de l'émancipation des esclaves l'a été au siècle dernier. » La présente étude enchaîne directement sur mon avant-dernière chronique, consacrée aux recherches de Jules Monnerot. Nous y retrouvons la même question, celle d'un changement essentiel de la psychologie de *l'homo rationalis*. Mais le seul régime soviétique n'est plus en cause. Un *homme américain* assez inquiétant y dresse une silhouette encore incertaine mais qui pourrait bien s'incarner un jour. Il s'agit moins désormais des techniques d'avilissement dont la collectivité est l'objet par des moyens de masse (par exemple la propagande) que de celles qui agissent directement sur l'individu (par exemple, les atteintes à la personnalité dont témoigne le comportement des accusés soviétiques). Le but reste le même : un changement fondamental de l'esprit humain devant aboutir à un fondamental changement de la société, avec choc en retour et action indéfinie dans les deux sens. En effet, si un homme nouveau doit donner naissance à une

(1) Éd. Stock.

société nouvelle, celle-ci agit à son tour sur l'homme pour le modifier davantage encore. Les libertés de l'homme sont toujours menacées. Mais elles ne sont plus seules en danger :

D'autres despotismes ont exercé des contraintes sur les actes, mais la théorie et la pratique mécanistes visent à détruire la liberté en détruisant, chez l'homme, le désir et la faculté de liberté. Si l'on peut comparer la liberté à un fleuve, on pourra dire que, alors qu'autrefois ceux qui avaient une conception chrétienne ou humaniste de l'homme admettaient que le cours supérieur du fleuve était à l'abri de toute attaque, aujourd'hui, c'est à la source même qu'il faut veiller.

M. Charles Morgan s'est avisé que l'influence qu'il était possible d'exercer sur l'esprit humain était, dans notre monde, en train de changer de nature. Les moyens d'une contrainte spirituelle, que notre auteur baptise d'abord automatique, puis à laquelle il donne, avec plus d'exactitude le nom de *contrainte de possession*, sont peu à peu mis au point, tant aux États-Unis qu'en Russie. Méthode de systématique adultération de la personnalité dont on ignore à peu près tout encore mais dont on peut d'ores et déjà affirmer qu'elle en est, aux U. S. A. comme en U. R. S. S. au-delà du stade des expériences de laboratoire. M. Morgan insiste, avec une sympathique humilité, sur son incompétence technique. A défaut d'un vocabulaire scientifique qu'il risquerait de mal employer, il préfère, nous dit-il, user du langage de tout le monde. Ce qui rend fort abordable son introduction, sans pour autant la rendre moins intéressante. Certes, on a, de tout temps, essayé d'agir sur l'esprit de l'homme, ne serait-ce que par l'éducation : mais ce genre d'influence orientait la personnalité sans attenter à son intégrité. Autres formes de contraintes, celles qu'exercent les hypnotiseurs, les psychiatres, les anesthésistes, mais qui interrompent le cours normal de nos pensées, sans mutiler notre pensée elle-même : au réveil, nous nous retrouvons intacts. Ce que nous révèlent les procès soviétiques, ce que nous laissent deviner certaines recherches américaines est d'une autre nature. Seuls les envoûtements de l'ancienne sorcellerie, les cas traditionnels de *possession* peuvent nous donner une idée de ce qui est désormais en cause : « La possibilité de déposséder l'homme de son esprit, de sa volonté, de sa personnalité même, de telle sorte que, en appliquant à John un procédé scientifique, John, automatiquement, puisse non seulement être d'accord avec Joe ou lui obéir, mais puisse être si profondément transformé que, psychologiquement, il ne soit plus John mais bien l'enveloppe extérieure de John où Joe, selon son bon plaisir, aura inoculé une psychologie étrangère. » Qu'il s'agisse en principe (même dans les pays communistes) d'une action qui se propose le progrès de l'humanité, n'enlève rien, bien au contraire, à la gravité de la menace. Voici des millénaires que l'on sacrifie l'homme au nom du bien qu'on lui veut. Mais aux moyens empiriques dont on a jusqu'à maintenant disposé, est sur le point de succéder une méthode scientifique, qui, lorsqu'elle sera définitivement élaborée,

jouera à coup sûr et toujours, avec cette aggravation que ce sera un homme déjà transformé (comme on commence à le voir en U. R. S. S.) qui agira sur l'homme dans le sens d'une transformation plus grande encore. Si bien qu'à la limite l'homme *normal* aura perdu jusqu'au souvenir de ce qui fut la grandeur de l'homme. Encore une fois, précise de nouveau M. Morgan, nous n'en sommes pas là, il est possible que l'exercice de la contrainte de possession en reste à son stade actuel. Mais on disait la même chose, il n'y a pas si longtemps, de la bombe atomique. De toutes façons que les hommes de l'Est ou ceux de l'Ouest « soient ou non capables de parachever une machine agissant sur le cerveau, qu'une machine de cette nature existe déjà ou non, l'idée de cette machine peut servir de centre à nos réflexions ». Réflexions qui, chez M. Morgan, ne vont pas beaucoup plus loin. Nous touchons là à une matière qui n'est pas tombée encore dans le domaine commun. Les sources d'information sont insuffisantes pour le profane qui doit procéder avec d'autant plus de précaution que les spécialistes donnent eux-mêmes leurs conclusions comme provisoires. Avec toute la prudence que nécessite notre propre incompétence, donc en citant largement nos sources, voyons s'il n'est pas d'autres façons d'envisager le même problème.

II. — VERS LE GRAND SOMMEIL DE L'HOMME ?

M. Charles Morgan nous parlait d'une éventuelle machine agissant sur le cerveau de l'homme. Mais à quoi bon une machine s'il suffit de machinistes travaillant directement sur ce vivant appareil, complexe mais de mieux en mieux connu : le cerveau humain? Certes les localisations cérébrales, après la faveur dont bénéficia la phrénologie de Gall, puis la théorie moins fantaisiste mais néanmoins fort sujette à caution de Broca, si elles ne sont pas absolument niées ne présentent plus ce degré de précision que l'on avait cru. On admet aujourd'hui qu'aux diverses classes de phénomènes psychologiques correspondent non des *sièges*, c'est-à-dire des régions ou des organes déterminés, mais des *trajets* complexes, pouvant intéresser des régions multiples et distantes de la substance cérébrale (1). Selon Kurt Goldstein, localisation d'une opération psychique « ne signifie plus excitation d'un endroit déterminé, mais processus dynamique qui se déroule dans tout le système nerveux et même dans l'organisme entier (2) ». Il n'en demeure pas moins que la conscience n'est plus seulement désormais une intuition ou la connaissance réfléchie d'une réalité impalpable mais qu'elle est aussi un fait clinique. Aux recherches de la psychiatrie et de la neurologie au sens large, il faut ajouter celles, moins connues, de la neurochirurgie, discipline fondée en 1936 par Egas Moniz lorsqu'il eut l'idée de supprimer certains états anxieux ou de dépression en

(1) André LALANDE, *Vocabulaire...*, art. « Localisations cérébrales ».
(2) Kurt GOLDSTEIN, *la Structure de l'organisme*. Éd. Gallimard, p. 220.

sectionnant partiellement ou totalement les lobes préfrontaux (lobotomie frontale bilatérale). Certaines manifestations de l'activité humaine peuvent être supprimées par suppression de la zone cérébrale intéressée. Depuis les premières opérations d'Egas Moniz, les lobes préfrontaux ont été divisés en zones distinctes, ce qui permet d'intervenir avec beaucoup plus de précision, donc moins de destructions. (Ce sont les topectomies : ablation d'une région corticale limitée ; et les leucotomies : lobotomies partielles.) Les neuro-chirurgiens nous apprennent que ces interventions contribuent à préciser nos connaissances sur le fonctionnement mental. Que dès maintenant, une conséquence de portée générale se dégage : l'union de plus en plus intime des affections classiquement neurologiques et des affections classiquement mentales. Qu'il n'est, par exemple, pas douteux pour eux qu'une « psychalgie (1) » ne traduise une lésion d'un système cérébral déterminé. Que donc la neuro-chirurgie apporte une contribution importante à l'orientation physiologique organique de la psychiatrie moderne (2).

Ou encore :

Par l'étude ultérieure des opérés et l'examen, sur pièces anatomiques, des dégénérescences, on peut espérer préciser certaines fonctions des lobes frontaux et parvenir à une meilleure compréhension des phénomènes de la vie psychique. Il est encore trop tôt à l'heure actuelle pour parler de localisation des facultés mentales dans les lobes frontaux. Il est d'ailleurs très probable que si l'on arrive à localiser des fonctions mentales, ce seront des entités physiologiques portant des noms différents des catégories psychiatriques et psychologiques actuelles (3).

Qu'importe le nom, si l'on agit sur la chose ? Les mêmes auteurs citent les Drs A. Meyer et B. Mc Lardy notant que « s'il y a tendance à la localisation elle est ici masquée par la relation quantitative entre le degré de changement dans la personnalité et la masse du cortex exclue (4) ». Changement quantitatif qui aboutit à une modification qualitative. Le problème est de savoir si l'amélioration des maux en cause (5) ne peut être obtenue qu'au prix d'une modification profonde de la *personnalité*, ce mot étant entendu dans le sens *produit du jeu des fonctions psychiques*. Dans

(1) On appelle « psychalgies » (« ce qui n'est pas une explication ») certains états douloureux irréductibles, névralgies faciales continues, névralgies dans un territoire anesthésié, etc.

(2) *Sur les indications de la neuro-chirurgie*, par J. Le Beau et D. Mahoudeau, in *Bulletins et Mémoires de la Société médicale des hôpitaux de Paris*, nos 17 et 18, 1950, p. 763

(3) *L'Évolution de la psycho-chirurgie*, par Jacques Le Beau et Jean Pecker, in *la Semaine des hôpitaux de Paris*, n° 94, 22 décembre 1949.

(4) *Journal of mental science*, 1949, 398 v° ; 182-196.

(5) Troubles mentaux graves irréductibles par les traitements normaux ; syndromes douloureux rebelles à tout autre traitement chirurgical, surtout lorsqu'ils s'accompagnent d'anxiété et lorsqu'ils comportent une toxicomanie.

les jours qui suivent une intervention frontale, on constate des changements importants (désorientation, apathie, etc.). Les Drs Le Beau et Pecker ajoutent :

Ultérieurement, le malade acquiert une nouvelle personnalité; il doit y être aidé par une rééducation qui joue un rôle essentiel. Rien ne nous permet alors de dire théoriquement que la nouvelle personnalité est meilleure *ou* pire. *Quant à savoir si le médecin a* le droit *de changer la personnalité du malade, c'est porter la discussion sur un plan médico-légal et métaphysique où nous ne saurions nous risquer.*

Quant à nous, ne laissons là ni le médico-légal qui pose sous une forme plus actuelle encore, le problème même dont nous sommes préoccupés ; ni le métaphysique que nous jugeons également de notre ressort — du moins en décidons-nous ainsi avec la belle assurance des non-spécialistes. Nos auteurs ajoutent, ce qui nous ramène à l'introduction de M. Charles Morgan :

D'ailleurs nous ne pensons pas que l'atteinte portée à la personnalité par les interventions frontales soit plus profonde qu'à la suite d'autres méthodes psychiatriques : longues séries d'électrochocs et surtout psychanalyse et narco-analyse qui constituent une véritable effraction de la conscience.

Peu nous importe la méthode, du moment que nous nous trouvons en présence du même résultat, une effraction de la conscience qui ouvre, à la limite, sur ce « meilleur des mondes » que décrit ainsi M. Jean Rolin :

Le Grand Tyran disposera de sa brigade médicale de surveillance civique . je ne pourrai plus voter, m'inscrire au parti, signer ma déclaration d'impôts, me faire porter malade à l'Assurance sociale, obtenir ma carte d'identité et mes tickets d'alimentation, avoir en un mot l'autorisation d'exister, sans un certificat de narcose attestant mon loyalisme et ma docilité barbituriquement authentifiés (1).

Ou encore sur ceci que M. Charles Morgan exprime de cette façon par la bouche d'un savant américain optimiste :

Eh bien oui! toute la question était là; et ce n'était pas pour demain. Vider le cerveau était une chose faisable, au moyen de drogues, ou d'électrochocs. Vider une portion déterminée du cerveau serait un progrès énorme et peut-être pas si lointain, après tout. Remplir un cerveau, c'était toute une autre histoire et on n'y arriverait peut-être pas de longtemps. Mais évidemment, c'était là le but, en définitive (...). On pourrait beaucoup, par exemple, pour corriger l'insuffisance mentale, pour contrecarrer des tares héréditaires ou « substituer à des tendances criminelles des penchants vertueux ».

A quoi M. Charles Morgan, pessimiste parce que sans doute plus lucide, répond que tout cela est fort intéressant, mais « qu'il

(1) Jean Rolin, *Drogues de police*. Éd. Plon.

n'a pas envie de voir qui que ce soit en possession du pouvoir de changer un enfant en singe ». Peut-être avons-nous tort, mais nous ajoutons que ce n'est pas sans inquiétude que nous acceptons l'idée de voir l'homme devenir un jour ce singe supérieur (à l'homme?) que risquerait d'être à plus d'un titre le sur-homme. On se souvient de M. Edgar Morin : vaincre la mort spécifique cela signifierait de surcroît domestiquer l'espèce humaine sur tous les plans, la coloniser. Colonisation, domestication que nous retrouvons au terme des recherches qui ne se proposent pas de faire vivre l'homme plus longtemps mais seulement de le faire penser autrement. Plus efficacement, nous n'en doutons pas. Plus économiquement. Sans ces déperditions d'énergie que sont, par exemple, les émotions esthétiques ou métaphysiques. Nous ne sommes pas plus rassurés ici que là. Bien sûr : la narco-analyse se présente *aussi* comme un procédé thérapeutique. Quant à la psycho-chirurgie, elle n'a qu'un objectif : guérir — aussi est-ce avec l'intérêt le plus passionné que nous suivons, dans la faible mesure de nos moyens, les progrès de cette *chirurgie du comportement*, encore en plein développement. Mais, en fait de narco-analyse, la plaidoierie du professeur G. Heuyer (1) nous paraît moins convaincante que le réquisitoire précité de M. Jean Rolin (2). Mais la psycho-chirurgie ne servira-t-elle pas un jour à guérir des maux auxquels l'homme doit, qui sait, le meilleur de lui-même, la jalousie, par exemple, ou même l'amour? Une légère incision en une aire dûment numérotée du cerveau et John serait guéri de son amour pour Joe (soit ! si John est d'accord...), mais aussi bien de son amour pour Joan...

Que l'on m'excuse de rêver : mes songes vont, comme ceux de M. Charles Morgan dans la direction d'un très possible réveil — et qui risquerait d'être le grand sommeil de l'homme. La maladie d'alors serait notre santé d'aujourd'hui. Ce serait pour l'homme une régression que de céder à la nostalgie de ce qu'il pourrait encore deviner de son grand passé. Et dans les divagations de ce qui serait alors la folie resteraient décelables les traces de notre sagesse — qui est peut-être la sagesse. Non point les seules. Il n'est pas d'être *sain*, ou prétendu tel, qui soit totalement et continûment *adapté*, d'où les refoulements que nous savons, les actes manqués, les fantasmagories de la fatigue ou du sommeil. L'homme (trop) bien portant, l'homme colonisé et domestiqué des temps futurs, garderait ce refuge. Et c'est alors que son salut pourrait bien venir d'un dérèglement méthodique de tous les sens. C'est alors que les méthodes du surréalisme, pour autant qu'elles auraient la possibilité de s'exercer, se révéleraient salvatrices. Mais ils seraient considérés comme socialement dangereux, ils seraient persécutés ceux qui, déchirant ces *écriteaux du fétichisme*

(1) G. Heuyer, *Narco-analyse et narco-diagnostic.* (L'expansion scientifique française.)

(2) On lira à ce sujet l'excellente étude de M. Francis Jeanson, *Sur la narco-analyse, la médecine légale et le for intérieur*, in *les Temps modernes*, n° 55, mai 1950.

dont parle M. Charles Morgan, essaieraient d'ouvrir, dans la demeure de leur esprit, les chambres à tout jamais interdites. Viendrait vraiment alors le temps des poètes. Les Nerval, les Rimbaud, les Breton et les Char de cette époque ténébreuse connaîtraient le bûcher, la potence, la guillotine, la chaise électrique ou leur équivalent amélioré. Seulement, le martyre témoigne. Il est permis d'espérer que, sous la porte close, la petite lumière indestructible continuerait de briller et qu'elle ne s'éteindrait qu'avec le dernier homme — aussi perfectionné qu'on l'ait fabriqué...

CLAUDE MAURIAC.

DÉCOUVERTE DE MALLARMÉ

L'ouvrage de M. Guy Delfel (1) et celui de M. Greer Cohn (2) ont ceci de commun et de neuf qu'ils s'accordent pour voir en Stéphane Mallarmé non point certes un philosophe traditionnel mais un penseur constructif. Tous deux s'élèvent contre la conception d'un Mallarmé désespéré et esthéticien du néant qui reste celle de la majorité des critiques. Ils affirment que le poète du *Coup de dés* ne confond point, comme on le croit trop souvent, l'absolu avec le néant et que l'absolu est pour lui le monde des essences lequel se peut représenter par l'œuvre d'Art seule susceptible de découvrir la totalité des relations existant entre les choses. Cette découverte fera que l'homme échappera au hasard fait de la contingence historique. Aussi bien l'Art apparaît-il à Mallarmé comme vérité et nécessité, transforme-t-il pour lui le temps en éternité et fonde-t-il la dignité de l'homme.

Cette nouvelle aperception conduit à réviser la notion d'un Mallarmé poète de laboratoire, expatrié loin des foules. M. Guy Delfel le montre au contraire désireux de faire servir l'œuvre d'Art au salut collectif de l'humanité et de l'offrir à tous comme centre d'une vaste religion esthétique. A toute une critique qui tend à faire croire que Mallarmé n'envisageait qu'un art aristocratique, M. Guy Delfel répond : « Si nous regardons les textes, nous nous apercevons que Mallarmé en appelant au public à propos de Manet, ne craint pas d'écrire dans un élan de confiance en l'avenir : « la foule à qui l'on ne cèle rien vu que tout émane d'elle. »

Et M. Greer Cohn de renchérir lorsqu'il écrit : « Dans l'ensemble, comme en témoigne sa préoccupation constante d'un culte public nouveau et d'un spectacle idéal, Mallarmé avait un sens aigu et même angoissé de sa responsabilité à l'égard de ses semblables. S'il désirait donner une explication orphique de la terre, un hymne de relations entre tout c'était pour l'offrir en retour à la

(1) Guy DELFEL, *l'Esthétique de Stéphane Mallarmé*. Éd. Flammarion
(2) Robert GREER COHN, *l'Œuvre de Mallarmé : un coup de dés*. Librairie Les Lettres.

foule. » Ainsi cette œuvre se voulait populaire, œuvre savante pourtant mais aussi conduite avec une grande conscience et un grand soin d'artisan : Georges Moore n'a-t-il pas vu dans le visage du professeur Mallarmé celui même de l'ouvrier français?

Mallarmé après avoir scruté les possibilités de chaque art : architecture, peinture, théâtre, musique, orfèvrerie, en vint à élire la poésie au titre d'Art suprême. Il la conçut comme devant nous transmettre l'absolu par la transmutentation du langage. C'est en liaison de sa pensée même que M. Guy Delfel étudie l'esthétique de Mallarmé rendant compte de certaines apparentes contradictions : si on lui oppose ce sens, cette hantise même de l'absence que recèle l'œuvre il répond : « Il n'y a pas d'absence possible sans appréhension confuse d'une présence que cette appréhension soit due au souvenir (à une réminiscence) ou à une anticipation du sens créateur de l'artiste. »

On sait que Mallarmé en était arrivé à concevoir un livre architectural, unique, prémédité, à quoi devait aboutir l'œuvre d'Art, celle-ci étant elle-même le reflet du monde dans sa totalité. Quelle est, à ce point de vue, la valeur du *Coup de dés?* Là encore M. Guy Delfel et M. Greer Cohn s'élèvent contre ceux des critiques qui ont prétendu que ce poème était un aveu de l'impuissance où s'était finalement trouvé Mallarmé à réaliser le livre ultime. Pour eux, *le Coup de dés* est bien au contraire un essai dans la voie de cette œuvre orphique rêvée par le poète. Si du poème M. Guy Delfel ne veut tenter qu'une exégèse et sous toutes réserves, M. Greer Cohn nous en donne lui une analyse aussi minutieuse qu'assurée s'attachant non seulement à chaque mot mais à chaque lettre. Il ne le fait d'ailleurs pas sans avoir étudié au cours de plusieurs chapitres la syntaxe mallarméenne sous toutes ses formes. Ne se faisant pas faute de dénoncer l'incompréhension pour lui indéniable de certains admirateurs et disciples de Mallarmé, il semble prétendre à la vérité absolue de l'analyse qu'il nous propose. Douterait-on pourtant de cette vérité absolue qu'il faudrait pour le moins admettre que le travail qu'il a entrepris, porté par une ferveur véritable que rejoint une érudition incontestable foisonne de multiples possibles et rend compte de la densité d'une œuvre qui pour la première fois est enfin appréhendée avec toute l'ampleur qu'elle réclamait.

Par ailleurs, l'ouvrage de M. Greer Cohn intéressera dans la mesure où il s'efforce de situer l'œuvre de Mallarmé par rapport à notre époque et aussi par rapport à d'autres œuvres. C'est ainsi qu'il propose un rapprochement de cette œuvre avec celle de Joyce lequel a notamment montré « une sensibilité extrême au son et à la forme des lettres ».

L'ouvrage de M. Guy Delfel et celui de M. Greer Cohn se complètent heureusement si différents qu'ils soient par leur dimension. La lecture du premier, le moins volumineux et le moins complexe, pourra permettre une pénétration plus aisée dans les arcanes ramifiées du second.

JEAN FOLLAIN.

LES ROMANS

UN CLASSIQUE A L'ÉTAT NAISSANT.

Il est très douteux que la fin principale du roman soit de faire avancer la connaissance du cœur humain, comme le croyait candidement Jacques Rivière. Nous n'en savons pas plus sur le cœur humain qu'Homère ou que Sophocle, malgré tous les romanciers qui s'échelonnent de Longus à Julien Gracq. Mais le peu que nous en savons depuis toujours, quelques romanciers ont trouvé le moyen de l'exprimer avec une ingéniosité renouvelée. La psychologie est un problème de bien dire. C'est pourquoi tous les moralistes importants sont des stylistes, soit qu'ils recherchent des règles générales, et alors ils frappent des maximes, soit qu'ils s'intéressent à des cas particuliers, et alors ils racontent des histoires. Ils ne les racontent pas pour elles-mêmes ; et c'est en cela qu'ils se distinguent des romanciers-inventeurs, lesquels rêvent de décrire un univers totalement différent du nôtre, quoique aussi excitant et aussi émouvant que lui. Comme il y a deux sources de la morale et de la religion, il y a deux modes d'imagination littéraire, qu'il faudrait toujours examiner séparément. Bien que, par exception, ils se superposent dans l'œuvre d'un Balzac ou d'un Proust... Ce qu'on appelle le roman français traditionnel, c'est presque exclusivement un roman-exemple, un roman-leçon, dont chaque page peut se ramener à une méditation sur la vie. Tel *l'Épithalame*, dont la récente réédition, au tome I des *Œuvres complètes* (1) de Jacques Chardonne, a mis en valeur les nobles proportions, la juste mesure, l'écriture à la fois dense et transparente, la pudique et profonde humanité ; en un mot la parfaite contenance classique.

★

Cette définition, qui s'impose, ne satisfait pas tout à fait l'esprit. Relu à un quart de siècle de distance, *l'Épithalame* prend en outre un aspect un peu rude, un peu fauve, que revêt volontiers le classique à l'état naissant, mais qu'on ne s'attendait pas à trouver cette fois dans l'héritage de Mme de la Fayette, et qui s'apparente paradoxalement au roman américain du dernier bateau. On ne se rappelait pas que ce livre si raisonnable eût recours à de telles hardiesses techniques. C'est qu'il parut pour la première fois alors que crépitait le feu d'artifice de 1920-1925, l'un des plus étourdissants que les lettres françaises aient jamais tirés ; l'un aussi des plus confus et des plus baroques. La carcasse était bonne : la

(1) Éd. Albin Michel.

plupart des brillants débutants de cette génération-là sont devenus tout naturellement les grands écrivains de celle-ci. Mais les fusées partaient dans tous les sens. Par rapport aux Morand, aux Delteil, aux Duhamel, aux Mac Orlan, aux Carco, aux Giraudoux, aux Drieu la Rochelle, aux Mauriac, aux Montherlant d'après l'autre guerre, comment les discrètes, mais décisives innovations narratives du premier Chardonne ne seraient-elles pas passées inaperçues? D'autant que cette originalité-là ne visait pas à briser les cadres de la pensée, à distendre les liens du langage, à créer des réserves d'images neuves, mais à mieux refléter la vie.

Quelle vie?... Celle — il faut bien le dire — que borne de toutes parts la convention sociale. Même quand le héros de Chardonne perd pied, cède à l'angoisse, détruit sa propre substance, il reste régi par une destinée modérée, réfléchie, qui tient compte des usages et des possibilités. Cet homme-là n'est pas l'homme-scandale, capable de se réveiller un matin au milieu des ruines de la création. Pourtant il traîne une mélancolie spéciale, faite de distinction, de timidité extérieure, d'un certain manque de vitalité, qui abaissent le ton ; même celui des *Varais*, dont le sujet confine au tragique.

L'effort, en lui-même admirable, qui porte Chardonne au niveau de la familiarité la plus constante et la plus attentive, semble l'écarter définitivement de l'observatoire d'où ses émules voient monter le noir nuage de la fatalité. Le milieu qu'il habite après l'avoir créé demeure imperméable aux forces telluriques, et peu propice aux fermentations de la passion. C'est un univers presque uniquement humain. La nature, le hasard, les surprises de l'espace et les caprices du temps n'y apparaissent que comme des occasions offertes aux mouvements du cœur ou de la pensée. C'est pour ce motif que l'auteur de *l'Amour, c'est bien plus que l'amour* s'est voué comme d'instinct au problème du couple conjugal.

★

Pour un époux, la fortune s'incarne, le destin prend un visage. Sous ses formes les plus satisfaisantes, le mariage n'est qu'un cas particulier de la mêlée des âmes. Les corps s'y mêlent aussi, mais d'une manière moins rassurante, puisqu'on trouve des traces de magie dans l'amour physique. Les héros de *l'Épithalame*, ceux du *Chant du Bienheureux* n'ont, en tant qu'époux, pour ainsi dire pas de vie sensuelle. Ou, s'ils en ont une, elle se développe sur un plan indépendant, hors des vues du lecteur. Albert et Berthe Pacaris se rapprochent, s'unissent, se désunissent et se retrouvent, sous l'impulsion d'une sensibilité extrêmement fine, qui joue avec des souplesses de dauphin aux alentours du niveau de la conscience, sans jamais dépasser la portée du regard. La clarté qui les baigne est constituée, vue de très près, d'une infinité de petits mystères. Cet homme et cette femme sont incompréhensibles comme des êtres dont nous savons tout, non comme des inconnus ; de sorte que leur façon d'agir, de parler ou de vivre paraît toujours naturelle, quoique sans justification.

Liberté et respect : tels sont les attributs principaux de ces créatures si arbitrairement mais si étroitement jumelées, et qu'on n'oublie jamais, bien qu'elles ressemblent à des milliers d'autres. Jacques Chardonne traite les enfants de son esprit avec une courtoisie qui nous change de tant de romanciers-tyrans, aux furieuses bourrades. Encore une fois, il s'agit d'une liberté relative, tempérée par l'essence même de ces personnages nés sociables, et dont la révolte, la fuite, le délire, ne franchiront pas la marge assignée par la communauté à ces inévitables aberrations.

Dans les trois premiers romans de Chardonne le mariage est le plus fort ; soit qu'il impose aux époux son équilibre propre, soit qu'il les punisse de l'avoir rompu, soit encore qu'il découvre et réalise insidieusement un équilibre nouveau lorsque le premier a été perdu par malencontre. Un tel art conspire donc à consolider les habitudes qui nous protègent et nous conduisent dans le chaos du réel. Mais une résignation invincible s'attache, dans toutes les œuvres de cette catégorie, au service qu'elles nous rendent. Tandis que les personnages de Dostoïevski, par exemple, naturellement effrénés — à n'importe quel moment, on les sent capables de faire n'importe quoi, sans aucun souci du monde ou d'eux-mêmes — ont accès à la ferveur comme au désespoir, et nous en font au besoin les honneurs. Leur insatisfaction mène à des actes ; celle des personnages de Chardonne dérive de leur état ; c'est le prix dont ils paient l'existence.

★

Tant que l'auteur de *Romanesques* décrivit le mariage à l'état parfait, les procédés qu'il avait découverts à cette fin firent merveille. *L'Épithalame* exhala tout de suite une odeur de chef-d'œuvre, et l'impression se confirme, s'accentue, vingt-cinq ans après. Voilà l'un des rares romans de l'effervescente entre-deux-guerres qui soient presque assurés de survivre ; non pas, bien entendu, en tant qu'œuvre de connaissance, mais en tant qu'œuvre d'art. Dès que le même appareil subtil fut dirigé vers les formes défectueuses du phénomène — Pierre Baraduc abandonne Rose, Frédéric Devermont devient fou —, le *Chant du Bienheureux* et *les Varais* perdirent un peu contenance. Le narrateur donne des signes d'inquiétude ; il saute des nuances, brusque des transitions, lui d'habitude si maître de son pas !

Il y a quelque chose de pathétique dans cette virtuosité qui se déconcerte, pour avoir voulu s'étendre au-delà de son aire la plus sûre. J'ai une affection particulière pour la nouvelle fin du *Chant*, si émouvante dans sa précipitation et dans son désordre. Arrachés aux continuités qui les protégeaient, ces héros si peu faits pour l'accident, pour le contraste, semblent cligner des yeux et s'affoler dans une lumière trop brutale. Nous ne connaîtrions pas tout à fait le milieu chardonnien, l'atmosphère qui le baigne, sans ce caprice de composition. Auparavant, il y a bien quelques hiatus dans la conduite de Pierre, dans les sentiments de Jeanne. Et dans *les Varais*, nous sommes un peu gênés par ces explosions de dé-

mence, qui sont dépeintes des mêmes couleurs que les ordinaires élans du cœur, et qui cependant se dérobent à l'infaillible élocution du narrateur.

Un tel style peut tout exprimer au plus juste, à condition de ne pas s'écarter d'une certaine zone de tranquillité morale, où même le désir, le malheur et le crime se tiennent à leur place et prennent bien leur temps. Grâce à quoi les parties moyennes de l'humanité brillent d'un éclat indicible. Rose et Pierre, causant dans la chambre à demi-voix, on les voit pâlir, on entend leur souffle. Une petite fille qui baisse les yeux, sur les genoux de Pierre, nous serre le cœur. Tant qu'une ombre impénétrable n'a pas couvert le front de Frédéric, nous sommes présents entre lui et Marie ; leurs gestes nous caressent et nous blessent tour à tour... Jamais peut-être la patience du romancier ne s'est glissée aussi près de la respiration humaine. Mais, encore une fois, dans une région calme, prudente, un peu triste... Serait-ce le sentiment exact qui convient à la vérité ?

WALTER ORLANDO.

COUPS D'ÉPÉE DANS LE CIEL

Il en est de l'esprit comme de tous les pouvoirs humains. Jeune et vigoureux, il jouit de bonne foi d'un univers qu'il découvre, puis s'arrogeant à tort la gloire d'avoir créé toutes choses, il triomphe témérairement pour s'abîmer enfin dans le néant, après s'être reconnu victime d'une illusion. L'homme est tenté alors de restituer à la réalité une valeur obscure dont notre appareil de connaissance, tout à coup désuet, ne peut nous rendre compte. Dupé par ses facultés et desservi par ses moyens d'expression, l'artiste se met en tête de nous en donner quelque idée.

Tel semble être le cas du peintre de François-Régis Bastide (1). Servant de guide à une aveugle dans les musées de Florence, il devient une sorte de rabatteur d'images, lesquelles, derrière les yeux fermés de l'infirme, se composent en un tableau plus vrai que toute représentation plastique. Obsédé par cette vision de qui ne voit pas, le jeune artiste tente de se l'approprier et entrevoit l'existence d'une peinture qui non seulement ne serait point « diminuée par l'Art » mais ne devrait rien à cet intermédiaire fâcheux qu'est l'œil, toujours interposé entre le créateur et la toile, la toile et le spectateur, — peinture si spontanée et évidente qu'elle ne serait plus un moyen de communication entre les hommes mais de communion immédiate. On mesure le chemin parcouru. Tandis que le peintre du *Chef-d'œuvre Inconnu*, trahi par son œuvre, lâchait son pinceau de désespoir, notre contemporain, trahi par lui-même, se doit de s'arracher les yeux. Après l'art saccagé vient l'homme mutilé.

Mais le malheur veut que cette paradoxale méditation, intéres-

(1) *La Lumière et le Fouet*, Éd. Gallimard.

sante puisqu'elle reflète les préoccupations de nombre de nos esthéticiens, naît de circonstances qui étonnent. On conçoit qu'une révélation puisse jaillir de coïncidences fortuites dont l'insolite enchaînement trouble d'avance le lecteur. On conçoit aussi qu'elle s'entoure d'une atmosphère de pesante étrangeté. Mais on accepte moins bien qu'elle soit due à la ruse d'une psychiatre américaine qui, pour étudier les mécanismes psychologiques et les réflexes sociaux des aveugles, s'est fait passer elle-même pour une aveugle. La déception, si grande pour le héros du livre, n'est pas loin d'être partagée par le lecteur. Il n'est pas facile de mêler à un jeu sérieux, riche d'enseignements esthétiques et métaphysiques, un pittoresque contemporain qui brutalement nous ramène au niveau d'un incident entre ressortissants d'un pays jeune et d'un pays vieux.

Au contraire, la qualité du court récit de Maurice Blanchot, *Au moment voulu* (1), consiste dans l'unité d'intention et de réalisation. Si le peintre d'aujourd'hui ne voit plus dans les lignes et les couleurs que la falsification de la pure sensation par un art usurpateur, le littérateur Blanchot voit dans l'assemblage du roman et la succession des phrases la déviation d'une pensée muette que le néant des choses attire seul. La biographie des hommes serait un mirage qui les sépare de leur vrai destin, le langage, un écran bruyant dressé contre le silence. Mais il est vrai aussi que la vie qui nous est donnée comme la langue que nous parlons sont nos uniques moyens d'approcher l'indicible. L'écrivain se résigne donc à faire le détour du « récit » et à user de mots, non pour réaliser une œuvre cohérente mais pour mettre en évidence, dans la masse de l'édifice, des interstices plus importants que l'épaisseur des murs. Blanchot raconte pour qu'entre les actions de ses personnages se trouvent insinués des « blancs » et qu'entre chaque ligne d'imprimerie, chaque signe typographique, s'insère un espace vide. Pour plus de sûreté, — ou d'insécurité, faudrait-il dire ici, — il ne cesse de faire sentir que l'intrigue, malgré lui suggérée, est une illusion, la phrase affirmative une approximation aussitôt rejetée qu'acceptée et le recours aux mots une pure technique d'incantation, une magie formelle. Bref, si l'auteur nous avertit de nous méfier de son don de persuasion, si son art est une supercherie dont le faux semblant nous égare sans cesse, on ne saurait mieux lire Blanchot qu'en ne le « comprenant » pas, au sens scolaire du terme. De même que le littérateur en écrivant ne veut pas croire à ce qu'il écrit, le lecteur doit s'inventer une manière de lire sans être dupe de ce qu'il lit. S'il mesure bien sa participation, ou plutôt si le croire et décroire alternent avec une heureuse souplesse dans son esprit, il y a quelque chance qu'il rejoigne Blanchot là où celui-ci l'a sollicité de venir, dans l'en-deçà du langage. Tandis que le peintre, paupières closes, reconstitue la nuit de l'aveugle, le romancier découvre la littérature moulin-à-prières pour culte mystique.

GEORGES PIROUÉ.

(1) Éd. Gallimard.

BONJOUR, CAROLINE

J'avais quelques idées sur le roman populaire. Les deux récents romans de Cecil Saint-Laurent et de Raymond Dumay, intitulés l'un *Un caprice de Caroline chérie* (1) et l'autre *Bonjour Fannie* (2) sont venus les bouleverser. En partie du moins. On a toujours tort d'avoir des idées. Ça ne mène à rien.

Mais tout d'abord il faudrait s'entendre sur les termes. Je sais bien que le mot « populaire », en principe, recouvre tout le monde et que le peuple de France, c'est aussi bien Mme Michèle Morgan que son public et les Rohan que les fraiseurs. N'empêche, dans son sens courant, le peuple, c'est le petit peuple, les masses profondes, comme on dit. *Caroline chérie* a trouvé d'innombrables lecteurs. Est-ce pourtant de la littérature populaire? Je vois que l'exemplaire en coûte douze cents francs. Bon, je sais, on me l'a assez dit, les plombiers maintenant mangent du poulet à chaque repas. Je les imagine mal pourtant consacrant douze cents francs à un volume. Et ce n'est pas par hasard que je parle des plombiers. J'en ai eu un chez moi l'autre jour, suite à quelque chose dans mon chauffe-bains. Une chance encore. Le plombier de nos jours est plus rare que l'académicien. Je lui ai parlé de Caroline. Il ne connaissait que le film. Sur le terrain des lectures, il m'a plutôt parlé des *Misérables*, de *Tartarin de Tarascon*. Il avait beaucoup apprécié *le Père Goriot* et gardé un souvenir ému d'un volume de Marcel Prévost. Pour une bonne part, on le voit, la littérature populaire, c'est simplement la littérature tout court, avec cinquante ans de retard, à peu près au moment où elle tombe dans le domaine public, l'expression ici prenant tout son sens.

Bref, pour autant qu'on puisse savoir ces choses-là, j'ai bien l'impression que si les exemplaires de *Caroline chérie* pouvaient parler, c'est sans doute surtout dans le XVI^e^ arrondissement qu'on entendrait leur bavardage. Au lieu de littérature populaire, il serait plus juste de parler de littérature à succès. Nous entrons ici dans le domaine clouté d'or du best-seller. Ce n'est pas tout à fait pareil.

Cela ne change d'ailleurs rien à ce que je disais en commençant. Sur la littérature à succès, j'avais aussi mes petites idées. Bien entendu, le succès en librairie reste toujours une chose assez mystérieuse et les éditeurs les plus sagaces y ont perdu leur latin. Pourtant, en consultant le palmarès des plus brillants succès de vente, il est possible d'y discerner certains traits communs. D'abord ces livres, en général, sont assez longs. Les gens qui lisent peu, veulent de gros volumes, allez expliquer ça. A cet égard, Cecil Saint-Laurent et Raymond Dumay sont dans la note. Leurs deux volumes sont de poids. Assez souvent aussi les romans à

(1) **Éd. Jean Froissart.**
(2) **Éd. Julliard.**

succès sont historiques ou du moins sont reliés à des événements historiques. A cet égard encore, et dans le sillage d'*Autant en emporte le vent*, les deux présents volumes respectent la règle. L'un nous décrit une insurrection italienne contre les armées de Bonaparte, l'autre est lié à l'histoire de ces sociétés secrètes si nombreuses sous la Restauration. Nous y rencontrons même Alexandre Dumas. Bon. Mais c'est ici que les choses commencent à se corser. D'une manière assez générale, et contrairement à ce qu'on pourrait penser, les romans à succès sont décents. Conventionnels, bien sûr, peut-être même dangereux à force de convention, mais décents, pouvant être mis entre toutes les mains. Milady est une méchante femme ; elle n'a rien de scabreux. La Scarlett d'*Autant en emporte le vent* n'est pas exemplaire mais ses débordements sont davantage sautes d'humeur que perversité. C'en est même réconfortant. On se dit : bon pour Paris, toutes ces complications. Besançon et Sarlat veulent d'autres pâtures. Cette tradition, Raymond Dumay l'a respectée. Cecil Saint-Laurent y manque. Qu'on m'excuse de le dire si simplement : son dernier ouvrage est un peu « cochon ». Que l'insurrection force sa Caroline à errer de lit en lit, mon Dieu, c'est ce qu'on appelle sans doute les hasards de la guerre. Ce qui est plus grave, c'est cette poudre grivoise dont l'auteur a parsemé son récit, cette complaisance, cette atmosphère d'excitation, cette *odor di femina*, ces perpétuels déshabillages qui frisent dangereusement le Concert Mayol. Nous sommes décidément loin du roman populaire.

Enfin dernier trait : sauf quelques exceptions, les romans à succès sont d'auteurs qui n'ont fait que ça et qui n'ont jamais, même par d'autres ouvrages, prétendu à l'estime de Jean Paulhan ou de Marcel Arland. On avait dès lors l'impression que si Delly, par exemple, écrivait *Esclave ou Reine* plutôt qu'un essai sur Hegel, c'est parce que, dans *Esclave ou Reine*, elle (ou ils) s'exprimait totalement et sincèrement. On avait l'impression qu'au moins dans son principe, son succès était dû, non à une recette, mais, plus mystérieusement, à la rencontre de sa sensibilité particulière avec la sensibilité d'un certain public. Et c'est ici surtout que Cecil Saint-Laurent et Raymond Dumay nous décontenancent. Car Raymond Dumay, on le sait, est aussi un excellent écrivain et, de son côté, ce n'est un secret pour personne, en plus de *Caroline*, du *Fils de Caroline* et d'*Un Caprice de Caroline*, Cecil Saint-Laurent est aussi l'auteur de romans, d'articles, de charmants pastiches qui ont emporté l'adhésion des plus difficiles. En s'attelant à nous raconter les chevauchées de Fannie et les embardées de Caroline, ils n'exploitent donc, si l'on peut dire, qu'une partie d'eux-mêmes, qu'une partie de leur sensibilité. Ou même, se quittant complètement, ils appliquent délibérément une recette. Je me souviens d'ailleurs d'un spirituel article où Cecil Saint-Laurent nous la démontait, sa recette. Elle avait l'air simple. Elle ne l'est sans doute pas tant puisque bien de ses imitateurs sont restés sur le terrain.

N'empêche, ce doit être là une rude expérience. On ne cesse de nous dire que les écrivains doivent avoir un second métier. En

voici deux qui, comme second métier, ont choisi celui d'écrire. Ce mot n'est pas de moi, je le regrette. Il est de Jacques Laurent qui, dans l'affaire Caroline chérie, en connaît un bout. Tantôt il fait de l'excellent Laurent et tantôt du Laurent-barres. S'il est de taille (et il a prouvé qu'il l'était), c'est une solution qui en vaut largement une autre. D'autant plus que Raymond Dumay et lui se tirent brillamment de leur exercice. Mise à part la petite réserve sur l'aspect un peu trop chéri de Caroline, ces deux romans sont amusants, pleins d'entrain et d'imagination. Ils se déroulent dans des paysages agréables et témoignent d'un louable souci de la vérité historique. Ils nous apportent même parfois des détails intéressants. Je pense notamment à ce que nous dit Raymond Dumay de la Camorra. Puisqu'il a étudié la question, il devrait bien nous donner maintenant un article sur cette *onorata società* qui, si longtemps, a su imposer à Naples ses méfaits, ses façons et ses points d'honneur. C'est une histoire des plus curieuses.

FÉLICIEN MARCEAU.

LES LETTRES ALLEMANDES

UN ROMAN MANICHÉEN

Imaginons une rêverie où se retrouveraient les études philosophiques de Balzac, les écrits des mystiques chrétiens, Baudelaire, Huysmans et Bernanos, le tout trempé dans un style sensible et féminin, tel serait défini, je crois, le climat spirituel du *Sceau Indélébile*, œuvre toute pénétrée de pensée et de culture françaises, de la romancière catholique allemande, Élisabeth Langgässer. Morte en pleine gloire il y a deux ans, cette femme restait inconnue dans cette France à qui elle doit tant, mais les éditions Calmann-Lévy viennent de réparer cette injustice en publiant son dernier roman. Gritte Sénil, la traductrice, a accompli sa tâche délicate avec adresse, subtilité et aussi avec respect.

Le Sceau Indélébile est l'histoire de la lutte à armes égales que se livrent Dieu et Satan pour savoir à qui appartiendra l'âme de Lazare Belfontaine : on voit par là les tendances manichéennes de l'auteur. Il est difficile de raconter par le menu les vicissitudes de cette âme, enjeu de la formidable lutte. Qu'on sache seulement que ce Belfontaine, né Juif, a abjuré sa religion en épousant une catholique douce, riche et vertueuse. Voulait-elle la fille, l'argent? Non, il voulait la *foi aveugle*. Ce n'est pas par calcul qu'il s'est converti, mais en faisant un pari semblable à celui de Pascal : avec l'espoir, bien qu'il ne crût pas, qu'il allait croire, une fois baptisé. Le miracle ne se produit pas et pourtant le sacrement le marque d'un sceau indélébile ; désormais il fait partie du troupeau, il n'échappera pas à la Grâce.

Au cours d'une vie riche en péripéties étranges qui se déroulent tant en France qu'en Allemagne, il est sollicité par Satan qui se présente à lui sous les masques divers d'un tentateur (Grandpierre, Tricheur, le Marin) et d'une tentatrice séduisante et déchue (Hélène, Suzette). Les personnages secondaires sont très nombreux, la chronologie malmenée, l'action touffue et mystérieuse ; les enchaînements de la réalité quotidienne y sont à dessein négligés afin que n'en ressortent que mieux les éléments de valeur mystique. Car l'action se déroule à la fois sur le plan mondain et sur le plan spirituel puisque trois figures de saints y jouent un rôle de premier plan : Bernadette Soubirous, Thérèse de Lisieux et Joseph-Benoît Labre.

Car Dieu aussi sollicite Belfontaine qui, en dépit de la tiédeur de sa foi, cherche à croire et se voit encouragé dans son espérance par les personnages que Dieu inspire (le curé Matthieu, l'Aveugle, Lucien Benoît) et par les trois saints.

Bernadette, l'inculte bergère, la mystique à l'état sauvage, donne l'éclatant témoignage que la Grâce tombe où elle veut et volontiers sur les pauvres en esprit. Elle incarne cette « foi aveugle », nostalgie de Belfontaine et sans doute aussi d'Élisabeth Langgässer, car elle lui inspire l'épisode le plus touchant du livre : celui de l'aveugle miraculé qui prie la Vierge de lui rendre la cécité afin qu'il conserve la lumière intérieure et qui se voit exaucé (pp. 122-146). « Bernadette a été pour moi une réalité totale, poursuit l'auteur. Une réalité comme vous et moi, comme la terre, la prunelle des bois, l'existence dans ce qu'elle a de plus doux, de plus fort et de plus amer aussi. » Elle nous aide à méditer sur la nature du miracle : le miracle n'est qu'une anticipation, l'état naturel que peut éprouver à chaque instant celui qui a la foi (p. 131).

Quelque importance que l'auteur donne à Bernadette, il me paraît pourtant que le sommet du roman, que la clé du livre, nous le trouvons plus loin (pp. 329-340), dans un dialogue entre Thérèse de Lisieux et Satan. Comme celui-ci essaie de la persuader que le Mal ne diffère pas du Bien, que ce sont les mêmes entités, que seul un artifice de pensée et de langage nous abuse, Thérèse lui répond qu'elle ne bâtit son âme sur l'Éternelle Sagesse, mais sur l'Éternel Amour : c'est l'Éternel Amour qui plaide la cause des hommes auprès de Dieu. « Ma mort, ajoute-t-elle (p. 339), cette mort qui croît en moi comme l'enfant dans la mère, et finit par triompher, elle est l'unique certitude que je possède. Je crois au ciel, sans que cette pensée soit pour moi une consolation ou même une conviction. J'éprouve seule ma réalité charnelle... Si donc ma vie n'a d'autre sens que de mourir sans cesse pour le salut des âmes, cette agonie unique hélas ! cette mort (serait-ce même la mort par amour, celle qui se termine par la mort charnelle) a elle-même des limites. Il est impossible à aucune créature, par cette mort finie, de supprimer cette autre mort infinie du péché qu'est l'enfer. Car Dieu dans son amour a aussi voulu l'enfer et, par amour, il lui confère l'abîme insondable de l'éternité. »

On peut voir par cette longue citation qu'Élisabeth Langgässer rend son véritable visage, tragique, terrifiant d'exigence et de

dureté, à cette Thérèse Martin dont on a édulcoré la vie et le message de la façon la plus écœurante afin de faire d'elle la sainte de la médiocrité, du mauvais goût, des vers de mirliton, du *kitsch* comme disent les Allemands. Voilà pourquoi tant de gens se reconnaissent en elles et pourquoi ses statues ornent les églises du monde entier. Alors que Thérèse de Lisieux, qui éprouvait toute la sécheresse de la foi, aspirait à la mort comme étant l'unique certitude et prononça sur son lit d'agonie ces paroles qui vont si loin dans la connaissance de la vérité religieuse : « Je ne me repens pas de m'être donnée à l'amour. » Car la foi est amour. Mais la déchirante litote « je ne me repens pas » en dit fort long sur la vérité de la foi.

Enfin Joseph-Benoît Labre enseigne à Belfontaine le goût du vagabondage sur les routes dans la solitude, la pauvreté et le total renoncement. C'est ainsi que le juif converti terminera sa vie sur les routes de l'Est, personnage légendaire qu'on signale quelque part entre l'Allemagne et la Russie, le Pauvre, l'Errant. Dieu finit par triompher : le sceau du baptême ne s'efface pas.

Le Sceau Indélébile contient sans doute tous les défauts que les Français s'accordent à trouver aux écrivains allemands : la pesanteur, la confusion, une composition plus mystique que logique, des idées fumeuses, une certaine gaucherie dans les dialogues et dans les descriptions et je ne sais quoi encore. On ne peut le nier et bien des lecteurs, désorientés, irrités ou accablés, jetteront le livre. J'en serai fâché pour eux, car cette œuvre d'une qualité singulière renferme à la fois les plus actifs ferments pour l'esprit et un pouvoir d'ensorcellement qu'on ne trouve guère dans les livres qui paraissent maintenant. Une fois que l'on est sous le charme, non seulement on accepte les étrangetés de l'action, mais on en comprend la nécessité et tous les détours d'une pensée qui méprise l'habituel artifice du développement romanesque vous deviennent perceptibles. Quand c'est le salut d'une âme qu'on met en jeu, à quoi bon la vraisemblance, la chronologie, l'exactitude réaliste et tout ce qui correspond au confort intellectuel bourgeois comme la peinture des milieux et la vérité des caractères?

Écrivain catholique, Élisabeth Langgässer est sollicitée avec une violence peu commune par le problème du Bien et du Mal, par le Péché et par la Grâce. J'ai indiqué au début de cette chronique dans quelle tradition se situait son œuvre. Le curé Matthieu, prêtre humain, trop humain, solitaire et réprouvé par ses fidèles, fait songer au *Curé de campagne* de Bernanos et Belfontaine a quelque chose de *Monsieur Ouine*. Si Bernanos me semble parler de la Grâce d'une façon plus persuasive, plus touchante, en revanche Élisabeth Langgässer possède une expérience diabolique singulièrement plus personnelle et plus tragique. Dans aucun de ses livres, Bernanos n'a imaginé une histoire plus affreuse que celle d'Hortense de Chamant qui apparaît dans la seconde moitié du *Sceau Indélébile*.

Mais les livres de Bernanos sont d'accès plus facile et correspondent mieux au goût français que ce volume compact de 500 pages grand format auquel nuiront son hermétisme, son action irréaliste, symbolique et dispersée, son épilogue enfin dans le

style expressionniste qui tranche curieusement sur le reste du livre. Mais ceux qui auront su en découvrir la grandeur et l'éclat insolites ne l'oublieront pas si tôt : c'est à eux que s'adresse Élisabeth Langgässer puisqu'elle a dédié son *Sceau Indélébile* à ses compagnons en doctrine secrète, *Commystis committo*.

MARCEL SCHNEIDER.

LES LETTRES ANGLAISES

L'AMOUR DU MALHEUR

Certains « liseurs » de romans préfèrent aux livres qui ouvrent des portes sur la vie, qui proposent des solutions, qui sont des invitations à agir, — ceux qui, doucement mais fermement, closent l'une après l'autre toutes les issues ou débouchent sur un vide plus inquiétant encore. L'admirable *Belchamber* (1), de Howard Overing Sturgis, que nous lisons avec près d'un demi-siècle de retard, fournira une riche matière à leurs rêveries désabusées. L'auteur de ce livre était complètement inconnu en France. Contemporain et compatriote de Henry James, — dont il n'a d'ailleurs pas subi l'influence, — il passa, nous dit-on, la majeure partie d'une vie oisive en Angleterre. Subtil et généreux, — un goût prononcé pour les arts et pour les plaisirs de l'esprit, une sensibilité particulière à l'injustice sociale semblent avoir été ses deux traits les plus marquants. Ils inspirent ce roman où l'on voit le jeune lord Belchamber, héritier malgré lui d'un grand nom et de grandes terres, obligé, pour tenir son rang, à mener une vie contraire à ses aspirations, qui sont toutes tournées vers la lecture et la méditation. De son plus jeune âge à sa maturité, il subira ainsi une série de malheurs successifs que son honnêteté jointe à sa timidité lui feront accepter, l'un après l'autre, avec une tristesse résignée. Ce sacrifice sera vain d'ailleurs : après avoir été amené à épouser par faiblesse une femme qui se refuse à lui et le trompe, et à reconnaître un enfant qui n'est pas son fils, pour éviter que le domaine des Belchamber ne revienne plus tard à des mains indignes, il perdra finalement cet enfant auquel il s'était attaché.

Satire sociale violente, sans être jamais haineuse — la critique la plus aiguë y laisse place, au contraire, à une pointe de sympathie, voire de tendresse — *Belchamber* est, mieux encore, une étude pénétrante de ce sentiment corrosif entre tous que l'on peut appeler « l'amour du malheur ». Certes, Belchamber déteste la vie que le monde lui impose, les gens qu'il doit fréquenter, le système social dans lequel le hasard de la naissance veut que, de

(1) Éd. Plon, *Feux Croisés*.

gré ou de force, il s'intègre. Mais s'il ne se révolte pas, s'il assume au contraire avec une espèce de bonne volonté désespérée des devoirs qui lui répugnent, ce n'est pas seulement parce qu'il est généreux et loyal, parce qu'il aime sa mère despotique, son frère cynique, sa femme égoïste et vaniteuse, parce qu'il ne veut faire de mal à personne (1). C'est aussi, c'est peut-être surtout parce qu'il se sent *indigne*. Et il y a dans la conscience qu'il prend de cette indignité, dès sa jeunesse, une complaisance secrète qui apparaît dans de nombreux passages. « Je saisis pleinement, et nul mieux que moi, l'anomalie que je représente, » déclare-t-il à son oncle. Ce qu'il aime, il en a honte. Et ce qu'il n'aime pas, il se sent coupable de ne pas l'aimer. Pareil à l'*heautontimoroumenos* de Baudelaire, il se frappe « sans colère et sans haine », persuadé, — à voir vivre sa famille, ses camarades, — que le monde sec et dur dans lequel il est plongé ne tolère pas l'existence d'êtres frappés, comme lui, par la malédiction de la délicatesse.

On peut rêver à l'infini sur ce thème. « La vie humaine est impossible, a écrit Simone Weil, mais le malheur seul le fait sentir. » Pour de tels êtres, le malheur est une nécessité, un besoin. Ils ne sauraient, toutefois, reconnaître qu'ils l'aiment, sans, du même coup, lui retirer cette hostilité, ce caractère de souffrance essentiel aux satisfactions spirituelles qu'il leur procure. Il faut donc que le malheur, en quelque sorte, leur arrive du dehors, qu'il leur soit imposé par les circonstances ou par quelqu'un, qu'il paraisse être exactement le contraire de ce qu'ils recherchaient. Ainsi le jeune Sainty, obligé de sauter un fossé à cheval, fait une chute qui le rend infirme pour sa vie. De ce malheur, il tire *après* une grande consolation : « Ce fut une fameuse chance, dit-il à sa mère, que cela me soit arrivé à moi et non pas à mon frère. Pensez combien lui aurait détesté ça. Moi cela ne m'a jamais ennuyé de rester tranquille. » De même, l'échec de son mariage le convaincra qu'il n'était pas fait pour se marier et la mort du bébé qu'il ne devait pas avoir d'enfant. Ces échecs successifs confirment l'idée que dès son enfance il s'était faite de la vie et justifient les rêves délicats auxquels il se complaisait. Mais de cette idée et de ces rêves, en même temps, ils l'éloignent. Le bonheur appartient à un passé révolu, tandis que le malheur est présent, quotidien. Les épreuves auxquelles il se soumet ont ainsi pour rançon, dans l'esprit de l'amant du malheur, la conscience chaque jour plus aiguë de sa déchéance, de son indignité, et à mesure que l'existence dont il rêvait apparaît de moins en moins accessible, la vérité selon laquelle la vie même est « impossible » lui devient plus claire. Mais cette vérité apporte la paix qu'il recherchait. Nous abandonnons Belchamber au moment où l'enfant mort, sa femme prête à le quitter, la vanité de ses efforts apparaît si clai-

(1) On pourrait d'ailleurs se demander s'il les aime vraiment, tant, malgré tous ses efforts, la distance reste grande entre les êtres et lui. Mais l'amour véritable, celui qui ne cherche pas à accaparer l'objet aimé, consiste peut-être justement à maintenir cette distance et à accepter les autres *tels qu'ils sont.*

rement que toute sa vie se trouve remise en question. Nous ne savons pas quelle voie il choisira. Sans doute continuera-t-il. Mais peut-être pas de la même façon. Quelque chose en lui est mort, quelque chose qui était peut-être justement ce goût inconscient du malheur, ce sentiment absurde de son indignité. « Une telle douleur était grande, calme, auguste et par-dessus tout très tranquille : en présence d'une paix si parfaite, il ne pouvait se révolter ni pleurer. »

La leçon de *Belchamber* rejoint ici celle de *l'Idiot*. On ne discerne, assurément, dans l'œuvre de Sturgis, aucune préoccupation religieuse. « Sainty » n'est pas une réincarnation de Jésus. Mais les valeurs auxquelles il croit, et auxquelles, en dernière analyse, il se soumet, pourraient se résumer dans la formule évangélique : l'amour du prochain. Aimer son prochain, c'est aimer qui Dieu — ou le hasard, ou le monde — vous envoie. C'est accueillir. C'est consentir à n'être rien pour soi, afin d'être tout pour les autres. Le plus grand mérite de Sturgis est peut-être de nous offrir cette leçon, de nous la faire entrevoir, sans nous l'imposer. Son livre, comme la vie, ne conclut pas. Il nous laisse, perdus dans ce monde désenchanté où la mort vient de faire entendre sa voix solennelle, face à face avec un homme, Belchamber, le généreux et timide Sainty, dont il a réussi à faire mieux qu'un héros de roman : un ami.

BERNARD PINGAUD.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

FIGURES ET FONDS DE TOILE.

Il a presque toujours existé autour de l'histoire littéraire, la prolongeant ou y introduisant, une histoire des milieux littéraires, de leurs coutumes, de leur pittoresque. André Billy a fait de cette « petite histoire » une entreprise méthodique qui lui donne la plus large étendue en fondant la collection qu'il appelle *Histoire de la vie littéraire*. Avouons qu'elle nous dispense des plaisirs assez vifs.

A ce roman vrai des lettres, Gustave Cohen, G. Mongrédien, Jules Bertaut et René Dumesnil ont collaboré. Bertaut par exemple se chargeait hier de l'époque romantique comme Dumesnil de l'époque réaliste et naturaliste ; Billy lui-même nous présente aujourd'hui *l'Époque* 1900 (1), c'est-à-dire une évocation des innombrables fabricants d'imprimé qui se sont agités de 1885 à 1905 dans les cénacles et les écoles, à l'Académie, sur le boulevard, dans les cafés et les journaux, jusqu'au milieu de la place publique. S'il y a présentement des livres ennuyeux, ce livre-ci n'en est certes pas.

(1) Éd. Tallandier.

Entre les documents utilisés, les livres de l'époque ou sur l'époque ne sont pas les moindres. Beaucoup portent des titres délicieux, lesquels suffiraient à nous garder fidèles. Quels sillages du souvenir ont tracés Marcel Boulenger avec *Quand j'avais une épée*, Charles Buet avec *les Grands hommes en robe de chambre*, Gabriel Astruc (*le Pavillon des fantômes*), Jacques-Émile Blanche (*Mes modèles*), combien d'autres ! Des ouvrages de ce genre sont des boîtes de bonbons fondants. Ce sont aussi des billets de faveur. On observe de bonne humeur les abords d'une œuvre (Loti, Bourget, Bloy, Huysmans, Barbey d'Aurevilly, etc...), on apprend des particularités d'us et coutumes sur l'auteur, on se met dans les yeux une série de croquis préparatoires,... il n'y a plus qu'à entrer ! Telles sont les facilités que Billy nous accorde avec une abondante générosité.

Mais l'intérêt réside surtout, vous le devinez, dans le va-et-vient tumultueux de tant d'écrivains de toute classe, y compris les « poussières de Paris », comme disait Jean Lorrain, qui nous sont montrés en parade ou en négligé, ou les deux, chez eux, dans la rue, à la brasserie, dans les salons, sous la Coupole, formant des groupements, fondant des revues, nouant des amitiés, en dénouant. Le jeu d'attrapes auquel le sâr Péladan, Mme de Courrières, l'abbé Boullan se sont livrés avec le pauvre Huysmans ; le décor et les fastes des principautés féminines (princesse Mathilde, Mme Aubernon, de Loynes, Arman de Caillavet, Strauss, etc.) ; les dernières années d'Ernest Renan ; l'affaire du Balzac de Rodin : autant de réussites de télévision. Assurément la vie des cabarets montmartrois, ça fait un peu vieillot. Et quand on arrive aux secousses de l'antisémitisme, de l'anarchie et du boulangisme, on se rappelle aisément que le narrateur nourrissait un dessein tout anecdotique. Même ces chapitres cependant font revivre du passé.

On touche partout à l'histoire, on côtoie la religion, on traverse le monde, on se frotte à l'amour. Et qui ne connaîtra-t-on pas? On plonge dans une corbeille de joyaux : les « mots ».,. Quatre lustres d'esprit parisien. Toute la variété extraordinaire, toute la vie frénétique, toute la danse des talents et des destinées.

Aspect plus particulier de la vie littéraire : *Lettres à Madame Récamier* (1). Elles sont de Chateaubriand, et il y en a trois cent soixante-dix, parmi lesquelles un assez grand nombre avaient déjà connu la publication, mais dans des ouvrages dispersés, difficilement accessibles ou même épuisés. Les voilà rassemblées et conformes aux originaux.

Maurice Levaillant et F. Beau de Loménie ont apporté à cette magnifique édition, celui-ci sa connaissance du Chateauriand politique, celui-là sa familiarité avec toute l'œuvre. Quelle présentation ! Les groupes de lettres (par époques) s'offrent dans de solides et agréables cadres d'histoire, avec accompagnement de savantes notes. Et M. Levaillant se montre d'un galant ! Son style frétille. Il ne restait à Beau de Loménie qu'à se retrancher dans sa netteté rude,

(1) Éd. Flammarion.

Ah, ce n'est pas encore cette fois qu'on saura si Chateaubriand, après l'attente, la résistance et le scrupule, réussit à conclure par une brusque victoire. « Bien des indices le feraient supposer », écrit M. Levaillant qui ajoute plus loin : « On *croit* entrevoir ici le secret de cet amour discuté ; on *croirait indiscret de l'approfondir* » ... c'est moi qui souligne. *Errat qui putat.* Quels indices? Le rendez-vous de Chantilly? Personne n'a su ce qui s'y était passé. M. Levaillant, ce n'est pas de jeu... Une confidence de la dame vieillie à Louis de Loménie, rapportée par M. Levaillant en personne et qui mettait sur le même plan d'enchantement — « seuls beaux jours de sa vie » — « les deux premières années avec M. de Chateaubriand » et « les quinze jours d'amour à Coppet » (avec le prince de Prusse, en 1807) ne paraît-elle pas inquiétante à ceux qui parient pour le *oui?* Les parieurs pour le *non* auraient tort de se repentir devant les manifestations de tendresse qui se sont multipliées par la suite, car elles donnent raison à une thèse aussi bien qu'à l'autre. Mais il faut dire enfin que quantité de lettres ont été brûlées pour obéir aux dernières volontés de Juliette. Aveu décisif ou suprême coquetterie?

Ce que confirme cette correspondance, c'est incontestablement l'amour, qu'on voit d'ailleurs fort distrait et intermittent chez l'homme, et qu'on devine constant mais prudent, obsédant mais habile chez la femme. Beaucoup de politique s'y mêle. Tout particulièrement les lettres de Rome, au cours d'un conclave important pour la France, doublent de façon intéressante les pages correspondantes des *Mémoires.* A tout instant, René s'étend sur la vanité des grandeurs humaines, mais pour tout aussitôt s'affairer autour de ses ambitions les plus terrestres. C'en est diablement comique... Avec cela, messages d'un ambassadeur de bonne lignée. Plus on lit Chateaubriand, plus on découvre l'excellence de son intelligence, la plus belle du siècle. Maurras devrait depuis longtemps avoir corrigé le portrait qui brille d'éclat extérieur et d'alléchante fausseté dans *Trois idées politiques.*

Encore Chateaubriand ! Il reparaît dans l'essai posthume de René Canat, le grand professeur que nous connaissions par *Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens* et par *La Renaissance de la Grèce antique.* Voici le premier volume de *l'Hellénisme des Romantiques* (1) ; il suit le réveil de la « Grèce retrouvée » à travers notre littérature depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'aux premiers temps du romantisme proprement dit. Et certes Chateaubriand flanqué de Marcellus nous intéresse dans ce domaine comme dans presque tous les autres. Mais non moins Courier, Quatremère, Villemain, et bien des philologues, par exemple les Didot... J'avoue m'être arrêté à André Chénier.

Ayant dépouillé la presse littéraire du temps, l'auteur soutient que les contemporains d'André Chénier n'ont point reconnu en lui le messager exceptionnel de la Grèce antique, mais tout sim-

(1) Éd. Didier.

plement un membre de l'« école grecque » qui se composait de Delille, Lebrun et Millevoye. « Sa vie mal connue, ses manuscrits encore peu étudiés ne laissent pas deviner à quel point la Grèce occupa sa pensée, forma son goût, enrichit son art ; l'évidence ne se révélera que plus tard », écrit René Canat. Et encore : « Villemain, Chateaubriand, qui avaient leur mot à dire, se sont défilés ». Les romantiques auraient estimé l'élégiaque par-dessus tout, et s'en seraient même fait une image parente de leurs aspirations et de leurs goûts. Trahison de l'hellénisme !

Soit ! mais si le poète, pour ses *Idylles* ou *Bucoliques*, au sujet desquelles surtout se scandalisait Canat, a suivi les maîtres grecs en homme qui savait leur langue presque de naissance, il convient tout de même de leur adjoindre, non seulement les latins, mais aussi Gessner et ses idylles : ce qu'on ne dit guère et ce qui le modernisait incontestablement dans le sens pré-romantique.

On a trouvé dans les papiers d'André Chénier des extraits de poésie persane et des « Notes sur la littérature chinoise », d'un intérêt capital pour la connaissance de ce génie qu'aucune humanité étrangère ne semblait surprendre. Sait-on assez qu'il avait collectionné et catalogué une centaine d'estampes sur la Basse Égypte, la Palestine, la Syrie? J'ai peur que René Canat ne se soit fait du poète une idée trop étroite et tout à fait insuffisante.

Regrettons-le d'autant plus qu'il manquait ainsi une occasion favorable à sa thèse. Que veut-il établir, en effet? Que la Grèce jeta sur le cours du temps un des ponts qui ont fait passer la littérature française d'un classicisme lourd de latinité à un romantisme tendu vers les autres pays. Cela, bien entendu, à travers une bouillonnante confusion dans laquelle il arrive à mettre une aimable clarté. Son livre est excitant et plein de choses. Chemin faisant, il ose rendre justice au grand Villemain.

Remontant le cours de notre XVIIIe siècle, on peut constater que Denis Diderot, à qui Billy nous faisait penser, nous revient aujourd'hui de l'étranger. C'est un maître de conférences à l'Université de Manchester, M. Robert Niklaus, qui a fourni à la collection des *Textes littéraires français* (1) une édition critique impeccable de la *Lettre sur les aveugles*. Il paraît impossible de faire mieux. L'introduction nous gratifie même de remarques sagaces sur la genèse de la pensée et la signification de l'œuvre. Peut-être seulement l'attentif scoliaste porte-t-il trop haut la pensée métaphysique de Diderot, où se sent plus de curiosité que de force réelle et mal dégagée d'un insupportable brouillamini sous ses apparences carrées.

M. Niklaus, pour établir son texte, a collationné les différentes éditions qui se succédèrent au XVIIIe siècle, ne connaissant de l'ouvrage ni manuscrit autographe ni copie. Rien dans le *fonds Vandeul*, sauf pour les « Additions » de 1782, ce fonds dont paraît justement dans la même collection des *Textes littéraires français* un admirable *Inventaire* dû à M. Herbert Dieckmann, professeur

(1) Éd. Droz à Genève, éd. Giard à Lille.

à l'Université d'Harvard. On se rappelle que Mme de Vandeul était la fille de Diderot. Elle avait gardé manuscrits et copies passés au xx^e siècle dans la famille Le Vavasseur et conservés au château des Ifs (Seine-Inférieure). L'histoire agitée de ce fonds considérable pose des problèmes que M. Dieckmann résout à merveille. Pour les ouvrages qu'il contient (car hélas ! il est incomplet) le fonds Vandeul sera la base des éditions critiques.

En attendant, l'*Inventaire* nous apprend que l'écrivain, loin d'écrire au courant de la plume et de ne jamais remettre ses écrits sur le métier, se livrait sur eux à un travail considérable de révision et de critique. Aussi plusieurs œuvres de Diderot nous sont-elles maintenant accessibles dans des versions différentes. En sorte que nous avons désormais le moyen, note M. Dieckmann, d' « étudier en détail le développement et les transformations de sa pensée et de son style » : ce que notre Américain ne manque pas de faire avec une précision dont l'élégance est une bonne surprise.

HENRI CLOUARD.

P. S. — Comme je corrige les épreuves de ces notes, m'arrive le *Sainte Beuve* de Billy. Livre capital, tournant brusque sur la piste de la postérité, Les Hugolâtres vont rugir ! Sainte Beuve ne cesse donc de grandir, et cette biographie magistrale va l'y aider encore.

ÉRUDITION

ALPHONSE DAUDET OU LE TUMULTE INTÉRIEUR

Avec une difficile persévérance Caen tâche de restaurer ses ruines et de reprendre son rang parmi les capitales spirituelles de la France. Son université brille d'un éclat chaque jour plus vif et plus pur. Les conseils de l'Éducation nationale pour satisfaire aux devoirs dont ils ont la charge prennent à cœur de la garnir de maîtres éminents. Entre ceux-ci, digne continuateur d'une lignée d'érudits téméraires ou prudents, Jacques-Henry Bornecque par la distinction de son enseignement et la promptitude de sa charité tend à mériter un enviable renom.

Homme accompli, il ne saurait, malgré qu'il en ait parfois, rien refuser de ce qui est humain. De l'excellence de cet humanisme vivant témoigne son récent ouvrage sur *Les Années d'apprentissage* d'Alphonse Daudet (Librairie Nizet). Il s'y est certes conformé aux règles vénérables que le Secrétariat de la Sorbonne rappelle à tous ceux qui entendent composer des mémoires ou des thèses. Il multiplie les citations. Il accumule les références. Il met au point avec une patience exquise d'horloger sa machinerie bibliographique.

Mais cependant il s'interdit d'user d'un langage neutre. Il ose employer un style personnel. Il dispose des précieuses ressources d'une rhétorique à la fois artificieuse et ironique. Lorsque l'attention du lecteur subissant un excès de démonstrations universitaires risque de se lasser, il l'aiguillonne et la réveille en la piquant d'une formule pointue aussi rapide, aussi légère que cette abeille mystique dont Paul Valéry dans ses moments de distraction sollicitait le secours.

En outre il donne l'impression réconfortante de toujours dominer la matière diverse et mouvante qu'il informe. Il ne se laisse jamais ni vaincre ni happer par elle. A travers un chaos d'une complexité presque affreuse il conduit son héros fragile avec autant de rigueur et de sympathie que Gœthe, Wilhelm Meister. En choisissant, d'ailleurs, pour son œuvre un titre gœthéen il acquitte une dette de gratitude.

Éclairé par la longue méditation qu'il a faite d'un ensemble de documents inédits ou rares il discute avec précaution le problème des origines d'Alphonse Daudet. Il trace d'amusants croquis de ses ancêtres. Il les montre tantôt casaniers, tantôt saisis par le génie des intrigues et cabales, tantôt séduits par la tentation de s'aventurer au loin. Il s'attarde dans l'intimité de Mme Daudet mère qui sature sa sensibilité méconnue de chimères romanesques. Et surtout il peint des mœurs nîmoises au cours de la première moitié du XIXe siècle un prodigieux tableau.

Il rappelle qu'alors la cité d'Antonin tâchait de subsister de son mieux dans un état de révolution permanente qui la secouait sans cesse de terribles convulsions. Les quartiers, les îlots d'immeubles, les maisons particulières, les écoles publiques ou privées, les individus y participaient aux émeutes glapissantes qui opposaient les uns aux autres catholiques, protestants, légitimistes, républicains, orléanistes. C'est parmi les actes de cette sorte d'épopée burlesque que le nerveux et sensuel Alphonse Daudet passe son enfance : il en porte jusqu'à la mort les ineffaçables et brûlantes cicatrices.

Puis Jacques-Henry Bornecque conduit son pupille à Lyon. Avec une dextérité dans l'analyse dont maint docteur du subconscient pourrait se montrer jaloux il l'abandonne à de nombreuses rêveries aquatiques et à quelques crapuleries d'adolescent. De là il le transporte à Alès. Il surveille de près son comportement. Avec les astuces élégantes d'un policier privé il enquête sur sa conduite. Il conclut que le Petit Chose, poussé par un démon, lassa perversement la bienveillance dont on l'entourait et pour son plus grand profit provoqua son propre malheur.

Et ce sont les débuts d'Alphonse Daudet à Paris. Quelle fresque émouvante, quelles caricatures tristes des types de la bohême littéraire et du journalisme du second Empire nous fournit avec une certaine complaisance Jacques-Henry Bornecque ! Mais il a soin tout en détaillant les souffrances et les erreurs dont pâtit son apprenti de ne pas le perdre dans le maquis des lettres. Il discerne en lui les signes d'une admirable opiniâtreté. Quoique captivé par des amours aussi dangereuses pour le cœur que pour le corps,

quoique contraint pour vivre d'accepter certaines tâches anecdotiques, Alphonse Daudet comme Wilhelm Meister travaille sciemment à *devenir ce qu'il est.*

Rien ne le détourne de sa vocation. Dès qu'il a consenti par surprise ou par lassitude à appliquer les procédés de l'école réaliste il se grise volontairement des rêves de son idéalisme méridional. Il préserve sa liberté personnelle avec autant de soins que sa franchise esthétique. Pourvu d'une sorte de sinécure dans les bureaux du Corps législatif, il élude continuellement les invitations du duc de Morny à collaborer à la rédaction des poèmes officiels.

De plus il sait faire bon usage de ses maladies pour procurer à sa conscience avide de nouveautés les divertissements graves et les dépaysements dont elle a besoin pour progresser. Il part pour l'Afrique du Nord, accompagné d'une sorte de chasseur lyrique, modèle de Tartarin. Et ce voyage fournit à Jacques-Henry Bornecque l'occasion d'exprimer les remarques les plus ingénieuses concernant l'influence de l'Algérie sur la littérature française et de décerner à André Gide quelques éloges d'un ton agréablement particulier.

Enfin il quitte avec regret son *apprenti* qui se prépare à passer ses examens de maîtrise, touchant au but d'une vie dont les erreurs l'ont douloureusement touché. Entre temps il s'est appliqué à déduire les caractères des œuvres de jeunesse d'Alphonse Daudet. Celles-ci n'ont point seulement un intérêt historique ou *scientifique* (comme on dit). Elles comprennent des passages capables d'exciter l'intérêt étonné des modernes.

Sait-on que les poésies d'Alphonse Daudet se recommandent souvent par une sorte d'humour noir, grinçant et diabolique, où les surréalistes verraient l'effet du jeu de dupes qu'une sombre divinité mène contre l'univers et ses créatures? Sait-on que *la Dernière Idole,* pièce en un acte où l'on voit l'effondrement de l'idéal d'un vieillard qui a engagé sa vie affective entre les mains d'une seule femme, exciterait la surprise passionnée du public actuel et suffirait à assurer le succès d'une jeune ou vieille compagnie?

Jacques-Henry Bornecque poursuivra-t-il le récit circonstancié de la vie et de l'existence d'Alphonse Daudet? Nous l'espérons avec ferveur.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

LE THÉATRE

LES NOUVEAUX ET LES ANCIENS

Annoncée pour une vingtaine de représentations, la *Mary Stuart* de Schiller, jouée et mise en scène par Hermantier, tient depuis trois mois au « Théâtre de l'Humour ». Je me suis laissé

dire que la langue de Schiller perdait, à la traduction, beaucoup de son lyrisme et de sa violence baroque. Nous ne sommes guère à même de comprendre l'influence qu'a exercée sur tous les écrivains du XIX[e] siècle — et principalement Dostoïevski — le grand dramaturge allemand. Gœthe, Kleist, Büchner, *la Mort d'Empédocle* d'Hölderlin sont certainement plus proches de nos sensibilités.

Mais il faut être reconnaissant à Hermantier d'avoir réparé l'oubli dans lequel les Français tiennent Schiller. Et si nous nous trouvons très loin de la tragédie historique selon Shakespeare, il est impossible de ne pas être profondément ému par la solide construction de ce drame, par sa hauteur constamment maintenue, par sa précision psychologique — même lorsqu'il s'agit de la rencontre imaginaire des deux reines, ou lorsqu'il faut accepter que Mary Stuart reçoive la communion sur la scène. Hermantier nous a permis de connaître ce que fut le point exact de transition entre la tragédie classique et le drame romantique. Et c'est beaucoup pour nous autres Français qui ne possédons que le théâtre de Voltaire.

Après son erreur de mise en scène des *Mouches*, Hermantier et sa compagnie nous apparaissent doués d'une solidité incomparable. Décors, costumes sont de la même qualité que le jeu des acteurs. Jeanine Crispin a composé une parfaite Elizabeth et Muriel Chaney aurait été une admirable Mary Stuart si — sans doute conseillée par Hermantier — elle n'avait pris un ton de voix beaucoup trop bas, presque viril, qui nuisait à la compréhension du personnage.

★

André Reybaz a fait preuve de moins de rigueur en montant, au Théâtre de Poche, le *Capitaine Bada*, de Jean Vauthier. Malgré l'indifférence de la critique qui, à l'exception de Jacques Lemarchand, se soucie peu de défendre le jeune théâtre, il a circulé dans Paris que l'on était en présence d'un chef-d'œuvre et qu'un véritable auteur de théâtre venait de se révéler. Il est dommage que si peu de spectateurs se soient dérangés pour vérifier ces rumeurs.

Jean Vauthier a fait preuve d'un tempérament dramatique certainement peu ordinaire. Sa pièce est constituée presque entièrement par un monologue dont André Reybaz soutient, du début à la fin, la violence et l'absurdité.

Ce monologue — ou plutôt ce délire verbal — ne pouvait garder toute sa valeur qu'à condition de ne jamais tomber dans la facilité et d'être servi par une mise en scène plus soignée, chargée de commenter les images verbales. Reybaz a préféré céder au désordre, à une gesticulation inesthétique, que ne compensait point la présence de figurants mal costumés, ridicules, ni la bonne volonté de sa partenaire, Liliane Maigné, peu représentative du personnage — la victime du délirant Bada.

La pièce d'autre part est beaucoup trop longue. Les auteurs tiennent généralement à la moindre ligne de leur texte. C'est le

rôle du metteur en scène d'imposer la mesure exacte d'une pièce — surtout lorsque l'inspiration en est démesurée.

Rien de ces critiques n'ôte à la richesse du talent de Jean Vauthier. *Capitaine Bada* est une pièce subjective, donc sincère et libre. Inutile de souligner combien ces qualités sont plus nécessaires à la vie du théâtre que les patientes fabrications des spécialistes.

★

Spécialiste, Jean Cocteau l'est au plus haut degré. Jusqu'aux *Parents terribles* (y compris peut-être), son esprit fut sensible à la température de son temps. *Les Mariés de la Tour Eiffel, la Machine infernale, les Chevaliers de la Table Ronde,* les ballets (jusqu'au *Jeune homme et la mort*) avaient rendu Cocteau indispensable à l'histoire du théâtre entre les deux guerres.

Il a voulu depuis s'adresser à un plus vaste public : celui des best-sellers, des romans historiques et du sentimentalisme 1900, toujours vif. Au théâtre, il consomme la même perte qu'au cinéma. L'espace qui sépare *Orphée* (*digest* du surréalisme) du *Sang d'un poète* est le même que celui qui sépare *l'Aigle à deux têtes* et *Bacchus* de *la Machine infernale.*

Bacchus a été écrit avec des recettes trop anciennes pour qu'on y retrouve, fût-ce un instant, les propres recettes et même le vocabulaire de Cocteau. *Bacchus* n'est pas de lui. C'est d'un Victorien Sardou sérieux ou d'un Alexandre Dumas mesuré. Avec *Malatesta,* Montherlant avait commis la même erreur de croire qu'il suffit d'accumuler un certain nombre de détails sur la Renaissance pour faire croire à la Renaissance. A l'égard de cette sorte de théâtre, je pense toujours au : « Nous autres chevaliers du moyen âge... » qui ne paraissait possible que sur la scène de l'Ambigu.

Jean Cocteau a trop été sensible à toutes les formes du théâtre populaire, opéra-comique ou mélodrame, pour ne pas chercher à en éprouver les effets. Mais il le fait avec une telle absence de naïveté que sa reconstitution historique aboutit à l'expression d'un sérieux philosophique qui, cette fois, rejoint la véritable naïveté.

La discussion théologique du second acte qui constitue, à tort, le centre de la pièce, s'équilibre mal avec des scènes de tradition romantique telles que le récit de la poursuite humaine — reprise des Karamazov — ou bien la scène de viol (?) qui se passe en coulisse, pendant que le père de la jeune fille s'inquiète des bruits qu'il entend.

Ayant entrepris de nous faire croire à la mission de Hans, qui tient de Guillaume Tell et de Jeanne d'Arc, Jean Cocteau hésite jusqu'à la fin sur l'emploi des thèmes romantiques qu'il entendait traiter. Il en trouve le ton exact lors de la scène finale, d'une grande réussite, à mon sens, où l'on voit Bacchus refusant de se trahir, partagé entre son amour et son idéal, se précipiter à la fenêtre pour recevoir de son seul disciple, frère de sa bien-aimée,

la flèche qui le tue. Cet inceste de la mort appartient au propre romantisme de Cocteau, à sa vision joliment déformée des mythes du moyen âge : Parsifal ou Tristan.

Toute la pièce aurait dû être ainsi. Cette vision préraphaélite aurait dû être traduite jusque dans les costumes que l'on aurait mieux vu inspirés de Burne-Jones ou de Gustave Moreau que des grands classiques : Mantegna, Raphaël, Dürer ou Cranach. Cocteau a voulu renoncer à ces subtilités : il croit maintenant au bon goût, aux grandes époques. Et là-dessus, les riches et élégants spectateurs du Marigny étaient d'accord avec lui.

★

A l'opposé, on voudrait pouvoir féliciter Jean Marais d'être resté fidèle dans ses décors et ses costumes de *Britannicus* à l'esprit préraphaélite, à la tragédie classique vue par 1900 (Mounet-Sully, Sarah Bernhardt, Albert Lambert, Mme Segond-Weber). Mais quand il s'agit de Racine qu'aucun homme vivant n'a jamais bien vu représenter, on voudrait que les « monstres sacrés » dont Jean Marais a essayé de ressusciter les poses, les tremblements, les soupirs et les roulements d'yeux, se fissent plus discrets.

En face de ce Néron peut-être conforme à ce qu'en dit Suétone, mais à coup sûr infidèle à Racine, Mme Marie Bell nous a donné une belle démonstration de son talent. Je n'aime pas qu'elle nuance trop la longue tirade d'Agrippine au début du quatrième acte. Je sais la difficulté qu'il y a à faire passer ces morceaux de bravoure que constituent les récits historiques du théâtre classique. Mais le vers racinien a d'autres exigences. Il ne comporte pas l'émotion ou le réalisme que veulent y mettre à tout prix les acteurs, plus sensibles au sens de ce qu'ils expriment qu'à la poésie. Au XVIIe siècle, la tragédie ne « remplaçait » pas le théâtre de boulevard. Elle correspondait à une rhétorique, à un style architectural et pictural que Versailles et Port-Royal, le cérémonial de cour et Poussin, que différents antagonismes sociaux, esthétiques et religieux maintenaient très éloignés de la nature. Cette stylisation impeccable et grandiose de l'homme s'insère mal dans notre époque hantée par le réalisme — quand ce n'est pas par d'autres stylisations.

Aucun acteur n'est-il capable de comprendre cela? Valéry s'était expliqué là-dessus. Mais aurait-il été capable lui-même de mettre en scène Racine? Le problème est-il insoluble? Jean Marais, de toutes façons, leur tourne le dos. Ses erreurs sont d'autant plus remarquables qu'il s'agit de la Comédie-Française où il n'est pas à sa place, quoique dans la tradition d'acteurs tels que Maurice Escande, Yonnel, etc..., eux-mêmes tributaires des velours fripés chers à la fin du dernier siècle et aux grands magasins.

GUY DUMUR.

JEAN ANOUILH ET LES TORÉADORS

Rendant justice à son ami Roger Vitrac, il y a quelques mois, après la générale du *Sabre de mon père*, Jean Anouilh écrivait que les mots de « pièce bien ou mal faite » n'avaient aucun sens, que les lois sévères qui fixent l'écriture d'un sonnet n'ont pas d'équivalent au théâtre, et que *le Conte d'hiver* par exemple pouvait très bien ne pas répondre aux « lois » de la composition dramatique, sans être une mauvaise pièce pour cela. Ce plaidoyer qui englobait *Colombe*, prend tout son sens devant *la Valse des toréadors*. Il est, en effet, difficile de trouver une pièce moins rigoureusement composée — une pièce où les genres se chevauchent avec plus de sans-gêne — où le bon plaisir de l'auteur éclate avec plus d'insolence. Elle s'ouvre comme une comédie classique, fait au deuxième acte un petit tour vers le vaudeville, puis s'arrête brusquement. L'opéra commence alors. Le troisième acte contient deux grands airs, confiés au général : le grand air de l'âme, et celui du déjeuner de famille. Puis c'est, au quatrième acte, le grand air de la générale. On retrouve enfin la comédie au dernier acte, mais une comédie féerique, où les fils retrouvent leurs pères, sans raison, comme dans Molière, ou dans Shakespeare. L'amateur de théâtre « bien fait » n'est évidemment pas très content. On ne saurait lui en vouloir. Car Anouilh lui-même a prouvé qu'il savait, lorsqu'il le voulait, composer ses pièces avec autant de rigueur que ces messieurs du Boulevard.

Antigone ou *Ardèle*, dans des genres différents, avaient fait la joie de l'amateur précité. Alors? Pourquoi cet auteur, qui connaît son métier, se permet-il ainsi de si graves entorses au règlement? Par maladresse? Non. Par nécessité intérieure.

Lorsqu'il écrit ses pièces, Jean Anouilh ne part jamais d'une idée. Il part de personnages. Ce n'est un secret pour personne. Il a dit et redit que l'événement essentiel de sa vie d'auteur dramatique avait été la représentation de *Six personnages en quête d'auteur*. Voilà six personnages qui font irruption sur une scène vide. Pas de décor, pas de situation donnée à l'avance. Il faut pourtant que la féerie théâtrale s'organise autour d'eux. Quelle solution adopter? Leur imposer de force un canevas? Non : les laisser agir tout simplement. L'intrigue se nouera d'elle-même après quelques répliques. Les personnages sauront créer peu à peu leur propre décor, leur propre drame et finiront par l'imposer aux spectateurs. Or, depuis qu'il avait écrit *Ardèle*, Anouilh n'avait pas la conscience tranquille. Il avait laissé un personnage dans l'ascenseur. Les autres étaient en scène, jouaient, se disputaient, se disaient leurs vérités. Mais les lois du théâtre, ces fameuses lois si importantes aux yeux de quelques-uns, interdisaient au personnage prisonnier de se mêler aux autres. N'y tenant plus, Anouilh, vers la fin de la pièce lui avait pourtant ouvert subrepticement la porte de l'ascenseur, pour quelques

minutes très courtes : et la générale Saint-Pé faisant irruption sur la scène, se déchaînait avec d'autant plus de violence qu'elle n'en pouvait plus d'attendre. Mais très vite on la remettait dans son ascenseur : elle n'avait pas le droit d'être dans la pièce. Cette voix terrible, cette voix d'emmurée vivante, Jean Anouilh ne cessait pourtant de l'entendre. N'y tenant plus, il s'est enfin décidé à la délivrer. Mais sachant d'avance ce qu'elle allait dire, ce qu'elle était *obligée* de dire, et quelle violence serait la sienne, et quel langage précis elle allait employer, il a pris peur. Pas pour lui. Pour le spectateur. Il a voulu l'apprivoiser. Se concilier ses bonnes grâces. Aussi a-t-il convoqué quelques marionnettes comiques : le jeune puceau, la vieille fille prolongée, les petites filles laides et sottes inscrites aux enfants de Marie, la couturière peu farouche, la vieille bonne bourrue, et pendant deux actes il a tiré les ficelles de ces marionnettes avec une dextérité surprenante. Les entrées, les sorties sont réglées de main de maître. Le comique fait mouche à chaque coup. Le spectateur sourit, puis rit franchement. Il est ravi. Il est au théâtre. Les femmes s'évanouissent. On se les passe de bras en bras. Elles se réveillent, prennent l'un pour l'autre, embrassent le secrétaire en l'appelant « mon général ». Les fils sont noués. La comédie fait son effet. Pourtant, derrière le mur, la voix de la générale s'impatiente. Quand aura-t-elle le droit d'entrer en scène? Au deuxième acte, elle entre. Mais le spectateur n'est pas encore prêt à l'entendre. Aussi est-elle évanouie. Elle n'est qu'une sorte de pantin inanimé, avec lequel on jongle « Tu vois, cher public, elle n'est pas méchante. Ne crains rien. Elle est aussi ridicule que les autres. » Et, très vite, on la remet derrière son mur. Il faudra bien pourtant qu'elle dise ce qu'elle a à dire, puisque la pièce est faite pour elle. Aussi, fini de jouer. Puisque le spectateur est séduit, il faut l'amener insensiblement à supporter le grand air de la générale. Jean Anouilh décide alors de le lui faire entendre une première fois, mais sur le mode plaisant. C'est au général qu'il va confier ce soin. Et l'air du déjeuner de famille n'est que la variation comique, une variation éblouissante de drôlerie et d'invention, du thème profond de la pièce. Je pense que l'honnêteté la plus élémentaire interdit à celui qui refuse d'écouter le quatrième acte, de rire au troisième. Ce serait avoir une âme de scout ou d'enfant de chœur. « La vie est belle malgré tout. Sourions de ces laideurs, mais ne les regardons pas en face. Sourions et chantons dans les difficultés. Et regardons l'horizon avec des yeux purs. » Ce serait trop facile : le mur de la chambre s'est enfin soulevé, et nous voilà au cœur de l'œuvre, dans cette chapelle ardente et fantastique où se célèbrent chaque soir les messes noires de l'intimité. Sous sa perruque trop blonde et ses rubans roses, fardée comme un masque de carnaval, comme ces masques que les sorciers nègres se mettent sur le visage pour envoûter les divinités infernales, debout sur son lit de dentelles, carré comme une pierre de sacrifice, sur ce lit qui est celui de ses noces et de ses maternités, symbole de sa puissance, où chaque nuit vient s'immoler le général, parce que cette chambre est aussi la sienne et qu'il

est pris à un piège dont rien ne peut le délivrer, voici enfin que la générale Saint-Pé commence à chanter. Et c'est atroce. Et comme elle est folle d'orgueil, de haine et d'amour, elle ne se soucie pas de choisir ses mots. Elle dit tout ce qui lui passe par la tête, tout ce qu'elle retient au fond de son cœur de damnée depuis dix-sept ans. Et l'on a beau se boucher l'oreille sa voix est la plus forte, et l'on a beau fermer les yeux, son image est ineffaçable. Et rien ne peut l'arrêter, sinon la main criminelle du général qui l'étrangle enfin, comme nous avons tous envie de l'étrangler. Il n'existe pas dans tout le théâtre d'Anouilh une scène qui touche d'aussi près à la grandeur tragique, à l'incantation des personnages grecs, debout sur leurs cothurnes et hurlant à travers leurs masques.

Ce qui se passe après ne peut en aucune façon, malgré l'habileté de l'auteur, nous faire retrouver le goût du sourire. La féerie seule peut nous permettre d'accepter le dénouement. Une blessure aussi profonde ne se referme pas si vite. Jean Anouilh le sait. Il lui faut un curé souriant, une petite bonne, et la transformation plaisante du jeune puceau en mâle autoritaire pour nous apaiser.

Cette pièce, il est bien évident qu'elle n'entre pas dans un cadre commun. Elle est insolite. Il lui fallait une forme dramatique insolite. Le mérite d'Anouilh est de l'avoir découverte en suivant sa nécessité intérieure. Elle déconcerte le public, mais le Théâtre ne fait qu'y gagner. Il ne faut pas oublier qu'Anouilh, depuis quelques années, emploie ses loisirs à traduire les comédies féeriques de Shakespeare. Il y apprend la liberté de l'invention dramatique, qui est aussi bien celle des dernières œuvres de Molière, que celle de Gozzi, Lorca et Giraudoux, et qui n'a rien à voir avec les fausses bonnes règles de Sardou, de Bernstein et de Bourdet, si rassurantes pour la critique.

★

La Valse des toréadors n'est pas une œuvre désespérée. Le personnage qui est chargé d'en tirer la leçon véritable est le jeune secrétaire. Sous ses apparences un peu ridicules, c'est lui qui porte ce qu'on pourrait appeler d'un mot un peu facile le « message » d'Anouilh. Lorsque le général Saint-Pé lui explique ce qu'est sa vie depuis dix-sept ans, il répond : « *J'ai vingt ans, mon général. J'aime mieux essayer d'aller vite et me noyer.* » Et c'est lui qui gagne. C'est lui qui trouve le bonheur. Un bonheur un peu attendrissant : l'amour de Mlle de Saint-Euverte, qui a quinze ans de plus que lui. Mais on sait bien à la voir qu'elle ne deviendra jamais comme la générale, qu'elle ne se transformera jamais en furie démoniaque, et que le secrétaire ne risque qu'une seule chose : celle d'être heureux tout simplement. Car ce serait déformer le sens de la pièce que d'y voir une condamnation de l'amour et du mariage. Tous les hommes qui se marient ne sont pas promis au même Enfer que le général Saint-Pé. Il existe des couples heureux, qui connaissent la paix du cœur. La faute du général est d'avoir été lâche devant lui-même.

Il a cru qu'il aimait sa femme. Il s'est aperçu qu'il ne l'aimait pas. Mais il n'a pas osé rompre ses chaînes. Il a voulu tenter de *comprendre son ennemie*. Il a voulu tenter d'être heureux quand même. Le bonheur lui souriait dans les yeux de Mlle de Saint-Euverte. Il a eu peur de se jeter à l'eau. Tant pis pour lui. Les années passent. Il est trop tard. On a vieilli. On a trop de souvenirs communs pour les effacer. On est liés l'un à l'autre par l'habitude — la terrible habitude. Et le pauvre général Saint-Pé, qui passe son temps à s'appeler « lieutenant » pour se faire croire à lui-même qu'il est encore jeune, mais qui n'a plus d'illusion, car il sait bien que tout est fini pour lui, reste seul, dans sa maison vide, entre sa femme malade et ses filles laides, tandis que son jeune secrétaire, qui n'a pas eu peur, qui s'est jeté à l'eau lorsqu'il en était temps, trouve le bonheur qu'il a mérité. Pour que la punition du général soit plus profonde encore, il apprend à la dernière minute que le secrétaire est son fils. C'est lui-même, avec vingt ans de moins. Cette tristesse profonde qui soutient tout le cinquième acte est si poignante qu'on se demande jusqu'à quel point ce n'est pas la voix de Jean Anouilh qui parle soudain à découvert. Et cette voix, comme on ne l'entend que rarement dans son théâtre, comme il prend soin de la dissimuler le plus possible, touche soudain, comme celle d'un homme qui sent que la vie s'écoule, qu'il est en train de vieillir, et qui prend peur. C'est une voix voilée et un peu tremblante. Une voix de confidence. Mais le théâtre n'est pas le lieu des confidences. Et il ne faut pas en vouloir aux spectateurs de ne pas prêter attention à cette voix. Pour écouter une confidence il faut aussi de l'amitié.

★

Je dois dire, enfin, que la représentation qui nous est donnée actuellement de *la Valse des toréadors* n'est qu'une esquisse. Le rôle du général est en effet tenu par un acteur charmant et plein de qualités, mais qui n'est absolument pas fait pour le rôle. Là où il faudrait le crayon de Daumier, il dessine une silhouette à la Peynet. Ce qui accuse les longueurs de la pièce, et empêche d'être ému. On ne peut pas forcer sa voix. Yvonne Printemps n'a jamais essayé de chanter du Wagner. On comprend mal pourquoi l'auteur a accepté de voir sa pièce jouée dans ces conditions. Sans doute avait-il besoin d'en être débarrassé — un besoin personnel que nous n'avons pas à juger. Sans doute aussi a-t-il pensé que ce jeu en demi-teinte lui enlèverait un peu de son âpreté. Cela lui enlève surtout de l'émotion. Seule, Marie Ventura joue la pièce dans le *ton* où elle a été écrite. C'est ce qui fait paraître sa scène aussi déséquilibrée par rapport à l'ensemble du spectacle. Je suis sûr pourtant que c'est elle qui est dans le vrai. Si tout était joué avec la même violence, on n'aurait plus l'impression d'assister à une opérette, mais à un opéra-bouffe. La bouffonnerie et le tragique se côtoient sans cesse. Ils ont tous deux la même démesure. La représentation de *la Valse des toréadors* pèche par excès de mesure. C'est une autre qualité de

cette œuvre que de faire peur aux acteurs : ils ne se sentent pas les épaules assez solides pour la supporter. Mais elle existe. Nous attendrons, tant qu'il le faudra, l'interprète qui saura la faire accepter.

JACQUES TOURNIER.

JEANNE SEULE

> « Il ne me déplaît pas que, dans notre siècle prosterné, au milieu de tant de millions d'hommes et de femmes qui consentent à la même vérité, qui sont ployés sous la même loi, un jour quelqu'un se lève et dise : non... »
>
> Thierry MAULNIER
> *(le Profanateur)*.

Il y a une attitude de l'esprit critique qu'on pourrait qualifier d'anti-intellectuelle. Elle fait réprouver l'intrusion de l'intelligence dans certains domaines de la création littéraire ou esthétique, où l'on décrète qu'elle n'a que faire. Cette attitude, beaucoup plus répandue et beaucoup plus communément révérée qu'on pourrait croire, est dangereuse, parfois funeste. Elle fait condamner par exemple une certaine peinture, en la disant « littéraire » (qu'il s'agisse aussi bien de celle du Gréco que de la peinture surréaliste, ou de celle que l'on dit « abstraite » : voir telles absurdes querelles autour de l'art sacré). Elle fait condamner les romans de Malraux ou de Graham Greene au nom d'une certaine conception du roman « pur ». Elle fait condamner encore tout théâtre qui ne se borne pas à être spectacle, jeu de mots ou de sentiments — même si, bien souvent, ces sentiments et ces mots sont de même mouture et de même vanité. L'ennemie, c'est la pensée, la pensée intelligente, exprimée dans un langage intelligent, c'est-à-dire qui se sert des mots plutôt qu'il ne les sert.

Jacques Laurent a fait justice ici-même du grief invoqué par d'aucuns à l'encontre de ce théâtre que l'on dit, souvent à tort et plus souvent encore hâtivement, « à thèse. » Il s'agissait, en l'occurrence, du *Profanateur* de Thierry Maulnier, pièce *intelligente* s'il en est. On connaît l'argument majeur dont usent les détracteurs de ce théâtre-là : « Nous demandons au dramaturge de porter à la scène non des idées, mais des personnages... » A quoi l'on est assez tenté de répondre — naïvement peut-être — par une question qui tient en un seul mot : *pourquoi?* Pourquoi, en effet, les problèmes intellectuels, les conflits d'idées, seraient-ils plus déplacés au théâtre que dans toute autre forme de l'art ou du langage littéraire? Pourquoi, surtout, seraient-ils moins passionnants, moins dignes d'intérêt, que les conflits sentimentaux, que les problèmes du « cœur »? Toute la destinée de l'homme est circonscrite dans quatre problèmes : ses rapports avec lui-même, avec l'amour, avec la Société, avec Dieu (ou, s'il est incroyant,

avec l'idée qu'il se fait de l'inexistence de Dieu). Pourquoi, que ce soit au théâtre ou dans le roman, dans l'essai philosophique ou dans quelque genre littéraire que ce soit, refuserait-on à l'un de ces problèmes le droit de cité que l'on reconnaît aux autres ou à l'un des autres? Ils sont également nobles, également importants, et il n'est pas, en fait, à la méditation de l'homme sur lui-même et sur sa condition, d'autre thème qui vaille.

On aime, justement, que Thierry Maulnier, lorsqu'il quitte le domaine de l'essai ou de la critique, où il excelle, pour aborder celui du théâtre, le fasse sans basse complaisance pour les facilités d'un genre où c'est aux moindres frais qu'on s'assure, souvent, la moins réticente approbation. On aime que *le Profanateur* soit précisément, au théâtre, une de ces œuvres rares où la pensée, en s'incarnant dans des êtres de chair, n'abdique pas les exigences de la rigueur, ne consente pas trop aisément à descendre d'une certaine hauteur, à perdre de vue ces problèmes essentiels dont on parlait plus haut — voire à se soumettre à certains « enveloppements », à certaines facilités de l'art dramatique que ne méprisent pas, quoi qu'ils disent, M. Sartre ou M. Cocteau eux-mêmes. Si théâtre *pur* il y a, il me paraît être bien plus du côté de *la Reine morte*, du *Maître de Santiago*, du *Profanateur*, de *Jeanne et les juges*, que du côté du *Diable et le bon Dieu* ou de *Bacchus*.

J'ai cité *Jeanne et les juges*, dont il faut reparler, à l'occasion de sa publication (1). (Parenthèse : selon un autre argument des adversaires du théâtre « d'idées », celui-ci dénonce sa propre faiblesse par le fait même qu'il s'accommode trop bien d'être *lu* et non *vu* ou *entendu*. Or — disent-ils — le théâtre imprimé n'a pas de raison d'être, et une œuvre dramatique n'a d'existence réelle qu'à la scène. Bien entendu, ce décret a aussi peu de valeur que les autres, et si la représentation rend séduisante, fait « passer » plus d'une pièce sans intérêt — avec le concours d'acteurs, d'un metteur en scène, d'un décorateur astucieux, voire géniaux — il n'en est pas une de réelle qualité qui ne s'accommode aussi bien de la lecture, qui, même, ne l'appelle. Fermons la parenthèse.)

★

Le procès, la passion de Jeanne d'Arc, voilà bien un thème « en or » pour les fabricants de fausse grandeur, de faux tragique, — de faux théâtre. Une « valeur sûre ». On serait presque tenté de dire, irrévérencieusement, une « tarte à la crème ». Permettant toutes les facilités, toutes les astuces, y compris l'anachronique allusion politique et le discret appel du pied aux passions partisanes. De tout cela, Thierry Maulnier s'est bien gardé. Son œuvre — bien que, paradoxalement, elle ait été conçue et écrite en vue de sa représentation sur le parvis de la cathédrale de Rouen — est une pure tragédie, une tragédie *spirituelle*, une tragédie à *un* personnage. L'auteur n'a-t-il pas songé à l'intituler *Jeanne seule?*

(1) Éd. Gallimard.

Elle met pourtant en cause trois des problèmes essentiels de la pensée et de la condition humaines, nommément : celui des rapports de l'homme avec lui-même (la Jeanne de Maulnier, dans l'instant où elle nous est livrée, n'est ni une sainte ni, si j'ose dire, une surfemme, mais un être humain pareil à nous, tel que nous pouvons tous nous trouver appelés à l'être à la faveur de circonstances pas tellement inconcevables), de ses rapports avec la Société (sous sa forme la plus menaçante : la Justice politique), de ses rapports avec Dieu (et avec l'absence, le silence de Dieu). Au demeurant, tout ce que l'on pourrait dire ici, Thierry Maulnier l'a dit lui-même — beaucoup mieux — dans sa longue et admirable préface à *Jeanne et les juges*, intitulée *Un procès d'abjuration*, et qui mérite à elle seule que l'on ouvre ce livre. C'est une parfaite analyse des conditions extra-historiques du procès de Jeanne : « Il est tout à fait inutile d'inviter sur la scène, pour la passion de Jeanne, les Traîtres et les Méchants dont les propagandes contemporaines font usage en toute occasion pour satisfaire le manichéisme infantile des foules, d'imaginer un tribunal d'assassins et une monarchie de mélodrame. Pour que Jeanne soit livrée, pour que Jeanne soit écrasée, pour que Jeanne soit réduite à sa seule force et à sa seule faiblesse au milieu d'un univers qui l'accule au désespoir et à la déchéance, pour qu'elle soit condamnée à ne trouver qu'en elle et le dernier ressort et le dernier sursaut, il suffit de la logique des événements et du jeu des intérêts, des sentiments, des routines, des raisonnements des hommes ordinaires. Il suffit du train ordinaire du monde... Obtenir d'un accusé, par la persuasion, par la menace, par la torture, par la fatigue, par les drogues — ou par tout cela ensemble, il n'importe — que l'accusé se dépouille de sa vérité devant ses juges, qu'il se déshonore lui-même en déshonorant la cause qu'il a servie et consente ainsi à devenir entre les mains de ses accusateurs une arme contre d'autres accusés à venir, voilà le but... L'important, c'est que la cause persécutée ne puisse pas se prévaloir de martyrs, qu'il n'y ait pas de héros pour susciter d'autres héros, que chaque coup qui frappe ceux qu'on veut réduire au silence jette sur eux un peu de découragement, un peu de honte. Le procès de Jeanne se montre à nous comme le précurseur des procès politiques modernes. »

Il faudrait tout citer également de ce que dit Thierry Maulnier de ce « silence de Dieu » qui, laissant Jeanne seule, la livrant à elle-même, l'oblige à trouver en elle-même et en elle seule la force du « revirement incalculable » qui la fera revenir sur son abjuration : « Il y a une angoisse humaine si Dieu n'existe pas. Il y a une angoisse humaine plus grande si Dieu existe, car l'éternité est alors en jeu. Mais à la condition que Dieu se taise : et toute l'affaire est précisément que Dieu se tait... Pourquoi la grâce ne devrait-elle pas, pour être méritée, être arrachée au désespoir qui est son contraire? » Et cette admirable conclusion : « Ce que nous avons fait de nous, ce que nous avons fait en sorte que les autres pensent de nous, attendent de nous, aiment en nous, c'est aussi ce que nous sommes. Le vrai problème de ce qu'on appelle l'héroïsme, le sacrifice, le martyre, c'est de savoir se choisir —

se choisir contre cette faible bête qui sue les sueurs de la mort et qui est au plus secret, mais non plus nécessairement au plus vrai de nous. Notre vérité ne nous est pas donnée. Mais il nous est donné de la faire. »

Il me semble que ces citations — qu'il faut bien écourter — montrent assez clairement à quelle hauteur se situent ici la pensée de Thierry Maulnier et son œuvre même — dont la deuxième partie, en particulier, est une grande chose.

★

Il ne me reste guère de place pour parler comme il conviendrait d'un autre livre de Thierry Maulnier, fraîchement paru : *la Face de Méduse du communisme* (1). Au demeurant, les lecteurs de *la Table Ronde* ont pu lire déjà, ici-même, un certain nombre des essais qui le composent, sur le Monde de la Terreur, la Justice politique, ses moyens et ses fins. Ils gagnent, à être rassemblés, rapprochés, de s'éclairer l'un l'autre, de mettre en lumière ces données essentielles de la Terreur moderne et de la véritable fascination (horrifiée ou envoûtante) qu'elle exerce sur un nombre dangereusement grand de nos contemporains.

Si demain, comme il n'est pas du tout exclu, voit le triomphe et l'avènement de ce Monde de la Terreur, il ne sera pas dit, pour l'honneur des hommes et de l'intelligence, que celle-ci et certains de ceux-là n'en auront pas, d'avance, dévoilé le mécanisme et dénoncé les voies et les buts... Thierry Maulnier aura été l'un de ces hommes.

CLAUDE ELSEN.

DEUX MÈRES

D'abord on est déçu. Dans ces études (2), et sous un tel titre, le point de vue maternel ne semble pas assez explicite, assez dominateur. Par la suite, on voit qu'il apparaît là même où il n'est pas exprimé, et qu'il se dessine par ses silences autant que par ses affirmations.

Les parents en général, les mères en particulier, sont vilipendés successivement par les quatre protagonistes de *la Ville :* les deux prêtres et les deux enfants. Pourtant, que ressort-il des études de ces « deux mères »? La justification totale — depuis a jusqu'à z — de ces prêtres et de ces enfants.

Pour Mme Lauze, Sandrier, tellement insupportable qu'il a été deux fois sur le point d'être renvoyé du collège, est cependant « généreux et de bon métal »; elle s'attendrit sur telle de ses

(1) Éd. Gallimard.

(2) *Deux mères lisent « la Ville dont le prince est un enfant ».* Imprimerie Grévin.

répliques, qui « suffirait à elle seule à expliquer l'attachement de l'abbé de Pradts pour lui »; elle va jusqu'à écrire : « Ne pourrait-il pas être ce fils que Georges Carrion (de *Fils de personne*) aurait voulu avoir dans Gillou? » Sevrais a toutes les vertus. Leur amitié? Mme Lauze insistera, très justement, sur le fait qu'elle a commencé par n'être pas pure, qu'il ne faut jamais oublier cela, et que les deux amis ne se détachent pas de cette impureté première avec beaucoup de conviction. Mais cette tache originelle n'est nullement rédhibitoire, au contraire ! « Une vraie mère, écrit-elle, avec son intelligence du cœur, son intuition, sa sensibilité pour tout ce qui touche son enfant, ne peut pas trouver mauvaise l'amitié ardente qui unit Sandrier et Sevrais. » Et comment non, puisque « une passion n'altère pas un métal pur : elle est au contraire la patine précieuse qui le protège » (??) Quant à l'abbé de Pradts, c'est un véritable panégyrique de lui. Non seulement une « vraie mère » « ne lui en veut pas », mais il est lavé de l'accusation de perfidie (p. 39), on lui prête de la franchise, même de la générosité (pp. 40, 41), on se réjouit qu'il ne soit « pas un pédagogue, mais un passionné de certaines âmes » (p. 13) ; Mme Lauze proteste contre l'expression « sombre grâce » que Montherlant lui accole. « Sombre grâce? Non, ce n'est pas mon avis. L'amour de l'abbé de Pradts tend vers l'absolu et le généreux : là où il y a générosité, il y a clarté. Il donne le meilleur de lui-même à un enfant pour le rendre meilleur, » etc., etc...

Mme Eichelberger sera beaucoup plus prudente et, selon nous, beaucoup plus pertinente. Elle est terrifiée par le manque de surnaturel de l'abbé, elle respire quand le Supérieur entre. Et cependant elle terminera ainsi : « Il est dans l'ordre de la vocation sacerdotale que les prêtres ignorent combien ils sont aimés. Le monde peut en rire, ils ont des amis qui ne cèdent pas au sommeil, et les saintes femmes reviennent vers eux, tout au long des siècles. » Quant aux deux enfants, elle n'a pas de mots assez forts pour les louer. « Entre treize et seize ans : moment sublime, etc... » Sans doute, moins aveugle que Mme Lauze, Mme Eichelberger voit ce qu'il y a à craindre dans l'amitié particulière : « Une certaine coloration définitive de la sensibilité; à craindre aussi : l'heure difficile où celui qui s'est donné avec passion dans l'amitié virile sera attiré par la femme, si dissemblable. » Mais, quand même, ses derniers mots seront : « Je m'étonne que l'une d'elles (une mère) puisse approcher avec des mots ce mystère ; il me semble que la mère devrait s'en tenir écartée, comme du mystère nuptial. »

Nous y voilà donc : l'amitié particulière est mise sur le même plan que le mystère nuptial. Et par qui? Par une mère. Disons plutôt : par deux mères. Par deux mères qui, socialement, sont des éducatrices (membres de l'enseignement public) et qui sont en outre des croyantes (l'une protestante, l'autre catholique). Car ce qui ressort de l'essai de Mme Eichelberger est cela même qui ressort de l'essai de Mme Lauze : un éclatant « complexe » d'infériorité de la mère, de la femme, devant « l'ordre mâle », avec tout ce que ce dernier comporte qui ose ou n'ose pas dire son nom.

La Ville dont le prince est un enfant, ce n'est pas ce « triomphe de la Religion » que promettait son titre primitif. C'est « le triomphe de l'Ordre », titre, on s'en souvient, du dernier chapitre du *Songe*. L' « Ordre » triomphe. Le rideau peut se baisser sur les sanglots de l'abbé de Pradts ; l'abbé de Pradts, en définitive, triomphe, et derrière le rideau, dans la coulisse, ne tardera pas à ricaner. Les mères, avec cette petite brochure, viennent de lui apporter l'hommage-lige. Telle est la conclusion évidente de ces commentaires étranges sur une œuvre étrange.

FRANÇOIS GIMART.

LE CINÉMA

LA RÈGLE ET L'EXCEPTION

Henri Jeanson dit : les gens qui font *la Table Ronde* savent à quel public ils s'adressent, c'est pour ce public qu'ils travaillent. Les gens qui font du cinéma s'adressent au public de *la Table Ronde*, à celui du *Figaro*, à celui de *Marie-Claire*, à celui de *Confidences*, à celui d'*A tout cœur*, à celui de *l'Épatant*. C'est le drame du cinéma.

Un des drames au moins. En voici un autre : l'indifférence avec laquelle les producteurs considèrent le scénario. C'est le cadet de leurs soucis. Il peut être bon, il peut être médiocre, il peut être mauvais, ce qui compte c'est de savoir si Mlle Dupont-Dufort le tournera, et si le tournant, le film sera acheté par les Belges, par les Allemands, par les Italiens. Le scénario, c'est la sixième roue du carrosse, et voilà pourquoi les écrivains, Giono ou Aymé, Mauriac ou Montherlant ne peuvent pas se sentir chez eux dans le cinéma. A peine si l'on connaît leurs noms, à peine si l'on sait qu'ils ont du talent. On n'a pas besoin d'eux, on a besoin des jambes de Mlle Dupont-Dufort. Si les éditeurs aimaient aussi peu la littérature que les producteurs aiment le cinéma, Gide n'aurait jamais été édité par Gallimard, Bernanos n'aurait jamais été édité par Plon, Bernard Grasset aurait vendu des boutons-pression.

Voici un autre drame : le cinéma est le plus souvent le fruit d'un travail collectif. On dit : un film doit être l'expression d'un seul, et on cite Chaplin. Oui, mais, outre que les « personnalités » (pour employer un mot affreux) sont très rares, dans l'économie actuelle, c'est à des équipes qu'échoit le plus naturellement la responsabilité de faire les films. On en arrive à ceci qu'un producteur qui a confié à un jeune réalisateur le soin de tourner un film peut s'opposer sans rire à ce qu'il en assure le montage

définitif. Il faudrait qu'un autre finisse ce travail, surveille et commande l'enregistrement du commentaire qui accompagne les images ! Exactement comme si un éditeur demandait à Mauriac d'écrire les dialogues d'un roman de Giono.

Si bien que, pratiquement, la fabrication d'un film s'apparente beaucoup plus à celle d'un produit manufacturé que sa conception ne s'apparente, comme elle le devrait, à celle d'un roman ou d'une œuvre dramatique.

Et c'est la raison pour laquelle on a bien tort de hausser les épaules et de dire *Hollywood, Hollywood* quand cette grande cité, spécialisée dans la fabrication de ces objets manufacturés qu'on appelle des films, jette sur le marché ces excellents objets que sont *l'Inconnu du Nord-Express* et *Quatorze heures* : le cinéma réclame d'abord de la conscience professionnelle.

Il est injuste de mettre ces deux films sur le même rang. Le premier est de M. Hitccock, et brusquement, quand il le décide, la conscience professionnelle se hausse à la virtuosité. Quelle habileté ! Quelle sécurité ! Certains regrettent que M. Hitccock ne pratique par surcroît la psychologie. C'est une science qui date déjà et qui a procuré beaucoup de déboires à ses adeptes. Regardez les romanciers eux-mêmes. Les plus grands sont des romanciers bien avant que d'être des psychologues. Malgré les apartés, qui sont des apartés en trompe-l'œil, *le Hussard sur le toit* n'est pas une étude de caractères, c'est un roman et un des plus beaux de tout ce temps.

Mais *Quatorze heures* est un modèle d'objet manufacturé remarquablement conçu et exécuté. Il donne les mêmes satisfactions qu'un stylo Parker, qu'un ouvre-boîte qui ne serait jamais en défaut, qu'un distributeur automatique qui ne s'enrayerait jamais. Un monsieur a décidé de se tuer, sans y être tout à fait décidé. Il occupe une situation privilégiée sur la corniche d'un dix-huitième étage. Tout le parti, mais rien que le parti, qu'on peut tirer d'un cas aussi rare, est obtenu par le réalisateur de ce film. Il n'y a rien à objecter. Si les réclamations étaient admises, à la sortie des salles de cinéma, pas un spectateur ne serait en droit de se faire rembourser. On peut sans peine imaginer le harassant travail à la chaîne qu'un pareil film suppose — et le nombre de cigarettes consumées par les gagsmen.

Il est permis de regretter, d'espérer autre chose. Quoi? des exceptions. Des fautes, des maladresses, des erreurs, des coups de chance, des coups de génie, un rire qui sorte des entrailles, des larmes, n'importe quoi. Vous vous rappelez l'enterrement du petit garçon dans l'admirable séquence funèbre du *Fleuve*. Voilà ce que nous ne pouvons oublier, et l'unique satisfaction que nous ne trouvons pas aux objets manufacturés.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

QUELQUES LIVRES

Aussi singulier que cela puisse paraître, il n'existe pas d'ouvrage de langue française traitant largement tout à la fois de la vie, de l'esthétique, du style, et du détail des œuvres du musicien le plus populaire qui soit, cette espèce de Tino Rossi de la grande histoire de la grande musique, celui qui fait le plus de recettes — et le plus sûrement — au concert, celui dont l'œuvre est à peu près intégralement enregistrée en disques et dont les disques se vendent le mieux, celui qui est le plus exalté et trahi à la fois par les interprètes comme par le public, celui qui est le plus connu et le plus mal connu à la fois par les pianistes comme par le public. On a compris, je pense, qu'il s'agissait de Chopin.

La bibliographie de Chopin est, en effet, lamentable. Elle comporte en tout premier lieu une série d'écrits biographiques plus ou moins fantaisistes dont le plus sérieux est l'ouvrage de Guy de Pourtalès. Il y a ensuite toute une série de brochures, d'études même, d'une qualité indiscutable, authentiques, travaillées, mais qui ont toutes le défaut d'être fragmentaires ou incomplètes. Et cela volontairement, d'ailleurs, de la part de leurs auteurs, aucun d'eux n'ayant prétendu nous laisser une *somme*, mais s'étant restreints à quelques aspects du génie de Chopin, depuis le remarquable travail d'Alfred Cortot (1) qui est le plus intelligemment et profondément panoramique de tous, jusqu'aux ouvrages d'E. Ganche (2) déjà anciens mais encore valables par leur documentation. Bref, Chopin n'avait pas son Boschot.

Cette lacune extrêmement grave, inexplicable, de la musicologie française, André Cœuroy vient de la combler en partie avec son *Chopin* récemment paru (3). L'ouvrage de M. Cœuroy se distingue des précédents par les préoccupations essentielles qui l'animent. La première a trait à l'histoire pure : dans un chapitre initial, l'auteur fait justice de certaines interprétations légendaires qui pour romantiques et séduisantes qu'elles aient pu être, n'en déformaient pas moins l'image véritable de Chopin ; et sa mise au point concerne trois sujets principaux : Chopin et la France, Chopin le poitrinaire, Chopin le séducteur. Un second chapitre est consacré à la vie du musicien et met en lumière avec simplicité, sans littérature, les épisodes caractéristiques de cette existence. De ces deux chapitres, qui ne constituent pas plus du

(1) *Aspects de Chopin*. Éd. Albin Michel, 1951.
(2) Éd. Mercure.
(3) *Chopin*. Éd. Le Bon Plaisir. Plon, 1951. Coll. *Amour de la musique*. Direction Albert Nalpas.

premier tiers du livre, se dégage l'homme tel qu'il fut réellement, c'est-à-dire non le Chopin légendaire, fragile, pleurnicheur, crachotant, morbide et efféminé, mais, ainsi que le dit M. Cœuroy, « créateur puissant, fiévreux sans doute, mais sain, et ayant apporté quelque chose de classique dans le romantisme de son temps, » un Chopin « dont la musique est une volonté qui, même épuisée, s'affirme et se redresse ».

Cela fait, M. Cœuroy passe à l'examen de toutes les œuvres, une par une, ce qui n'avait jamais été réalisé à ce jour — en dehors du travail immense, mais un peu spécial réalisé par Alfred Cortot dans son édition annotée des œuvres complètes (1). Sans doute cet examen appelle-t-il une critique : est-il permis de regretter que, ce travail une fois entrepris, l'auteur ne l'ait pas poussé plus à fond tant qu'il se trouvait, si l'on peut dire, sur place. Sans tomber dans l'aride et rebutant dépeçage théorique, il eût pu fouiller un peu davantage les questions formelles, thématiques et harmoniques concernant chaque pièce. Mais ce n'est là qu'une réserve légère, car les analyses qui nous sont offertes constituent, en l'état, un guide excellent qui non seulement comblera l'amateur éclairé mais satisfera le professionnel dont la mémoire pourrait ne pas être toujours fidèle. On remarquera également le goût et le tact avec lesquels M. Cœuroy a fait la part — ou ne l'a pas faite — des traditionnelles et romantiques anecdotes genre *Prélude de la goutte d'eau*, *Nocturne de Saint-Germain-des-Prés*, etc...

Travail d'analyse, travail de synthèse aussi puisque cet ouvrage est nourri avec discernement de la substance documentaire que lui fournissaient ses devanciers, voici un livre dont on avait besoin et qui, dans les limites qu'il s'est imposées, est une réussite complète.

★

Les écrits publiés sous l'étiquette « document » ont toujours quelque chose de décevant et d'exaltant à la fois. Décevant parce que les trois quarts du temps ces « documents » sont écrits par des gens qui ne sont pas écrivains. Et qu'il s'agisse de la forme, du style, de la composition ou de la pensée, il y a presque toujours, de l'un ou de plusieurs de ces points de vue, quelque chose qui ne va pas. C'est une matière brute qu'il faut absorber telle qu'elle avec tout ce qu'elle charrie dans un flot souvent épais.

Mais exaltant par ce qu'ils apportent sur l'inconnu, le mystérieux, l'incompréhensible qu'il peut y avoir chez le musicien.

Le type extrême de ce genre d'écrits musico-littéraires est constitué par les quelques douze ou quinze volumes des œuvres de Wagner — écrits théoriques ou journalistiques, et correspondance — qui sont véritablement imbuvables du point de vue de la forme, parfois insupportables du point de vue du cheminement de la pensée, mais qui n'en laissent pas moins, une fois filtrées, un résidu essentiel fort intéressant. Dans une collection nouvelle

(1) Éd. Salabert.

intitulée *les Documents célèbres* (1), on nous fait entendre les voix de Beethoven et de Richard Strauss.

Les plus belles lettres de Beethoven, choisies et traduites par M. Jean Schneider, sont publiées ici sous trois rubriques : l'ami, l'amant, l'artiste. C'est là un recueil de bonne vulgarisation, intelligemment fait. Il évitera aux amateurs de musique — qui ne s'y seraient d'ailleurs jamais essayés — de s'aventurer dans l'écrasante forêt vierge qu'est la correspondance de Beethoven. Cela dit, ce document a tous les défauts du genre, et il reflète tout autant les souffrances du traducteur que celles de l'auteur des lettres. Ces documents sont d'ailleurs pour la plupart loin d'être inédits, et nombre d'entre eux figurent, pour tout ou pour partie, dans les bonnes études sur Beethoven. Néanmoins, c'est là la matière d'un sérieux *close-up* sur le musicien de la IX[e] symphonie. Il reste à savoir si ce genre de raccourci, qui reflète d'une façon fidèle et authentique la personnalité du compositeur, est susceptible de témoigner de sa grandeur véritable. Les petits côtés des grands hommes — et Dieu sait si Beethoven en eut — même quand ce sont de gigantesques *petits côtés*, doivent n'être présentés au grand public qu'avec d'infinies précautions, sinon les auréoles de légende laissent place à d'autres auréoles qui, pour prosaïquement attendrissantes qu'elles soient, n'en deviennent pas moins vite à leur tour dangereusement légendaires. Et l'authenticité des faits, ou des mots, ou des réactions, n'arrange rien. Les choses sont plus compliquées que cela. C'est pourquoi on eût aimé que M. Schneider publiât ce recueil, incontestablement intéressant par le choix des documents, en l'enrichissant de notes un peu plus substantielles destinées à bien situer ces lettres dans leur cadre historique ou psychologique. C'est là, en pareil cas, chose nécessaire, sous peine de desservir la mémoire du grand homme que l'on veut servir.

De Richard Strauss, les *Anecdotes et souvenirs* ont d'abord un premier intérêt : celui d'être inédits en langue française. Un second, celui de nous apporter le témoignage d'un grand chef d'orchestre sur les préoccupations professionnelles de quelqu'un qui ne fut pas seulement un vulgaire batteur de mesure bureaucrate et routinier, mais rechercha quotidiennement la compréhension et l'intelligence des chefs-d'œuvre classiques les plus rebattus qu'il était amené à diriger. Enfin, troisième intérêt, et sans doute le plus puissant, la plupart de ces pages sont les confidences du créateur lui-même : Strauss nous y parle de lui et de ses œuvres. A dire vrai, ses souvenirs biographiques ne sont pas très amusants, pour la bonne raison que sa vie n'eut rien de particulièrement spectaculaire. Et puis Strauss — abstraction faite de la traduction qui est fort gauche — n'a jamais possédé une bien grande virtuosité de narrateur ni d'écrivain.

Mais les souvenirs sur ses propres œuvres nous apprennent quantité de choses que l'on proposera volontiers à la méditation des artistes chargés de les interpréter. Il passe en revue

(1) Éd. du Cervin.

quelques-uns de ses principaux opéras, ainsi que la façon dont les personnages essentiels doivent être conçus : ce chapitre est écrit en 1942, par conséquent tout à fait à la fin de la vie du compositeur. Aussi n'est-ce pas sans une certaine surprise que l'on s'avise d'une erreur grave commise dans tous les théâtres du monde depuis plus de trente ans (c'est un exemple entre d'autres, mais il est frappant) : le succès de l'artiste chargée du rôle de Salomé est généralement fonction — outre de ses qualités vocales — de la façon dont elle ondule de la croupe et du nombril. Strauss, lui, s'élève contre cette conception hystérique (il est vrai qu'il aurait pu le faire avant 1942...) en protestant que les femmes d'Orient sont pudiques, et que Salomé est avant tout vierge, princesse et Orientale, et doit donc se comporter comme telle, c'est-à-dire avoir des gestes simples et nobles ; et il ajoute que lorsque Salomé arrive enfin à obtenir ce qu'elle veut, elle doit exciter non l'effroi ou la répugnance, mais la pitié. Et Strauss paraît d'ailleurs logique, car il explique que le *si* aigu et étranglé de la contrebasse entendu au moment de la Décollation ne prétend nullement évoquer cette dernière opération, mais simplement les soupirs s'échappant de la poitrine de Salomé impatiente, l'orchestre, précise-t-il, suffisant à l'évocation psychologique laquelle, ne demande pas à être soulignée physiquement du point de vue scénique. On pourrait multiplier ainsi ce genre d'observations dues à l'auteur lui-même qui nous oblige de ce fait à regretter un certain nombre de satisfactions éprouvées par le passé — et sans chercher bien loin, l'admirable Inge Borkh entendue à Paris à l'automne dernier qui était rien moins que vierge et princesse... Tant pis pour nous ! Tant pis pour elle ! Tant pis pour Strauss ! Ne regrettons pas trop les plaisirs passés, mais cependant méditons les enseignements que le compositeur nous donne dans cette brochure dont l'authenticité fait l'incontestable intérêt.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

SIXTINE 52

Il est naïf de découvrir l'Amérique après Colomb. Mais tant pis ! Je préfère tomber dans ce ridicule et ne pas taire l'admiration qu'à l'exemple de milliers et de milliers de visiteurs, j'éprouve pour la chapelle de Matisse à Vence. Je ne la connais que de quinze jours. Je n'ai donc pu en entretenir encore mes lecteurs, dont beaucoup l'ont déjà vue, sans doute, bien avant moi, et dont tous, j'en suis sûr, ont lu ce que d'autres en ont déjà écrit. Il me semble cepen-

dant impossible de ne rien leur en dire : je n'ai pas si souvent l'occasion de les entretenir d'un chef-d'œuvre — et chef-d'œuvre, cette chapelle me paraît l'être absolument.

Du point de vue de l'architecture, d'abord. C'est merveille, en effet, de voir comment Matisse — qui se mesurait cependant pour la première fois avec de tels problèmes — a su tirer parti des conditions qui lui étaient imposées. La configuration du terrain en pente raide l'amena à opposer un mur plein, du côté de la montagne, à un mur qui n'est que verrières, de celui de la vallée. L'affectation de la chapelle à une communauté de Dominicaines lui fit adopter un plan dissymétrique, où le chœur des religieuses est logé dans la branche gauche du transept, dont la croisée reçoit l'autel placé obliquement, afin que toute l'assistance — moniales et laïcs — puisse voir le célébrant et suivre la cérémonie. Que d'architectes D. P. L. G. pourraient recevoir des leçons de ce peintre ! D'autant que son sens des proportions n'est pas moins accompli que son sentiment de la convenance architecturale. Il n'est rien qui ne soit juste et harmonieux dans ce monument, qui, petit, n'en paraît pas moins vaste, tant les rapports entre les dimensions sont impeccables dans le plan, l'élévation et la maquette : équilibre, équilibre serein, mais qui n'en manque pas pour autant d'élan. Les lignes verticales des verrières parallèles ne l'assurent pas moins à l'intérieur que ne le fait à l'extérieur la croix reposant sur le toit (qu'elle allège et exhausse) par l'intermédiaire d'une sorte de griffe, d'un dessin admirable, élégant, aristocratique.

Pour le décor, il est constitué, lui, principalement par des vitraux et par des céramiques. A ceux-là — bleus, verts et jaunes — et qui ne comportent aucune scène figurée (rien que des formes à la fois végétales et géométriques, souples, vivantes autant que rigoureuses et pensables), me paraît assignée une double fonction : créer dans la chapelle une certaine atmosphère, d'une part, spéciale, irréelle, dirai-je : *désincarnante?* et peindre par les pinceaux de la lumière qu'ils colorent les céramiques blanches gravées de dessins noirs qui leur font face et requièrent leur concours.

Matière d'une blancheur qu'aucune autre ne peut atteindre, translucide, presque immatérielle, cette céramique qui revêt les murailles s'accorde parfaitement avec le caractère du dessin de Matisse, à ce point dépouillé qu'il n'est plus qu'esprit et que spiritualité. D'autant que sa rigueur, son exigence intime, osons l'écrire : son ascétisme concourent, eux aussi, à lui donner cette allure — ainsi que sa grandeur et son économie. L'une possède une telle majesté qu'elle lui ouvre de la sorte cette autre voie d'accès au sacré ; et c'est à nous que l'offre la seconde, qui, en nous proposant des figures et des scènes traitées presque allusivement, fournit à notre méditation une matière plus propre à la mettre en branle que ne le ferait un dessin descriptif dont la narration précise aliénerait notre liberté. Aussi relever rapidement ces quelques aspects essentiels du dessin de Matisse en général et particulièrement à la chapelle de Vence est de répondre par avance à la question que les bonnes âmes ne manquent jamais de poser : « Est-ce religieux? » — Oui, certes, et fortement et de façon authen-

tique et même *par essence* — et d'autant plus encore qu'elles le sont elles-mêmes davantage.

Adaptation du monument à son terrain, à sa destination, à sa nature sacrée ; appropriation du décor, des techniques, des matières au sanctuaire ; accord de l'art et de son ambition religieuse — tout Matisse est là, tout son génie, dans cette harmonisation qui est suprême harmonie : nouveau moyen par lui — et par nous — d'appréhender le divin. Somme de l'artiste — *son* chef-d'œuvre — et chef-d'œuvre sans aucun qualificatif qui en restreindrait la portée, la chapelle de Vence est d'ores et déjà un de ces lieux où l'esprit souffle : notre Sixtine à nous Français, à nous chrétiens de 1952.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

PORTRAITS DE PARIS

Il m'est souvent arrivé de penser que j'aimerais « tirer » des portraits de Paris. Surtout pendant cette période que nous venons de traverser, où il a été tellement question de Paris que nous avions par moments l'impression (nous, vivant à Paris), d'être dénoncés tantôt par la radio, tantôt le film, tantôt par les gazettes, journaux, revues et périodiques de tout calibre, de toute opinion, de toute diffusion, comme des ingrats et des indifférents. Indifférents à la beauté de Paris, ingrats envers la Providence qui nous permettait de la contempler.

Oui, j'ai souvent pensé alors, que j'aurais quelques mots personnels à dire sur tels aspects de Paris qu'on n'avait pas soulignés ou du moins pas assez. (Souligner est un mot très parisien. Il sert de français de base aux speakers de la Radio.) Quelque chose alors m'a retenue qui n'était pas la modestie, mais simplement le sentiment que ce que j'admirais ne touchait que moi, et vraisemblablement, ne passerait pas la rampe. Ainsi par exemple, la crête d'iris en fleurs, au printemps, sur de vieux murs de la rue de Babylone (longtemps on en vit faubourg Poissonnière sur le mur rébarbatif d'une caserne), ou l'écume dont un marronnier rose empourprait le pavé d'une cour de la rue Vaneau ; ou encore certain bleu du ciel, qu'eût adoré Bonington, encadré par un des guichets du Louvre ; ou encore les tulipiers des Champs-Élysées, et, tout près, le vieil arbre soutenu par une béquille de lierre ; ou encore les paulownias qui japonisent le flanc de l'église Saint-François-Xavier et pleuvent en cloches de soie mauve quand battent les cloches de bronze. Tout cela bien floral pour une ville,

ce qui n'a pas d'importance puisque je ne l'ai pas écrit, bien que j'eusse aimé le faire. Mais Paris n'a pas besoin de moi. Il a ses poètes qui l'aiment en une prose si chantante, que l'on ne peut rien ajouter à ce qu'ils en disent. Ces portraits de Paris abondent en ces jours gris. Ils apportent vers moi la couleur des « balades parisiennes » d'Henri Calet qu'il intitule : *les Grandes largeurs* (1). Et je reçois aussi : *les Vingt arrondissements de Paris* (1) de Léon-Paul Fargue, piéton inspiré dont je crois entendre le pas le long de mon avenue proche de sa maison, dans le silence des nuits. Oui, je crois que Fargue « revient » comme on disait autrefois. Terme impropre après tout, pour moi du moins qui ne l'ai jamais considéré comme parti, mais requis par une occupation toute particulière entre ciel et terre, une vérification peut-être du cadastre astral, ou l'établissement de quelque lieu de rendez-vous pour de « nouveaux amis ». Et Henri Sauguet a lui aussi tracé sur les ondes les plus mélodieux des portraits, mais j'y reviendrai tout à l'heure. Commençons par les parcours terrestres.

Le « 92 ».

Il me paraît que mystérieusement les routes parcourues se recroisent. Quand Henri Calet navigue sur la plate-forme arrière du « 92 »; (naviguer est le mot, car le « 92 », vaisseau de haut bord ne connaît pas l'étroitesse des rues, tangue majestueusement par des avenues de faste et jette l'ancre dans deux ports glorieux : les Invalides et l'Arc de Triomphe) quand Henri Calet, donc, dévale de la gare Montparnasse vers les beaux quartiers, il salue la falaise moderne dont Léon-Paul Fargue occupa une des alvéoles, au-dessus du « François Coppée ».

Je salue, moi aussi cette falaise, mais en remontant vers la gare car le « 92 » est mon navire, et j'aimais tendrement Léon-Paul. Il se trouve qu'Henri Calet est le point exact de rencontre entre Fargue et Coppée. Il a, du premier, le juste sens du pittoresque populaire, fait de drôlerie, d'amertume digne, de courage gouailleur. Et du second, le sens du survol. Coppée est allé loin dans sa prospection des quartiers pauvres, et des âmes non pas humbles mais simples et résignées. Sa poésie était, sans qu'il s'en doutât, bien en dehors des alexandrins par lesquels ils se croyait tenu de l'auner, Henri Calet, prosateur, est comme ces prestidigitateurs qui, du chapeau le plus banal, font jaillir des fleurs, des drapeaux, des rubans et des colombes. Le petit garçon pauvre qu'il fut, détenait de grandes richesses que la magie du souvenir ne cesse de libérer. Et l'affreux petit enfant riche qui donna un coup de pied dans le « pâté de sable » jadis édifié par lui et si bien réussi, est demeuré j'espère un de ces pauvres qui, nantis de la fortune de Midas, vivent et meurent, démunis.

Il ne me semble pas que je puisse désormais m'embarquer à bord de mon « 92 » sans me dire que Calet le prend parfois, et sans aimer avec lui en pensée, les pigeons de l'avenue Bosquet et

(1) Éd. Vineta.

la belle et froide Seine, nœud coulant serrant dans sa boucle d'argent, de part et d'autre de ses rives, un faisceau de splendides avenues.

Le Nyctalope.

Henri Calet, dans son itinéraire de Montrouge à Puteaux, parle du Nyctalope, animal fabuleux, et personnage d'un feuilleton qui eut son heure de célébrité. *Le Nyctalope,* feuilleton, était dû à l'infatigable plume de Jean de la Hire. Son héros présentait sur ses innombrables adversaires l'avantage d'y voir clair la nuit. C'était là son seul contact avec le surnaturel.

Les contacts de Léon-Paul Fargue avec le surnaturel sont si nombreux qu'on ne les compte plus. Encore n'a-t-il pas eu le temps de tout dire, et *les Vingt arrondissements,* illustrés d'admirables photographies de Laure Albin-Guillot, ne sont que des tableaux résumés pour la Radiodiffusion, mais qu'un virtuose devrait apprendre et réciter, de même que les virtuoses de la musique nous font entendre, les sachant par cœur, les Nocturnes, les Préludes, les Fugues et les Sonates. Avec quelle légèreté, de son pas de chat et de visionnaire, doucement impalpable et comme ouaté, Léon-Paul a parcouru ce Paris dont il nous a rendu « l'intime »; tout ce qui s'abrite à l'envers des façades, tout ce qui palpite, insaisissable derrière les murs et les portes; donnant ainsi un sens à chacune des facettes du diamant bleu et noir qu'est Paris.

Portrait mélodique.

Il en est d'autres expressions encore, et qui s'intitulent authentiquement : *Portrait de Paris.* Elles ont, celles-là, emprunté d'autres accents, encore que venues à nous, elles aussi, par la voix des ondes. Ce fût l'audition de la *Suite symphonique* d'Henri Sauguet.

Paris a souvent inspiré les musiciens. Jamais avec cette grâce, ni cette délicate intelligence du lieu et de l'heure, comme si la pierre s'était faite son ; comme si l'air, l'eau, la couleur, les feuilles, les réverbères même, parlaient avec une voix retrouvée, accessible à l'oreille humaine. Il y a un si grand fond de tristesse dans la gaieté de Paris et cela devait trouver un écho dans la sensibilité d'Henri Sauguet. La frivolité apparente de cette ville, repose sur une architecture aussi équilibrée que celle du squelette humain. Sans doute est-elle un être humain, qui, sans cesse, cherche par le truchement de ses mille nuances, à entrer en communication avec nous. Nous voyons ses vertèbres de pierre, ses veines parcourues du sang le plus rapide. Nous percevons le battement de son cœur, nous mesurons sa température; nous le savons innombrable et tourmenté de complexes comme un être humain ; méchant et tendre, vif et langoureux, traître et fidèle.

Des mille réponses de ce Sphinx, Henri Sauguet a capté les plus significatives, selon les heures du jour. La matinée aux Tuileries ; le quai aux Fleurs, la place des Vosges, le canal Saint-

Martin. Et, *Midi place de l'Opéra* « avec le sifflet de l'agent et l'envol des petites danseuses »; et le lunch au *Ritz*, et la promenade au Bois, et le coucher de soleil sur l'Arc de Triomphe, et la soirée à Saint-Germain-des-Prés et la nuit à Montmartre. Cycle complet dont les plus grands noms scandent les étapes. Baudelaire, Villon, Apollinaire, Toulet, Fargue, Max Jacob, Proust, présentés, je devrais dire, sertis, par André Fraigneau, exprimés par Madeleine Renault et Jean-Louis Barrault. Puis une voix merveilleuse, jamais employée jusqu'ici à la pleine mesure de sa grave et profonde beauté, celle de Dany Dauberson, chanta deux poèmes de Paul Gilson.

Voix, poème, musique tout fût vraiment rassemblé pour ces moments trop rares qui sont la compensation des lassitudes et des perpétuels sacrifices que demande maintenant une simple vie quotidienne. Nous voudrions entendre encore ce *Portrait de Paris*, bientôt. Bientôt. Nous sommes tristes. Nous avons soif !

Haute Couture Valse.

J'ai omis à dessein, la reportant ici, d'intercaler dans ces images musicales celle qui porte le nom de *Haute Couture Valse* et qui est dédiée à cette fièvre de Paris qui se nomme : les collections. Fièvre qui se traduit par une effervescence d'idées, par un délire contagieux d'inventions et de métamorphoses, agitation dont les pulsations, à l'heure où j'écris ces lignes, s'accélèrent à mesure que les modistes et les couturiers révèlent leurs précieux secrets si soigneusement cachés avant les présentations.

« J'ai passé en revue tous les genres de valses ! » m'a dit Henri Sauguet. Le résultat de cette « revue », c'est le tourbillon même des robes présentées par des filles d'une ravissante démesure dont on a fini par prendre la peine de connaître les noms et qui réussissent le miracle d'incarner la forme sans la pesanteur.

C'est la première fois, à ma connaissance, que la couture passe dans la musique, avec ses ondoiements, ses chatoiements, et que cet aspect de Paris, si essentiel à son prestige, s'élève au-dessus de l'éphémère auquel notre ingratitude, notre satiété, qui sait, le condamnent. La valse des robes dure encore. Avant qu'elle commençât, le visage et la coiffure avaient provoqué toutes sortes de démonstrations.

Il n'est belle grecque que de Paris.

Car les soins du visage sont devenus un art ; le maquillage une science exacte, qui, à la manière des sciences, ne saurait se passer du coup d'aile de l'inspiration. Je crois qu'il faut *naître* visagiste avant de le devenir, ou plutôt, pour pouvoir le devenir. La qualité, la durée, le coloris, le rapport des fards entre eux ; le rapport de tout cela avec les types, les classifications, les proportions de la figure féminine ; tout ce qui, en un mot, réclame une sorte de vocation, réclame aussi des démonstrations, et comme un « salon » de peinture, animé de déesses dont la seule jeunesse, le seul

éclat, le seul rayonnement, vaudraient à eux seuls (et sans fards), que l'on se déplaçât pour les admirer.

Un Institut de Beauté célèbre ouvrit cette saison de Jouvence, en proposant un rouge à lèvres indélébile, délicatement parfumé de menthe, le sourire de Flore, en somme, sur les lèvres du Temps. Après quoi, les augures de la Coiffure informèrent Paris de leurs décisions, dans un restaurant des Champs-Élysées transformé en Empyrée. Le terme n'est point impropre, car la coiffure cette année sera grecque, ou ne sera pas. Elle sera même, pour plus de sûreté, baptisée, coiffure à *l'amphore*.

Peut-être n'ai-je pas bien saisi le rapport entre ces volutes légères, ces fronts dégagés, ces boucles remontant sur la nuque, et les canons de la poterie antique. Nos oreilles sont-elles des anses? Notre cerveau contient-il le nard, les huiles principales? J'ai relu Keats, l'ode à « l'Urne grecque »... « Doux sont les chants entendus, mais plus doux les chants muets... O, joue, pipeau léger, joue donc, non pour le sens de l'ouïe, mais joue pour l'esprit même un chant sans mélodie... » Ces nymphes coiffées « à l'amphore » qui passaient, devant nous, proclamaient-elles, sans parler, par leur seule présence, que « la beauté est vérité, et la vérité, beauté même, que c'est tout ce que nous savons sur terre et tout ce qu'il suffit de savoir? »

Elles passaient. C'est l'essentiel. Brunes, blondes, rehaussées de joyaux, de fleurs, et même de chapeaux nouveaux qui pour la plupart (invention ou économie) n'étaient guère que des moitiés de chapeaux, réduits à leur seule visière. Symboliquement, la dernière parut, sorte de canéphore au chef sommé d'une petite urne de velours noir emplie de tulipes perroquet. Elle allait peut-être à un dîner de têtes.

Décidément cela ne valait pas les charmants chignons de plumes inventés par Jean-Paul. Et pourquoi pas grecs après tout, ces chignons? En cygne pour Léda, en paon pour Junon, et pour vous, Cypris, en duvet de colombes...

GERMAINE BEAUMONT.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS, — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1952. 63528.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS-VI^e^

Je soussigné (nom et prénom) ______________________________

adresse : ______________________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ______________________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française..........	930 fr.	1 800 fr.
— Étranger..........................	1 080 fr.	2 100 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse pour toute demande de renseignements

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons

Les Bons de Livres U. N. E. S. C. O.

en règlement du montant des abonnements

★

Ces bons peuvent être acquis dans les pays participant officiellement à l'application de ce système. Ils sont émis en dollars, mais sont payables en monnaie nationale au taux officiel du dollar à la date du paiement.

★

Tarifs abonnements en " Bons de Livres UNESCO "
6 mois : 3,09 dollars — 1 an : 6 dollars.

★

Pays participants	Organismes distributeurs
ALLEMAGNE Bundesrepublik :	Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buecheistrasse 55. Bad Godesberg.
BIRMANIE :	The Secretary, Provisional National Commission, Secretariat Buildings, Rangoon.
HONGRIE :	Ibusz, Könyvosztály, Akadémia utça 10, Budapest V.
INDE :	Ministry of Education, New Delhi 3.
INDONÉSIE	Ministry o Education and Culture, Djalan Tijlatjap 4, Djakarta.
ISRAEL	Dr. G.J. Ehrlich, Import Licensing Office, Ministry of Education and Culture, Hakirya.
ITALIE	Commissione Nazionale dell Unesco, Villa Massimo, Via di Villa Massimo, Rome.
PAKISTAN	The Minister of Education and Industries (Education Division) Government of Pakistan, Karachi.
PERSE :	Commission nationale persane de l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran.
TCHÉCOSLOVAQUIE :	Orbis Co, 37 Narodni, Prague I.
TERRITOIRES ET COLONIES sous tutelle britannique :	Unesco Book Coupons, c o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street Londres W. C. I.
THAILANDE :	The Thailand National Commission or Unesco, Ministry of Education, Bangkok.
UNION SUD AFRICAINE :	The Secretary, Department of Education Arts and Science, New Standard Bank Buildings, Prétoria.

★

Les postes de coopération scientifique de l'Unesco vendent également des bons de livres pour les pays suivants :

Afghanistan, Arabie Saoudite, Birmanie, Ceylan, Chine, Corée, Inde, Indochine, Indonesie, Irak, Israël, Japon, Jordanie Hachémite, Pakistan, Perse, Philippines, Syrie, Thaïlande.

ASIE MÉRIDIONALE :	Dr. A. Wolsky, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco. Université de Delhi, Delhi, Inde.
ASIE ORIENTALE :	M. Jan Smid, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco, Batiment des Nations Unies, 106 Whangpoo Road, Changhai, Chine.
MOYEN ORIENT	M. W.-E. Purnell, Poste de Coopération Scientifique de l'Unesco, Sh. el Salamlik, Garden City, Le Caire, Egypte.
	Professeur R. Berker, Istanbul Teknik Universitesi, Gümüssuyu, Istanbul, Turquie.

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARGOTIQUE

De Villon à Bruant

par JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Préface de Pierre MAC ORLAN

in 4° raisin, orné de 125 curieuses illustrations

ÉDITION ORIGINALE, tirage limité et numéroté :

550 exemplaires sur papier couché ornés d'une eau-forte originale en pleine page du Maître DIGNIMONT . . . 1.800 »

3.000 exemplaires sur papier surglacé . . . . 975 »

Chez tous les libraires et

AU CRAPOUILLOT, 3, Place de la Sorbonne, Paris Chèque Postal 417.26

ANDRÉ MAUROIS

de l'Académie Française

LÉLIA OU LA VIE DE GEORGE SAND

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

LES TROIS SŒURS DES ILES

roman

L'action de ce nouveau roman de M. Henry BORDEAUX se déroule en Bretagne, aux premiers jours de la Révolution. Les Trois Sœurs, ce sont les filles du fervent royaliste Marc des Iles qui, après l'échec du complot, se retrouveront en prison. L'une d'elles finira sur l'échafaud avec ses amis, mais la guerre de Vendée continue avec le courageux Cadoudal, qui garde dans son cœur le souvenir de la belle Angélique des Iles.

Sous jaquette illustrée en couleurs par RESCHOFSKY

In-8° soleil. 480 fr.

20 exemplaires numérotés sur pur fil. . 1 800 fr.
40 exemplaires numérotés sur pur fil. . 900 fr.

PLON

FEUX CROISÉS

AMES ET TERRES ÉTRANGÈRES

Un tableau saisissant de la bohême londonienne

ROLAND CAMBERTON

L'INTRAITABLE

traduit de l'anglais par Sabine ***BERRITZ***

Roland Camberton, né à Manchester en 1921, fit la guerre dans la R. A. F. et pratiqua ensuite diverses professions. Il s'est vu décerner, pour *l'Intraitable* son premier roman, le Prix Somerset-Maugham 1951, d'une valeur de 400 livres. S'il a beaucoup voyagé, Camberton a également été mêlé à la bohême londonienne, et c'est elle qui lui a inspiré son roman. On a peine à croire qu'il s'agisse là d'un premier ouvrage, tant il est empreint de maturité et de talent. Roland Camberton y fait un brillant départ, et il faut saluer en lui un écrivain-né, un observateur sagace, un psychologue pénétrant, un poète et humoriste.

In-16 . . . . 420 fr.

●

LA CONDITION HUMAINE DE SIX ALLEMANDS, EXILÉS VOLONTAIRES

« Si ces hommes quittent leur patrie — écrivait Marcel Arland dans la* Nouvelle Revue française *en 1934 — c'est par fidélité à cette patrie; où qu'ils aillent, ils sont l'Allemagne, dans ce qu'elle a d'essentiel et de durable; ils souffrent, ils n'attendent rien du présent, mais ils ne sont pas seuls. Leur exil, leurs humiliations, leur échec même, ce sont autant de témoignages de sa force persistante encore qu'abaissée, autant de signes de sa grandeur... »

KASIMIR EDSCHMID

DESTIN ALLEMAND

traduit de l'allemand par ***BENOIST-MÉCHIN***

Considérons ce livre comme un récit d'aventures, charnu, mouvementé, passionnant. Le lecteur est mené de force, avec maîtrise, dans des lieux imprévus, parmi des êtres admirablement observés et des circonstances que la fantaisie seule ne saurait assembler; la vision en a la même force qu'un cauchemar, et plus de durée.

André THÉRIVE. *(Le Temps.)*

In-16 . . . . 600 fr.

PLON

BERTRAND FLORNOY - MARCEL ICHAC
PAUL-ÉMILE VICTOR
JACQUES-YVES COUSTEAU
ALFRED MÉTRAUX - MARCEL GRIAULE

G. LEBREC - FRANÇOIS BALSAN - JACQUES SOUBRIER - HENRI LHOTE - JACQUES ERTAUD NORBERT CASTERET - FRANÇOIS-EDMOND BLANC HAROUN TAZIEFF - JEAN-PAUL LEBŒUF GERMAINE DIETERLEN - FRED MATTER PIERRE-DOMINIQUE GAISSEAU - LOUISE WEISS PAUL MOUSSET - GAËTAN FOUQUET GABRIELLE BERTRAND

vous parlent de leur vocation d'explorateur et de leurs aventures dans

DE LA BANQUISE A LA JUNGLE

les Français, la Terre et les Hommes

Texte réunis par HENRI LAUGA

Les Français, à travers l'Histoire, ont très souvent été à l'origine des découvertes qui ont permis une plus grande connaissance de la Terre et des hommes. Cette tradition non seulement n'est pas perdue, mais la première moitié du xxe siècle, et particulièrement les années 1930 à 1950 ont donné la preuve que le goût du risque, l'esprit d'aventure, l'intérêt pour la recherche scientifique et par-dessus tout le sens des contacts humains ont permis à des Français de mener à bien des entreprises dignes de celles de leurs grands devanciers, de Jacques Cartier au commandant Charcot.

Avec une carte et un dessin dans le texte, un tableau hors texte.

In-16. 390 fr.

PLON

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

JEAN ANOUILH

Sa pièce la plus COMIQUE
la plus VIOLENTE
et la plus TENDRE

LA VALSE DES TORÉADORS

Après *Le Diable et le Bon Dieu* et *Bacchus*, *La Valse des Toréadors* choque la critique. La presse attaque : Robert KEMP, Gabriel MARCEL, Jean-Jacques GAUTIER protestent. Mais Marcel AYMÉ, Henry JEANSON, et Roger NIMIER prennent parti pour ANOUILH.
Dans *La Table Ronde*, Jacques TOURNIER explique les raisons de ce débat. Il s'agit, sans doute, du chef-d'œuvre d'ANOUILH.

Un volume in-16. . . . . 300 *fr.*
Il a été tiré : 75 *exemplaires sur pur fil.* . . . . . 1 200 *fr.*
500 *exemplaires sur alfa.* . . . . 600 *fr.*

LTR

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

Vient de paraître :

TROIS PAS EN ARRIÈRE

par

HENRY MULLER

le célèbre

« Magot solitaire »

Un volume in-16. . . . . 420 fr.
Il a été tiré 30 exemplaires sur alfa. . . . . . 750 fr.

Liberté de l'esprit

PAUL CLAUDEL — ANDRÉ MALRAUX
RAYMOND ARON — ROGER CAILLOIS
PIERRE EMMANUEL — LOUIS FISCHER
STANISLAS FUMET — JEAN GRENIER
HENRI MONDOR — JULES MONNEROT
ALBERT OLLIVIER — GAETAN PICON
DANIEL-ROPS — JACQUES SOUSTELLE
RENÉ TAVERNIER — LÉON WERTH

ont collaboré aux derniers numéros de

Liberté de l'esprit

Revue littéraire et politique mensuelle

Le mois politique par ANDRÉ STIBIO — **Signes des temps** par JEAN CHAUVEAU

4e année. N° 29

Directeur : **Claude Mauriac**

69, rue de l'Université — PARIS

LE NUMÉRO : **70** FRANCS

Abonnements : 1 an. Union Française : 650 fr. - Étranger : 1300 fr. - Étudiants : 400 fr.

C. C. P. PARIS 4877-98

Liberté de l'esprit

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

MAX D'OLLONE
Professeur honoraire au Conservatoire de Paris

LE LANGAGE MUSICAL

Du fait que la musique est un puissant moyen d'expression peut-on déduire qu'elle soit une langue? En a-t-elle les caractéristiques? Peut-on l'étudier comme telle?

Un vol. in-8° jésus
avec de nombreux exemples musicaux. 495 fr.

LA PALATINE

ACHAT DE LIVRES et BIBLIOTHÈQUES

et notamment

LUXE - ILLUSTRÉS - BEAUX-ARTS

GIBERT JEUNE

15 bis Boulevard St Denis, PARIS (2e)
CENTRAL 11-23

PARIS - PROVINCE

COLLECTION

L'HOMME ET LA MACHINE

Dirigée par GEORGES FRIEDMANN

LOUIS COUFFIGNAL

Inspecteur général de l'Instruction publique
Directeur du Laboratoire de Calcul mécanique
de l'Institut Blaise Pascal

LES MACHINES A PENSER

Le premier ouvrage complet sur la Cybernétique

I vol. in-8° (27 illustrations dont 8 hors texte) . . 600 fr.

DANS LA MÊME COLLECTION

Déjà parus :

MACHINISME ET BIEN-ÊTRE — Jean FOURASTIÉ
I vol. . . . . . . 600 fr.

SITUATION DE L'ART MODERNE — Jean CASSOU
I vol. . . . . . . 300 fr.

A paraitre :

LA RADIO ET LES HOMMES — Roger VEILLÉ
LE PAYSAN ET LA MACHINE — Daniel FAUCHER
LE PRIMITIF ET LA MACHINE — André LEROI-GOURHAN

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

7, RUE BERNARD-PALISSY, PARIS-VI[e]

LITTRÉ : 17-16. — C. C. P. 180-43

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 170 fr

N. M. P. P.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

COMITÉ DE RÉDACTION

M. François MAURIAC,
MM. Gabriel MARCEL, Jean MISTLER, Thierry MAULNIER,
Jacques DUHAMEL, Charles ORENGO, Roland LAUDENBACH.
Secrétaire général : Jean LE MARCHAND.

★

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois. 930 fr. Un an. . 1 800 fr.	*Étranger. Union postale*	Six mois. 1 080 fr. Un an. . 2 100 fr.

★

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh.

BELGIQUE : Agence et Messageries de la Presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195 : un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de 6 mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois : piastres 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue. NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 25; un an shillings : 47,6.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50, un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 23,10; un an, cordobas : 45,00.

PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80 ; un an, livres turques : 21.

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir au dos du bulletin d'abonnement.

VIENT DE PARAITRE

Gilbert CESBRON : LES SAINTS VONT EN ENFER
Félix OLIVIER-MARTIN : L'INCONNU (Napoléon-Bonaparte)
Hugues PANASSIÉ : QUAND MEZZROV ENREGISTRE

Collection **"PAVILLONS"**

Graham GREENE : LA FIN D'UNE LIAISON
Dr Frédéric LOOMIS : CABINET DE CONSULTATION
John P. MARQUAND : LA FILLE DE B. F.
Raph BARTON PERRY : PURITANISME ET DÉMOCRATIE
C. P. SNOW : LA LUMIÈRE ET LES TÉNÈBRES
Richard WAUGHAN : DE TERRE ET DE SANG
Ethel WATERS : LA VIE EN BLUES

ROBERT LAFFONT

NOUVEAUTÉS 1952

Général d'ASTIER DE LA VIGERIE : LE CIEL N'ÉTAIT PAS VIDE
Emmanuel d'ASTIER : LES DIEUX ET LES HOMMES
Nigel BALCHIN : TRAVERSÉE DE LA NUIT
Julien BENDA : MÉMOIRES D'INFRA-TOMBE
Maurice CHEVALIER : Y A TANT D'AMOUR
Alfred COLLING : CESAR FRANCK
Maurice DRUON : REMARQUES
Raymond DUMAY : BONJOUR FANNIE
Pierre FISSON : LES AMANTS DE SÉOUL
Jean-Jacques GAUTIER : NATIVITÉ
Sorana GURIAN et Richard GEBAULT : LES JOURS NE REVIENNENT JAMAIS
Robert MOREL : LA FERNANDE
René PASSERON : IO LOURDE
Henri MORTON ROBINSON : LA GRANDE TEMPÊTE DE NEIGE
Louise WEISS : SABINE LEGRAND

JULLIARD

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. PÉRIODIQUES

DEUX GRANDS ROMANS

JEAN ROUNAULT

LE TROISIÈME CIEL

En 1950, naquit en U. R. S. S. une étrange secte, dans la région de Stavropol. La presse soviétique essaya d'étouffer l'affaire, mais ne put faire silence sur l'affaire Belimov. Belimov et ses amis, « résistants » à leur manière, avaient décidé de dire non à la dictature de l'État et du parti communiste. Ils affrontaient la police, la prison, la déportation et même la mort, pour des raisons qui n'étaient pas politiques, mais religieuses...

Tel est le point de départ historique et authentique du roman de Jean Rounault, dans lequel l'auteur de *Mon ami Vassia* (Souvenirs du Donetz) a fait revivre ces hommes que la foi et l'amour délivrent de la terreur et de l'esclavage, au temps de la vingt-cinquième heure. L'action débute en avril 1950, premier jour de cette étrange « grève des croyants ». Elle s'achèvera quelques mois plus tard, dans un camp dit de « rééducation », le camp de Kolyma.

In-16 — 390 fr.

PLON

E.-M. FORSTER

LE PLUS LONG DES VOYAGES

Traduit de l'anglais par **Charles MAURON**

Dans ce nouveau roman E. M. Forster narre le douloureux destin de Rickie Eliot, un intellectuel sensible et disgracié, qui, parti à la recherche de la plus haute réalité du monde, échouera dans son entreprise : l'ironie du sort voudra qu'il meure avant d'être arrivé au terme de ce « plus long des voyages », sans avoir trouvé la réponse qu'il cherchait — mais en permettant de la trouver à son demi-frère, Stephen, l'athée, le « viveur » fruste, auquel, en donnant sa vie pour le sauver, il aura montré le chemin de la vérité et de l'amour.

Coll. *Feux Croisés.* In-16 — 495 fr.

...ET UNE PASSIONNANTE AVENTURE

JAN VAN DORP

LES LANCEURS DE RAILS

ROMAN

La Chine est à l'ordre du jour... Elle l'était déjà — terre d'aventures encore mal connue — il y a quelque quarante ans, et notamment en cette année 1913 où une équipe d'ingénieurs et de techniciens belges et français entreprit la construction de la ligne de chemin de fer du Lunghaï. C'est l'odyssée de ces hommes que nous conte l'excellent romancier de *Flamand des Vagues* (Prix des Lecteurs 1948) avec une verve qui ne se dément point, au cours d'un récit extraordinairement attachant, où l'aventure se mêle au reportage et l'histoire au pittoresque exotique.

Sous couv. ill. In-8° soleil — 600 fr.

Deux livres, deux succès

Éditions " JE SERS " PARIS

Collection :

Études, documents et témoignages sur notre temps

YVES DELBARS

le vrai STALINE

★★

DE LA GUERRE MONDIALE A LA GUERRE FROIDE

" Un livre *indispensable* pour ceux qui veulent *comprendre* ce qui se passe dans le monde ".

Un vol. . . . . 600 fr.

Déjà paru :

LE VRAI STALINE. T. I.

Uu vol. . . . . 500 fr.

Collection :

Bibliothèque des Voyages

GABRIELLE BERTRAND

LE PEUPLE DE LA JUNGLE

" Au cœur secret du pays Moï avec I. Doat le chasseur d'éléphants, I. Doat le conteur de légendes, I. Doat frère de Kim et de Mowgli ".

Un vol. avec 10 planches de photos et 1 carte.

570 fr.

UN NOUVEAU

PEARL BUCK

LE PAIN DES HOMMES

roman

780 fr.

MARGARET IRWIN

LA JEUNE BESS

Préface de

ANDRÉ MAUROIS

de l'Académie française

Une saisissante évocation de la jeunesse de la grande ÉLIZABETH d'Angleterre.

660 fr.

STOCK

nrf

la dernière œuvre d'

ANDRÉ GIDE

AINSI SOIT-IL

ou

Les Jeux sont faits

•

Un grand roman d'

HENRI BOSCO

ANTONIN

Magie d'une enfance provençale

MAURICE BEDEL

LE MARIAGE DES COULEURS

roman

•

RAYMOND QUENEAU
de l'Académie Goncourt

LE DIMANCHE DE LA VIE

roman

SI TU T'IMAGINES

poèmes

nrf